

LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 14, JANVIER 2007, 2e ANNEE
PRIX 500 TOMANS
rdt @ etelaat.ir
Les défis de l'agriculture iranienne
La diaspora iranienne dans le monde
Un siècle avec Levinas
Aux origines de la philosophie
www.revuedeteheran.com



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef

Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint

Rouhollah Hosseini

Rédaction

Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi
Massoud Ghardashpour

Correction française

Béatrice Tréhard

Correction persane

Mortéza Johari
Mohammad-Amin Youssefi

Graphisme et Mise en page

Monireh Borhani
Naz Maryam Malek

Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap

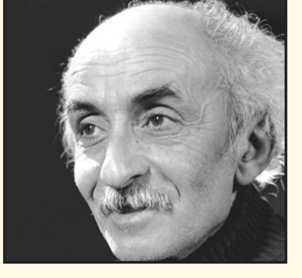


Premier mensuel iranien en langue française
N°14 - Dey 1385 / Janvier 2007
Deuxième année
Prix 500 Tomans

Sommaire

04


24


52


68


75


CAHIER DU MOIS

L'agriculture iranienne: une modernisation inachevée

Amélie NEUVE-EGLISE

Malgré les efforts déployés depuis plusieurs décennies en vue d'atteindre l'autosuffisance alimentaire, l'Iran demeure aujourd'hui un très gros importateur de produits agricoles afin de répondre à une demande interne croissante due à l'augmentation considérable de sa population ainsi qu'à une modernisation lente et insuffisante de son appareil productif. Ce pays dispose cependant d'atouts naturels considérables et occupe aujourd'hui le premier rang mondial dans la production de nombreuses denrées, dont le safran, les dattes et les pistaches. Devant faire face à un ensemble de problèmes conjoncturels et structurels, le secteur agricole, qui représente environ 12% du PIB iranien et occupe près d'un quart de la population active, doit répondre aux défis d'une modernisation inachevée ; et ce dans un contexte où tout immobilisme pourrait avoir des retombées économiques et politiques lourdes de conséquences durant les décennies à venir.

Des cultures et élevages très variés

Doté d'une grande diversité de climats (continental, subtropical, méditerranéen…), le sol iranien permet la culture de denrées très variées telles que les céréales (blé, orge, riz, maïs), de nombreux fruits et légumes (concombres, pastèques, raisins…), du coton, des épices (dont le safran), du thé, des pistaches, des dattes et un grand nombre de plantes médicinales. Près de 35% de la superficie du pays est cultivable, mais ces espaces eux-mêmes ne sont utilisées qu'à hauteur de 25%. Une grande partie des terres cultivables est consacrée à la culture du blé et de l'orge. Les parties ouest et nord-ouest du pays jouissent des sols les plus fertiles, et les principales régions agricoles sont le Khorâsân (cultures maraîchères, céréales), la province de Fârs (fruits et céréales), le Kouzestân et les régions proches de la frontière avec l'Azerbaïdjân. La production nationale agricole est cependant loin de couvrir la demande interne, et l'Iran doit recourir à de massives importations, notamment de céréales et de graines oléagineuses[1].

Le cheptel se compose essentiellement d'ovins (50 millions de têtes), de caprins, et de près de 9 millions de bovins. Les élevages de poules, ainsi que la production de produits laitiers issus du lait sont également nombreux. En outre, la pêche constitue une ressource importante et une production nationale excédant la consommation interne permet à l'Iran d'exporter diverses variétés de poissons ainsi que du caviar (20% de la production mondiale) provenant de la mer Caspienne. Le golfe Persique fournit également une part non négligeable de fruits de mer, dont des crevettes et divers crustacés.

L'omniprésence des exploitations privées de petite taille

Le secteur agricole fait figure d'exception dans l'économie iranienne, puisque près de 92% des terres



La culture du thé

appartiennent au secteur privé, contre seulement 8% au secteur public. Cependant, il faut relativiser ce constat: certaines étendues cultivables sont la propriété de grandes fondations telles que Bonyad-e Mostazafân à Téhéran ou Astân-e Qods à Mashhad qui, si elles ne sont pas étatiques, n'en entretiennent pas moins des rapports étroits avec le pouvoir. La plupart des exploitations sont de petite taille (moins de 10 hectares) et leur rentabilité n'est pas, pour la grande majorité d'entre elles, garantie sur le long terme. Aggravée par la sécheresse ayant sévi au cours de ces dernières années en Iran, la baisse des revenus agricoles a contribué à alimenter des flux migratoires massifs en direction des grandes villes iraniennes, touchant principalement la capitale et ses environs.

Les différentes tribus nomades vivant en Iran ont également un rôle important dans l'élevage de moutons et d'oies, et, pour les tribus qui se sont peu à peu sédentarisées, les myriades de petites fermes disséminées sur l'ensemble du territoire iranien permettent de répondre à une partie de la demande nationale en viande et en produits laitiers. Cependant, l'augmentation rapide de la population iranienne au cours de ses dernières décennies a entraîné une forte croissance de la demande interne, contribuant au développement de larges exploitations agricoles technicisées afin que le pays n'augmente pas sa dépendance aux importations agricoles - en vain : les deux millions de tonnes de viande produites (composées avant tout de poulet, d'agneau, et de bœuf) sont loin de couvrir des besoins internes en constante augmentation. Quoi qu'il en soit, le monde paysan iranien recouvre une réalité très complexe, incluant diverses tribus nomades ou sédentaires, des paysans pauvres et non propriétaires, ou encore

Les différentes tribus nomades vivant en Iran ont également un rôle important dans l'élevage de moutons et d'oies, et, pour les tribus qui se sont peu à peu sédentarisées, les myriades de petites fermes disséminées sur l'ensemble du territoire iranien permettent de répondre à une partie de la demande nationale en viande et en produits laitiers.

Principales cultures

Blé
Orge
Blé et orge
Riz et thé

une " bourgeoisie rurale " propriétaire de vastes exploitations.

Le rôle clé des femmes

Dans l'ensemble, la société rurale a subit des évolutions démographiques similaires à celles constatées au sein du reste de la société : augmentation de l'âge moyen du mariage des femmes, baisse de la fécondité et augmentation importante du taux d'alphabétisation. Cela s'est notamment traduit par une certaine évolution du rôle des femmes au sein de ce secteur, au sein duquel elles occupent une place centrale dans la culture et l'élevage mais aussi et de plus en plus souvent, au sein des processus de prise de décision. Au nord de l'Iran, elles plantent et récoltent le riz, ou encore se consacrent à l'élevage d'animaux divers et variés. Dans le sud du pays, beaucoup travaillent dans le secteur de la pêche ou dans des usines agro-alimentaires. Du fait du faible revenu engendré par la seule activité agricole, un nombre important de femmes effectue également en parallèle divers travaux de tissage et d'artisanat. Elles sont également présentes de façon croissante au sein des diverses institutions et instances de décision rurales. En outre, elles ont même créé des coopératives qui leur sont exclusivement réservées et au sein desquelles les problèmes rencontrés sont débattus et des résolutions adoptées. Ces dernières décennies ont également été témoin de l'émergence de plusieurs organisations non gouvernementales telles

Dans l'ensemble, la société rurale a subit des évolutions démographiques similaires à celles constatées au sein du reste de la société : augmentation de l'âge moyen du mariage des femmes, baisse de la fécondité et augmentation importante du taux d'alphabétisation.

Les femmes sont également présentes de façon croissante au sein des diverses institutions et instances de décisions rurales. En outre, elles ont même créé des coopératives qui leur sont exclusivement réservées et au sein desquelles les problèmes rencontrés sont débattus et des résolutions adoptées.

que la Société des Femmes Islamiques, destinées à valoriser le rôle de la femme dans les processus de décision ainsi qu'à la former à l'utilisation des nouveaux outils mécanisés. Cependant, des obstacles à l'affirmation réelle de son rôle demeurent : un très faible pourcentage d'entre elles sont propriétaires des terres qu'elles cultivent, ce qui rend leur accès au crédit difficile était donné qu'il est souvent lié à la possession de terrains. Néanmoins, la Banque Agricole octroie un nombre croissant de prêts aux femmes, notamment par l'intermédiaire de ces diverses coopératives agricoles féminines.

Evolution historique du monde agricole iranien

Sous la dynastie Qâdjâre, la production agricole interne était loin de couvrir les besoins nationaux, et nombre de denrées alimentaires étaient importées d'Inde et des pays voisins. Au XIXe siècle, l'agriculture connût cependant un intense processus de modernisation qui, bien qu'inachevé, permit le passage d'une agriculture vivrière à une agriculture commerciale. Plusieurs décennies après, la réforme de 1962-63 a réenclenché un mouvement de modernisation au sein de ce secteur en permettant à plusieurs millions de paysans d'accéder à la propriété de leur terre, ainsi qu'en y introduisant de nouvelles techniques de production et de gestion[2]. Au cours des années 1960, l'agriculture iranienne réussit presque à atteindre l'autosuffisance. Cependant, la situation connaîtra d'importantes dégradations[3] et à l'aube de la Révolution islamique, l'Iran est contraint d'importer plus de la moitié de ses denrées alimentaires.

A la suite de la Révolution de 1979, de nombreux paysans se prononcèrent en faveur de l'octroi de droit de propriété des terres qu'ils cultivaient, tout en décidant d'occuper des milliers d'hectares de terres et des vastes exploitations privées dans lesquelles ils n'avaient qu'un statut d'employés. Face à cette situation, le Conseil de la Révolution islamique décida de mettre en place une réforme agraire impliquant la redistribution massive des terres cultivables, réforme dont le radicalisme fût critiqué par une large partie de la population et aboutit finalement à sa non-application. Des centaines de milliers de paysans s'étant arrogés droit de cité sur ces terres, il leur fut cependant octroyé le statut vague et indéfini de " cultivateurs temporaires ", et ce jusqu'à la légalisation officielle de leur statut en 1986. De façon générale, la modernisation du secteur agricole comptait parmi les priorités du nouveau régime pour deux raisons : sociale, afin de favoriser une amélioration des conditions de vie de cette classe de travailleurs agricoles souvent défavorisée, et stratégique, l'augmentation de la productivité agricole devant permettre d'atteindre au plus vite l'autosuffisance alimentaire et de fortifier ainsi l'indépendance de l'Iran par rapport à l'Occident et ses alliés. Cette politique s'est traduite par l'octroi aux paysans de prêts à taux préférentiels[4], ainsi que par le versement d'aides généreuses pour tout achat de matériel agricole. Cependant, la République islamique instaura en parallèle un système très strict de contrôle des prix des denrées qui produisit un fort effet désincitant, se traduisant in fine par une baisse considérable de la production de denrées stratégiques et une diminution des investissements. La guerre contre l'Irak a également été un facteur aggravant, transformant de nombreuses surfaces cultivables en champs de bataille et provoquant l'exode de nombreux agriculteurs. En parallèle, l'aide octroyée par le gouvernement à la population dans le domaine alimentaire provoqua une

La République islamique instaura en parallèle un système très strict de contrôle des prix des denrées qui produisit un fort effet désincitant, se traduisant in fine par une baisse considérable de la production de denrées stratégiques et une diminution des investissements. La guerre contre l'Irak a également été un facteur aggravant, transformant de nombreuses surfaces cultivables en champs de bataille et provoquant l'exode de nombreux agriculteurs.

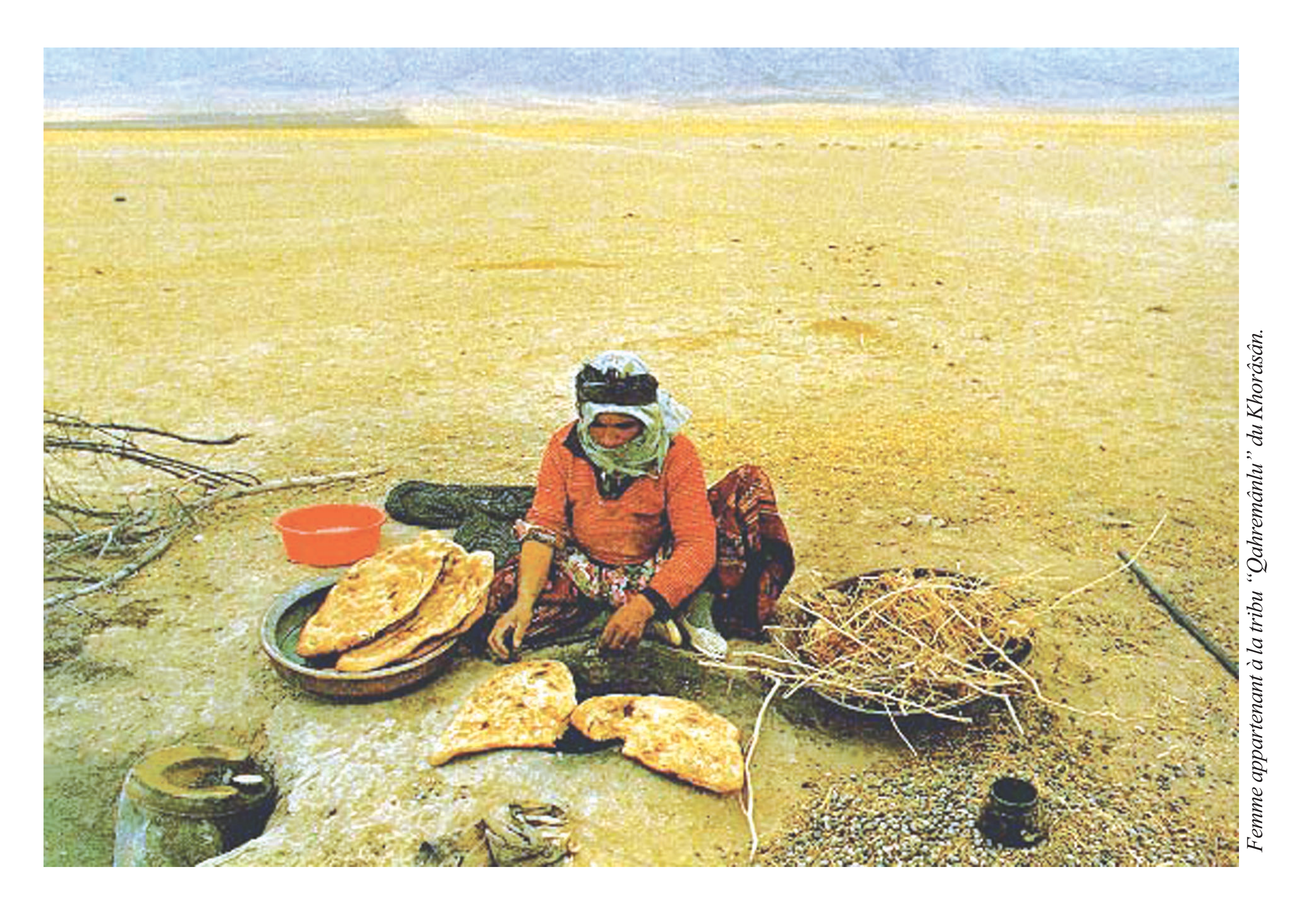
forte augmentation de la demande, se traduisant au final par une montée en flèche des importations agricoles. La fin des années 1980 marqua l'abandon de cette politique de fixation des prix, qui s'ajustèrent progressivement aux prix internationaux, permettant ainsi de juguler le volume des importations.

L'Etat iranien tend à recentrer désormais ses priorités sur la modernisation du système de production agricole, notamment à travers de fourniture de machines technicisées à bas prix.

Une politique agricole demeurant axée sur l'atteinte de l'autosuffisance alimentaire

La situation s'améliora progressivement à partir des années 1990 grâce aux efforts du Ministère de l'agriculture[5] qui, au travers de plans quinquennaux successifs, mit en place tout un système d'incitations favorisant l'augmentation des rendements et de la productivité globale de ce secteur - et ce dans le but ultime d'atteindre l'autosuffisance alimentaire. Il contribua également au financement de la construction de nombreux barrages hydrauliques ainsi qu'à la mise en place de systèmes d'irrigation. En parallèle, il accorda tout un ensemble d'aides à la production de denrées destinées à l'exportation telles que les pistaches, le safran et les dattes, tout en jetant les bases d'une politique de développement rural visant à freiner l'exode du monde paysan vers les grandes villes. Cette politique s'est également traduite par l'adoption de nouveaux modes de production et de gestion, notamment au travers du rôle clé assigné aux divers organismes locaux tels que les conseils ruraux islamiques, les coopératives agricoles, ou encore les maisons de développement rural. Cependant, cette politique visait avant tout à augmenter le volume de production des denrées de bases au moyen de diverses incitations financières de court terme, et non par un programme de long terme qui aurait davantage permis de moderniser la structure globale des exploitations et des modes de production. De plus, le volet social de cette politique était quasi-absent et ne prévoyait qu'un nombre infime de mesures pour traiter les problèmes de la pauvreté rurale, du chômage endémique sévissant dans certaines régions agricoles, et des migrations croissantes vers les grandes villes. En conséquence, les objectifs n'ont pas été atteints et le secteur agricole n'a pas connu une augmentation durable de sa productivité. L'autosuffisance est donc loin d'avoir été atteinte, et la sécheresse ayant affecté l'Iran au cours de ces dernières années a même eu tendance à accroître sa dépendance envers certains produits. Cependant, l'Etat iranien tend à recentrer désormais ses priorités sur la modernisation du système de production agricole, notamment à travers la fourniture de machines technicisées à bas prix. En outre, au cours de ces dernières années, des progrès notables ont été réalisés dans le secteur du machinisme agricole: les industries de Tabriz et de Arak produisent chaque année un grand nombre de tracteurs et de moissonneuses batteuses modernes, permettant ainsi à l'Iran de couvrir la quasi-totalité de ses besoins en matériel agricole et d'induire une plus grande mécanisation du secteur[6]. Cependant, un des grands problèmes auquel est confrontée l'agriculture iranienne demeure celui du manque de richesse des sols et de l'irrigation: en effet, si l'irrigation de certaines régions agricoles du nord et de l'ouest est assurée par les précipitations, la majorité des zones cultivables souffrent d'un déficit chronique d'eau ou d'un système d'irrigation peu efficace et faiblement technicisé. La mise en place d'un système d'irrigation efficace figure dès lors parmi les priorités de l'Etat, qui s'est efforcé de favoriser la construction de stations de pompages d'eau afin de remédier au

Si l'irrigation de certaines régions agricoles du nord et de l'ouest est assurée par les précipitations, la majorité des zones cultivables souffrent d'un déficit chronique d'eau ou d'un système d'irrigation peu efficace et faiblement technicisé.



Femme appartenant à la tribu "Qahremânlu" du Khorâsân.

problème de la sécheresse. Ces initiatives sont à saluer mais demeurent largement insuffisantes, étant donné que les systèmes d'irrigation produits localement demeurent faiblement sophistiqués et peu adaptés aux différents milieux locaux.

Préservation de la biodiversité et des cultures tribales: vers une revalorisation de l'agriculture nomade

Face à cette volonté de modernisation, des voix s'élèvent pour que le secteur agricole ne poursuive pas uniquement des buts mesurés en termes de rendements mais définissent des objectifs plus qualitatifs, tels que la préservation de l'environnement ou la production de denrées saines et de qualité. Dans ce sens, après un siècle d'efforts visant à leur sédentarisation, l'Etat iranien, avec l'aide de diverses ONG, tend aujourd'hui à revaloriser le rôle dans l'agriculture et l'élevage des différentes tribus présentes en Iran (1,3 millions de personnes, soit 2% de la population). Cette politique lui permet de poursuivre un double objectif: la préservation de la biodiversité[7] et de l'équilibre écologique des terres, et, en parallèle, la mise en valeur de modes de vie qui contribuent à la richesse du patrimoine culturel iranien. En 1963, la réforme du Shâh décrétant la nationalisation de l'ensemble des ressources naturelles associée à une politique active de sédentarisation avait abouti à une marginalisation de ces communautés ainsi qu'à une diminution de leurs activités agricoles. Cependant, des études récentes ont montré que le mode de vie et les types d'élevage mis en place par ces communautés nomades protégeaient le sol de toute surexploitation et détérioration, permettaient de tirer

Face à cette volonté de modernisation, des voix s'élèvent pour que le secteur agricole ne poursuive pas uniquement des buts mesurés en termes de rendements mais définissent des objectifs plus qualitatifs, tels que la préservation de l'environnement ou la production de denrées saines et de qualité.

Aujourd'hui, face à l'insuffisante technicisation des machines et le manque de capitaux, la nécessité d'une ouverture aux investissements étrangers semble s'imposer, du moins de manière temporaire.

Du point de vue juridique, la possibilité de mettre en place des joint-ventures entre des entreprises iraniennes et étrangères offre également à ces dernières la possibilité de bénéficier d'exemptions de taxes ainsi que de prêts à taux très faibles auprès de la bânk-e keshâvarzi, principale banque agricole iranienne.

profits de pâturages inexploités, tout en contribuant à valoriser un modèle agricole alternatif tourné vers le respect du milieu naturel et la production de denrées saines. De multiples projets d'aide destinés à revaloriser ce modèle de production tribal ont été lancés sous l'égide du Ministère de l'agriculture avec la coopération d'institutions telles que le CENESTA (Center for Sustainable Development), ou encore la FAO (Food and Agricultural Association). Ils ont notamment pour objectif d'aider ces tribus à effectuer leurs migrations sans difficultés ainsi qu'à valoriser leur culture et leur mode de vie au niveau national, en les associant à de multiples projets de développement et d'exploitation des sols. Les différents clans des tribus Qashqaï ou de la sous-tribu Kuhi qui ont été bénéficiaires de ces projets se sont montrés très réceptifs et semblent avoir réservé un bon accueil à ces initiatives.

Le recours à une aide étrangère?

Au cours des dernières décennies, le gouvernement iranien s'est caractérisé par son protectionnisme agricole, imposant souvent de fort droits de douane censés décourager les importateurs de denrées alimentaires et de machines agricoles - même si l'insuffisance de certains produits ont fait subir certaines entorses à ce principe : pour les denrées produites en quantité insuffisante, le Ministère de l'agriculture octroie à certains produits des facilités d'entrée. Il demeure cependant libre à tous moments - en attendant l'adhésion effective du pays à l'OMC - d'annuler ces permis si ces marchandises importées concurrencent et défavorisent la production nationale.

Aujourd'hui, face à l'insuffisante technicisation des machines et le manque de capitaux, la nécessité d'une ouverture aux investissements étrangers semble s'imposer, du moins de manière temporaire. Ceci pourrait notamment faciliter les transferts de technologie et, à plus moyen terme, induire une modernisation du système agricole iranien dans son ensemble. Plusieurs facteurs semblent également fournir un environnement favorable aux investisseurs internationaux : la situation géographique et stratégique de l'Iran, au carrefour entre le Moyen-Orient et l'Asie, facilite les possibilités d'exportation ; une main d'œuvre et des matières premières à coûts avantageux ; sans oublier une forte demande en systèmes d'irrigation et de forestation performants, qui constituent aujourd'hui des marchés peu exploités et riches en opportunités. En outre, il existe plusieurs grandes industries agricoles étatiques dont la gestion pourrait être reprise et assurée de façon plus efficace par des acteurs privés étrangers. Du point de vue juridique, la possibilité de mettre en place des joint-ventures entre des entreprises iraniennes et étrangères offre également à ces dernières la possibilité de bénéficier d'exemptions de taxes ainsi que de prêts à taux très faibles auprès de la *bânk-e keshâvarzi*, principale banque agricole iranienne. La généralisation de ces partenariats pourrait permettre à l'Iran de moderniser son système agricole en adoptant progressivement des modèles de gestion et d'exploitation plus performants. Il faut cependant rappeler que l'Etat iranien fournit lui-même de l'aide dans le domaine agricole à d'autres pays : en août 2006, il a notamment signé des accords de coopération avec les Comores prévoyant que l'Iran mettrait à leur disposition des bateaux de pêche tout en assurant la formation d'une partie de la population comorienne aux métiers de la pêche.

En l'espace de 30 ans, l'Iran est donc passé d'une agriculture de subsistance à un système agricole plus technicisé et

tourné vers l'export ; les importants progrès réalisés en parallèle par l'industrie de l'emballage et du marketing ayant permis d'augmenter le volume des ventes de produits alimentaires iraniens à l'étranger. Cependant, l'atteinte de l'autosuffisance en matière agricole devra passer par une diversification de l'industrie agro-alimentaire afin de répondre aux attentes de consommateurs de plus en plus demandeurs de variété, et ce afin d'éviter que leur consommation ne se reporte sur des produits étrangers. La production nationale peut cependant compter sur l'attachement des Iraniens à leurs denrées alimentaires nationales, souvent chargées d'un fort contenu symbolique et culturel et utilisées tout au long de l'année lors de nombreuses fêtes et cérémonies.

Face à la croissance exponentielle de la demande interne, plusieurs responsables politiques se sont déclarés en faveur du développement des biotechnologies agricoles, susceptibles d'améliorer les rendements du secteur mais nécessitant en parallèle d'importantes ressources humaines et techniques. Ces dernières demeurent actuellement insuffisantes, malgré les efforts de l'Etat iranien et la création de divers centres de recherche consacrés à ce domaine tels que l'Institut de Recherche Iranien en Biotechnologie Agricole, qui dépend lui-même du Ministère de l'agriculture. La mise en place d'un système fiable de droits de propriété intellectuelle demeure également une condition sine qua non à l'acquisition de licences d'exploitation en majorité détenues par les grandes compagnies transnationales. Quelles que soient les méthodes employées et les priorités définies, le développement du secteur agricole demeure un enjeu essentiel non seulement pour assurer l'autosuffisance du pays, mais aussi afin de permettre une diversification des exportations aidant à compenser les baisses ponctuelles ou durables des revenus pétroliers. ■

---

1. Les principaux pays exportateurs en Iran sont l'Argentine, le Brésil (pour différentes variétés de graines oléagineuses) ; l'Allemagne et l'Autriche (principalement pour l'orge). Le Canada et l'Australie étaient les principaux fournisseurs de blé dans le pays avant que ce dernier n'atteigne l'autosuffisance dans ce domaine en 2004.
2. Cette réforme agraire a été surnommé la " Révolution blanche ", et a permis à près de 90% des métayers d'accéder à la propriété des terres qu'ils cultivaient, privant en parallèle de nombreux propriétaires terriens de leurs possessions.
3. La chute de la productivité constatée au cours des années 1960-70 a notamment été attribuée à l'utilisation massive d'engrais modernes, qui ont infligés de sérieux dommages à la qualité des sols iraniens. Il faut également ajouter à ce facteur certains problèmes de gestion ayant émergés à la suite de la réforme agraire de 1962-63, de faibles profits, et le manque de subventions gouvernementales à la production.
4. Cette politique d'octroi de crédit à court terme et d'exemption de taxes bénéficiait essentiellement aux agriculteurs qui respectaient les quotas de production définis par le gouvernement.
5. En 1990, le Ministère de l'Agriculture a fusionné avec l'Organisation du Djihâd pour la Construction pour donner naissance à l'actuel Ministère de l'agriculture iranien, désormais appelé " *vezârat-e djehâd-e keshâvarzi* ".
6. Cette évolution a été favorisée par la politique de l'Etat iranien, qui a mis en place un contingentement sévère des importations de matériel agricole afin de favoriser la production locale. Ces obstacles à l'importation sont cependant levés depuis 2002 ; même si toute entrée de machine agricole reste soumise à l'approbation du Ministère de l'agriculture, qui se base sur les besoins du pays évalués par le Centre de Mécanisation Agricole.
7. Ces différentes tribus élèvent notamment certaines races de bétail, chevaux, et chameaux en voie de disparition, et contribuent ainsi à la reproduction et à la survie de nombreuses espèces.

Sources:
- Amuzegar, Jahangir, " Iran's post-revolution planning: the second try", in Middle East Policy, mars 2001, Vol. 8, No. 1
- Azkia, Mostafa; Kian-Thiébaut, Azadeh, " Rural Society and Revolution in Iran ", in : Eric Hooglund, dir., *The Twenty Years of Islamic Revolution. Political and Social Transition in Iran Since 1979*. New York, Syracuse University Press, 2002, pp. 96-119.
- Coville, Thierry, *L'économie de l'Iran islamique: entre ordre et désordres*, Paris, L'Harmattan, 2002
- Mohammadi, Ali, *Iran encountering globalization: problems and prospects*, London, New-York, Routledge, 2003
- www.missioneco.org

L'autosuffisance iranienne en blé:

Victoire ou faillite économique?

Arefeh HEDJAZI

Mardi 16 novembre, des cérémonies spéciales ont été organisées partout en Iran pour célébrer l'autosuffisance du pays en matière de production de blé. C'est la première fois depuis 48 ans que la récolte nationale est suffisante pour que l'Iran, qui est le plus grand importateur de blé au monde, puisse prétendre à l'autosuffisance. En effet, pendant l'année en cours, les agriculteurs Iraniens ont produit plus de 14 millions de tonnes de blé, record sans précédent pour le secteur agricole national. Les experts ont annoncé à ce sujet que la réussite de ce secteur en la matière est le résultat d'un plan à long terme mis à exécution par les gouvernements successifs avec l'entière coopération du Ministère de l'agriculture. Outre ses conséquences économiques positives, ce plan peut être considéré comme un acquis très précieux du point de vue politique et stratégique. Ses responsables ont récemment annoncé qu'à l'heure actuelle, le secteur agricole iranien n'a utilisé que 30% de ses capacités pour assurer l'autosuffisance en matière de blé. Ceci dit, si les responsables du pays parvenaient à augmenter ce chiffre pour améliorer le rendement du secteur agroalimentaire iranien, d'ici trois ans, l'Iran pourrait produire plus de 18 millions de tonnes de blé par an, ce qui lui permettrait de devenir exportateur.

Un regard sur la production de blé en Iran et dans le monde

En Iran, après la Révolution islamique de 1979, de nombreux plans de développement furent mis en œuvre en vue de l'accélération de la croissance nationale et la transformation de l'Iran en un pays puissant politiquement, culturellement et surtout économiquement, au moins sur le plan régional. L'une des branches les plus stratégiques de l'économie nationale est sans aucun doute l'agriculture. Agriculture qui, en Iran, a été négligée plusieurs siècles durant. L'Iran, bien que doté d'un climat rude et plutôt désertique, détient pourtant un potentiel non négligeable en matière de culture agricole. Il s'agissait donc, après la Révolution, de mettre en œuvre des plans qui permettaient à l'agriculture quasi en faillite du pays de se redresser un tant soit peu. Au début des années 80, l'un des domaines les moins compétitifs de l'agriculture iranienne était celui de la production du blé.

Traditionnellement, le blé est l'un des produits clés de l'agriculture. Il constitue la base de l'alimentation d'une grande partie des habitants de la planète. Il est depuis toujours la première céréale cultivée au monde et collectionne les records quantitatifs. Ainsi, cette précieuse graine est au premier rang des échanges agroalimentaires internationaux comme le GATT (General Agreement on Tariffs and Trade) et la PAC (Politique Agricole Commune). Aujourd'hui, la croissance démographique mondiale fait du blé une denrée de plus en plus importante et ses échanges commerciaux l'ont converti en un enjeu politique majeur.

On peut donc dire que depuis toujours la culture de cette denrée de base représente pour les divers Etats un pouvoir et un moyen de pression très efficaces. Les puissances colonialistes s'étant très vite rendues compte de l'importance de ce produit, ils insérèrent dans les divers plans de développement qu'ils proposaient aux pays du Tiers-monde qu'ils "protégeaient ", des articles prévoyant la dépendance totale du pays en question aux importations des denrées stratégiques dont le blé. En Iran, la baisse soudaine du taux de production du blé fut provoqué par l'Act 4, traité de coopération conclu dans les années soixante entre les Etats-Unis de l'époque Kennedy et l'Iran du Shâh. Les Etats-Unis, " ami de l'Iran ", réussirent presque à arrêter la production du blé en Iran en exportant diverses sortes de céréales, dont le riz et le blé, à très bas prix. La conséquence directe de ce traité fut la désertion des cultivateurs Iraniens qui, attirés par la vie urbaine et n'étant guère soutenus et protégés par le gouvernement, se lancèrent dans une immigration massive vers les centres urbains. Cette dégradation de la production agricole toucha particulièrement les produits stratégiques tels que le blé, qui, importé à très bas prix, pénalisait l'achat des récoltes nationales et provoquait la faillite des cultivateurs.

Le résultat de cet état de fait fut que l'Iran a été, tout au long de ces trois dernières décennies, le plus grand importateur de blé au monde. Après la victoire de la Révolution islamique en 1979 et la volonté des nouveaux dirigeants de mettre en place une économie indépendante et puissante, le nouveau gouvernement s'intéressa à ce grave problème qu'était la dépendance au blé importé. C'est pourquoi l'autosuffisance en matière de production du blé, denrée stratégiquement incontournable, fut très sérieusement prise en compte par les divers plans quinquennaux de développement économique, social et culturel qui furent lancés à partir des années 80. Malgré cet effort législatif, les premiers plans concernant la production de blé ne furent guère couronnés de succès. Les rendements de cette branche de l'économie nationale chutèrent au cours de ces 15 dernières années, son indice de production passant de 24 % en 1990 à 11% l'année dernière. La production du blé en Iran lors de la mise en place du second plan quinquennal a été de 10 à 11 millions de tonnes. De plus, les deux années de sécheresse 1999 et 2000 virent une baisse remarquable de la production de blé qui dépassa à peine 8 millions de tonnes.

Il fallut attendre l'année 2001 pour voir apparaître les premiers résultats de ces plans successifs. Pourtant, ils n'étaient guère satisfaisants. C'est pourquoi une nouvelle loi fut votée, qui exigeait l'accélération des efforts fournis par le Ministère de l'agriculture en matière d'autosuffisance en blé. Le quatrième plan de développement fut donc mis à exécution dès l'année suivante avec une nouvelle politique de préachat par le Ministère de l'agriculture. Les précipitations atmosphériques marquant également une hausse moyenne au cours des 5 dernières années, le niveau de production atteignit l'année dernière le record de 15 millions de tonnes.

Ainsi, trois ans seulement après la mise en œuvre sérieuse du plan d'autosuffisance en matière de production de blé, l'Iran a réussi à atteindre de nouveau, après quarante-huit ans, une indépendance, bien que relative, en la matière. Aujourd'hui, l'Iran est, après la Turquie et le Pakistan qui produisent tous deux plus de 21 millions de tonnes de blé par an, le plus grand producteur de ce grain stratégique

Après la victoire de la Révolution islamique en 1979 et la volonté des nouveaux dirigeants de mettre en place une économie indépendante et puissante, le nouveau gouvernement s'intéressa à ce grave problème qu'était la dépendance au blé importé. C'est pourquoi l'autosuffisance en matière de production du blé, denrée stratégiquement incontournable, fut très sérieusement prise en compte par les divers plans quinquennaux de développement économique, social et culturel qui furent lancés à partir des années 80.



Certains considèrent cette indépendance en matière de production de blé comme la plus grande victoire du pays depuis 40 ans, alors que pour d'autres, le résultat à long terme de cette prétendue indépendance sera la faillite totale de l'agriculture nationale.

dans la région. Malgré tout et bien que le niveau de récolte de chaque hectare ait marqué une hausse nette - chaque hectare a un rendement actuel de quelques 2328 kilogrammes de blé contre 1500 il y a deux ans - ce chiffre est loin d'atteindre la moyenne attendue. La raison principale de cette faiblesse réside surtout dans le fait que la plupart des champs de blé en Iran sont sous culture sèche.

En apparence du moins, l'autosuffisance en matière de production de blé a été atteinte en Iran. Pourtant, personne ne sait encore vraiment si ce plan d'autosuffisance est judicieux. L'Iran était, jusqu'à l'année dernière, le plus grand importateur de blé au monde et cette année, le porte-parole du Ministère de l'agriculture a annoncé que la production a été si importante que l'on peut aujourd'hui exporter une partie de ce blé. Certains considèrent cette indépendance en matière de production de blé comme la plus grande victoire du pays depuis 40 ans, alors que pour d'autres, le résultat à long terme de cette prétendue indépendance sera la faillite totale de l'agriculture nationale.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'on a commencé à parler de l'autosuffisance en blé, beaucoup d'experts ont estimé que cette autosuffisance serait provisoire mais on observe lentement une évolution de leurs positions. Même si l'Iran est toujours un grand importateur de blé, cela fait trois ans que la FAO a éliminé ce pays de la liste des dix grands importateurs mondiaux de ce produit. L'Iran importait 6,5 tonnes de blé en 2000 alors que le chiffre prévisionnel de l'importation pour l'année prochaine s'élève à peine 1,5 tonnes. Le Ministère de l'agriculture prétend d'ailleurs que cette importation

est destinée à l'alimentation bovine et qu'une autre partie sera dirigée vers les usines de traitement pour l'exportation de la farine.

Malgré l'optimisme affiché par le Ministère de l'agriculture iranien, ce plan est toujours soumis à de violentes attaques de la part des experts, qui critiquent notamment la polarisation de tous les efforts agricoles autour de la production du blé. Pour eux, cette polarisation se fait aux dépens des autres produits. Hassan Rassoul Nia, expert en économie agricole affirme à ce sujet : " Sous le gouvernement précédent, alors que l'achat du blé était considéré comme beaucoup plus important que sa production, les experts criaient à la faillite de l'économie, alors qu'aujourd'hui, même si nous avons atteint une indépendance relative en matière de blé, nous sommes devenus beaucoup plus dépendants en ce qui concerne plusieurs autres produits considérés comme tout aussi stratégiques que le blé. Ainsi, à l'heure actuelle, nous importons 90 % de nos besoins en graines oléagineuses. "

Pour un autre expert, ce plan grandiose a été conçu sans prendre en compte la capacité de stockage des silos et des hangars existants. Il dit à ce sujet : " Les silos du pays ne peuvent contenir que 3.5 à 4 millions de tonnes. Comment veulent-ils emmagasiner 11 millions de tonnes? C'est bien sûr impossible et le résultat sera la perte et la transformation de quelques millions de tonnes de ce blé en déchets. " Il ajoute que l'Iran fait partie des cinq pays constructeurs de silos au monde mais qu'il n'en construit guère pour lui-même. Beaucoup d'experts considèrent que le plan d'autosuffisance en matière de production de blé était donc dès le départ un plan à caractère politique et qu'il a été décidé sans penser à l'avenir.

Base alimentaire de nombreuses sociétés dont la société iranienne, le blé est une denrée incontournable. Un pays incapable de répondre aux besoins élémentaires et basiques de sa nation est un pays faible. Dans cette optique, les efforts fournis par le gouvernement iranien après la Révolution sont non seulement légitimes, mais également nécessaires, même si, avec les actuels principes économiques d'échanges, l'indépendance en matière de production d'un quelconque produit n'a plus qu'une valeur très relative et que les nouvelles directives de l'OMC promettent de grands changements au niveau des échanges agricoles internationaux. Dans la plupart des pays développés, c'est le degré d'intérêt économique de chaque produit qui est à la base de sa production et de son lancement alors qu'en Iran, cette option n'est que très rarement prise en compte. Le blé, comme le sucre, est considéré comme un produit stratégique mais beaucoup de pays au monde, en raison des avantages comparatifs qu'ils ont dans la production d'autres denrées, ne souhaitent pas l'indépendance en matière de production du blé.

Quoiqu'il en soit, politiquement du moins, l'autosuffisance atteinte par l'Iran durant ces deux dernières années est une grande victoire stratégique car, en raison de ses prises de position politiques, ce pays subit divers embargos économiques de la part des grandes puissances, en particulier des Etats-Unis. L'économie iranienne ne peut donc se permettre d'être entièrement régie selon les lois du libre-échange, auquel elle n'a accès que de façon restreinte. L'indépendance économique et l'autosuffisance sont à l'heure actuelle les seuls moyens dont dispose l'Iran pour assurer sa place économique au sein du concert mondial.

Il est à signaler que la Chine, les Etats-Unis, la Russie et la France sont les cinq plus grands producteurs de blé au monde. ■

Malgré l'optimisme affiché par le Ministère de l'agriculture iranien, ce plan est toujours soumis à de violentes attaques de la part des experts, qui critiquent notamment la polarisation de tous les efforts agricoles autour de la production du blé. Pour eux, cette polarisation se fait aux dépens des autres produits.

Les efforts fournis par le gouvernement iranien après la Révolution sont non seulement légitimes, mais également nécessaires, même si, avec les actuels principes économiques d'échanges, l'indépendance en matière de production d'un quelconque produit n'a plus qu'une valeur très relative et que les nouvelles directives de l'OMC promettent de grands changements au niveau des échanges agricoles internationaux.

Le mouvement cubiste

origines et manifestations

Mohsen ASSIBPOUR

Si l'on veut donner le sens du mot "cubisme" tel qu'il serait présenté dans un dictionnaire, on pourrait dire que c'est une école d'art qui se proposait de représenter les objets décomposés en éléments géométriques simples. Mais si on se demande qui est " cubiste ", la première réponse sera : " C'est un peintre de l'école Braque-Picasso ". Cette définition fut proposée le 23 avril 1911 dans le journal "Le Petit Parisien ", peu après l'ouverture du scandaleux Salon des Indépendants qui eut lieu du 21 avril au 13 juin de la même année. Les cubistes - y compris Albert Gleizes, Jean Metzinger et Fernand Léger - eurent leurs propres salles d'exposition dans le salon. Les travaux de Pablo Picasso et de George Braque n'étaient pas inclus dans la présentation.

Les origines du mot " cubisme " peuvent être retrouvées dans le travail d'Henri Matisse (1869-1954), qui était l'un des membres du jury du Salon d'Automne. Il avait ainsi annoncé que George Braque y avait exposé des tableaux " à petits cubes", ainsi qu'il décrivit l'une de ses œuvres réalisée en 1908. Pour avoir une autre définition du mot, nous pouvons citer Daniel Henry Kahnweiler qui, dans son livre *L'Ascension du Cubisme*, qualifie le cubisme de " deux lignes se rencontrant en haut avec entre ces deux, plusieurs cubes ".

Comme Matisse l'a rappelé, c'est George Braque qui créa la première oeuvre cubiste et qu'il établit ainsi le cubisme en tant qu'orientation stylistique. A la suite de critiques négatives, Braque retira la toile du Salon d'Automne située dans le Grand Palais, et ce à la veille de l'ouverture de l'exposition. Par la suite, le terme " cubisme " apparut pour la première fois dans un rapport sur le Salon des Indépendants en 1909. Désormais, les tableaux de Pablo Picasso et de George Braque furent classés comme faisant partie intégrante de ce nouveau mouvement. Quelques années après son émergence, Picasso précise cependant: " Nous n'avons pas développé le cubisme intentionnellement. Nous avons seulement voulu exprimer ce qui était à l'intérieur de nous. Personne ne nous a dicté un programme, et nos amis les poètes ont attentivement suivi nos efforts sans jamais rien nous imposer. De même, il a souligné que : " Le cubisme a des buts évidents. Nous ne le voyons que comme un moyen d'exprimer ce que nous percevons par l'oeil et par l'esprit, en même temps que nous utilisons toutes les possibilités qui se trouvent à l'intérieur des propriétés naturelles du dessin et de la couleur. Pour nous, cela

devient la source d'une joie inattendue, un réservoir de découvertes. " Personne ne put, à l'époque ou plus tard, parler d'une école de Picasso ou de Braque. Et même jusqu'a la fin de la période dite " cubiste ", il reste difficile de l'associer à un programme ou à une école clairement définie.

Guillaume Apollinaire (1880-1918) écrivit en 1912 : " Le nouveau tableau est nommé " cubiste ". Il a reçu ce nom à partir d'un terme de moquerie construit par Henri Matisse qui observa les formes cubiques dans un tableau de bâtiments." En octobre 1911, dans le journal parisien " L'Intransigeant ", il qualifie Picasso de " créateur du cubisme " : " En général, le public croit qu'un tableau cubiste est un tableau en forme de cube. Mais il n'en est pas ainsi. En 1908, nous avons vu plusieurs tableaux peints par Picasso et représentant simplement des maisons tristes qui donnent une impression de cubes au public. " C'est ainsi que cette dernière école artistique fut nommée cubiste.

Même si les avis sur les origines du cubisme sont partagés, il existe un accord sur le fait que Pablo Picasso, de par la réalisation des *Demoiselles d'Avignon*, ouvre la voie vers un des grands bouleversements artistiques du XXe siècle. Ce tableau, peint entre 1906 et 1907, marque les débuts de la " pensée cubiste ". Picasso était ainsi un des premiers artistes à se méfier des règles de l'espace perceptible, de coloration naturelle et de représentation des corps

Même si les avis sur les origines du cubisme sont partagés, il existe un accord sur le fait que Pablo Picasso, de par la réalisation des Demoiselles d'Avignon, ouvre la voie vers un des grands bouleversements artistiques du XXe siècle.



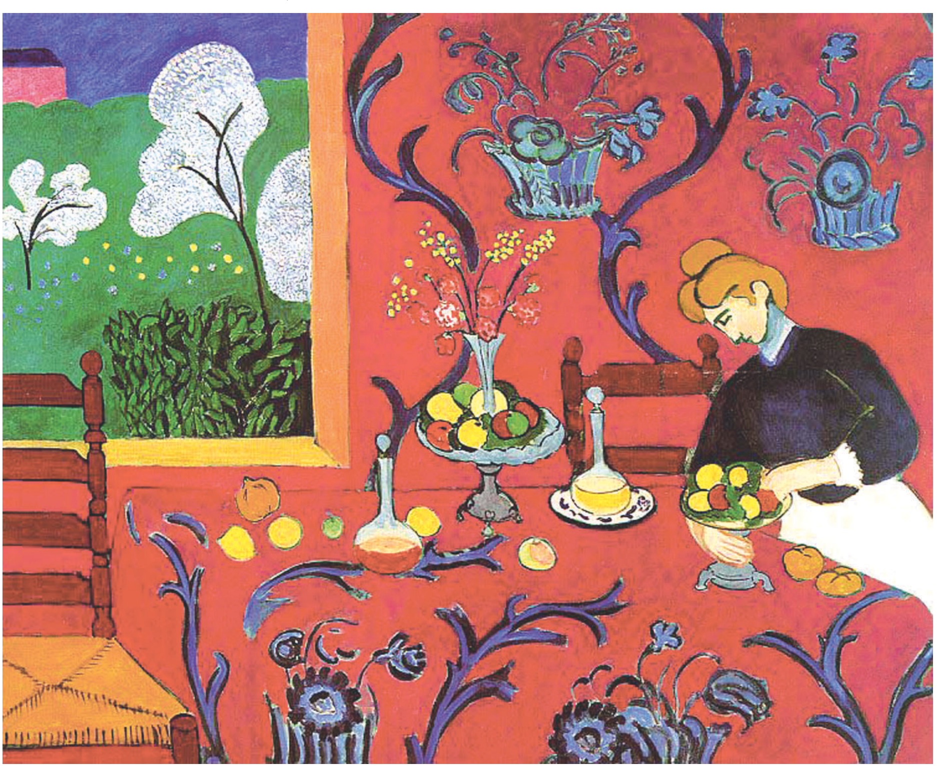
George Braque, *Nature morte aux instruments de musique*

La déformation sert tout d'abord un but expressif : il s'agit moins de reproduire la réalité que d'exprimer ses possibilités, de la saisir dans tous ses aspects et facettes.

dans les proportions naturelles. La somme de ces innovations qui allaient à l'encontre de toutes les conventions académiques du XIXe siècle inquiéta beaucoup de contemporains de Picasso et fut parfois à la source d'une critique violente.

"*Je peins les choses comme je les pense, pas comme je les vois*"

En 1936, une femme entra dans la vie de Picasso ; une jeune photographe yougoslave qui s'appelait Dora Aar, et donc le vrai nom était Dora Markovien. Amie du poète Paul Eluard, elle fréquentait les cénacles des surréalistes et parlait l'espagnol. Durant quelques années, les portraits de ses deux muses, Marie Terse blonde et Dora Aar avec ses cheveux noirs, figurèrent inlassablement dans les toiles de Picasso. Dans ce tableau brillant et somptueusement coloré, Dora Aar, d'allure majestueuse, est représentée assise dans un fauteuil, souriante et appuyant sa tête sur l'une de ses mains. Le visage est dessiné à la fois de face et de profil, avec un œil rouge et un autre vert qui regardent dans différentes directions. Pour beaucoup de gens, ces déformations sont les caractéristiques de l'art de Picasso. De toute façon, malgré certaines distorsions, ou peut-être même grâce à elles, Picasso dépeint une ressemblance frappante qui peut même être qualifiée de " plus vraie que la vie". La déformation sert tout d'abord un but expressif : il s'agit moins de reproduire la réalité que d'exprimer ses possibilités, de la saisir dans tous ses aspects et facettes. Alors qu'Ingres utilisait le miroir pour représenter son modèle à la fois de face et de profil, comme c'est le cas dans les portraits de Madame Moitessier et de la comtesse d'Haussière, Picasso avait quant à lui recours à une synthèse graphique, à une fusion picturale développée au travers de ses expériences cubistes.



Henri MATISSE, *La chambre rouge*

Pablo PICASSO, *Trois musiciens*

Tout est employé et exploité pour exprimer au mieux les caractéristiques physiques et le tempérament du modèle tel qu'il vit dans la réalité. Certaines marques sont également spécifiques à un modèle : ainsi, pour Dora Aar, les ongles sont recouverts d'un vernis rouge, les mains sont longues et gracieuses, les cheveux, noirs ; les yeux, larges et sombres… Le visage prend soudain du volume par un jeu de couleurs et d'éclairage qui fait ressortir la joue telle une pêche. La physionomie est agréable, mais distante. Les yeux étincellent de vie et d'intelligence. D'autre part, les signes croisés et les stries composant la structure du fauteuil, la forme carrée de la jupe et les rayures verticales et horizontales de l'arrière-plan donnent l'impression d'être dans une cellule de prison ou de monastère, et transmet ainsi l'illusion d'un modèle enfermé dans les limites d'un espace étroit et cruel. ■

Références :
1. GANTEFUHRER-TRIER, Anne, *Le cubisme*, TASCHEN, Kolyma, 2004
2. BERNADAC, Marie-Laure, *Picasso Museum*, Réunion des Musées Nationaux , Paris , Prestel-Verlag, Munich , 1991 .

CULTURE REPORTAGE

Quatrième biennale internationale de peinture du monde musulman

Amélie NEUVE-EGLISE

Du 27 novembre au 21 décembre 2006, le Centre Culturel et Artistique Saba a organisé la quatrième biennale consacrée à l'exposition d'œuvres venant de pays arabes, asiatiques, ou africains partageant une spécificité commune : leur population est en majorité musulmane. Si le critère de la confession fut déterminant concernant le choix des pays exposants, les motifs mêmes de l'Islam ont été relativement peu présents dans les thèmes des toiles elles-mêmes, et la diversité des procédés utilisés et des sujets abordés ont été très frappant : style abstrait, impressionniste, futuriste ; portraits, paysages, collages… Après examen de près de dix mille œuvres proposées par des centaines d'artistes, mille toiles réalisées par des artistes de 35 pays ont été finalement choisies afin d'être exposées durant un mois dans des galeries consacrées à des thèmes tels que le miroir, l'imaginal, ou encore rassemblant les œuvres d'artistes Iraniens de tous âges. Au-delà de la grande variété des techniques utilisées et des thèmes abordés, cette exposition a offert également au visiteur la possibilité de découvrir les toiles de jeunes artistes Afghans, Irakiens, ou encore Syriens et Egyptiens. L'art africain n'a pas été oublié, puisque de nombreuses toiles de



Mahmood KAZEMIAN, *Sans titre* (Iran)



Mohammed ASAYEGH, *Musicien* (Oman)

peintres Nigériens, Soudanais ou Ghanéens qui se distinguent notamment par la grande variété des couleurs utilisées, ont orné les murs de la galerie. Le village ou encore des scènes de la vie en communauté y ont constitué les principaux thèmes abordés. Il semble au contraire que les oeuvres des artistes Saoudiens, Bahreïnis, ou encore Syriens choisies aient privilégié un style plus abstrait, tandis que celles provenant d'Asie Centrale nous aient projeté dans une sorte de paradis perdu et d'univers lyrique peuplé de chevaux et de mystérieux animaux sortant tout droit d'épopées fantastiques, ou encore de mystérieux personnages tels que ce joueur de flûte perdu dans la spirale du temps.

Les toiles iraniennes se sont caractérisées également par la diversité de leurs thèmes, des héros des grandes épopées perses à des scènes actuelles de la vie urbaine abordant certains problèmes contemporains de ce pays, et notamment ceux de sa capitale tentaculaire, en mettant en scène des êtres perdus dans une "jungle" téhéranaise noircie par la pollution et par une foule anonyme et massive. Il faut également souligner la présence de travaux réalisés à partir de plusieurs supports matériels et même parfois en trois dimensions, telle que cette œuvre d'Anne Mohammed intitulée " Plainte à Jésus ", constituée d'une toile aux tons ocres devant laquelle a été disposée une foule de petites statues rouges et blanches paraissant avoir littéralement " jailli " de la toile en arrière-fond.

Cette exposition a offert en tous cas un aperçu riche et diversifié des nouveaux courants artistiques ainsi que des thématiques abordés par les artistes du monde musulman, soulignant l'immense diversité et richesse culturelles de ces communautés qui n'ont souvent de commun que leur foi en une même religion - dont les pratiques varient également à l'infini. Il est également à noter que le nombre et la variété des œuvres exposées cette année ont été sans précédent, et font de l'Iran le premier pays organisant dans ce domaine une manifestation d'une telle ampleur. ■



La quatrième biennale internationale de peinture du monde musulman, du 27 novembre au 21 décembre 2006

Centre culturel et artistique Saba à Téhéran, place Palestine, à l'angle du cinéma Palestine, 53 rue Shahid Mozaffar

Anne Tareq MOHAMMED EL-JEMMAL, *La famine du Niger* (Egypte)

La politique américaine au Moyen-Orient: du projet à la réalisation

M. Javad



Amir Hossein FERDUSI

Le professeur Amir Hossein Ferdusi vit depuis près de cinquante ans à l'étranger. Il est parti aux Etats-Unis lorsqu'il était jeune et y poursuivit des études de sciences politiques. Après avoir obtenu son doctorat à l'Université de l'Indiana, il commença à enseigner et à faire ses recherches au sein de cette même université, et ce jusqu'à sa retraite. Depuis l'instauration de la République islamique en Iran, c'est la deuxième fois qu'il se rend dans son pays natal pour participer à des conférences avec des professeurs et étudiants de l'Université de Téhéran. Ce qui suit est un aperçu du discours qu'il a prononcé au Centre de Recherches sur l'Amérique du Nord et l'Europe.

Le professeur Ferdusi a présenté la politique étrangère des Etats-Unis au Moyen-Orient et les projets politiques de ce pays dans la région comme étant une émanation de la volonté des lobbies qui jouent un rôle central au sein de la scène politique américaine. Il a expliqué que " *Plus de 500 lobbies divers et variés existent aux Etats-Unis ; ils sont soutenus par de grandes compagnies économiques et exercent une influence sur le congrès et ses décisions au niveau politique. Ces lobbies doivent être considérés comme des groupes de pression qui définissent la politique étrangère américaine.*"

D'après lui, les intérêts économiques de ces compagnies jouent un rôle crucial dans ce domaine, et il arrive parfois que leurs intérêts passent avant les intérêts nationaux dans les considérations des politiciens américains. Un des lobbies les plus importants est le lobby sioniste qui a une influence exceptionnelle au sein des organes gouvernementaux américains. Les médias et les académies américaines fonctionnent également sous l'influence du lobby sioniste. Ce dernier est conscient de l'importance de ces réseaux médiatiques, universitaires et littéraires, et c'est pour cette raison qu'il a concentré ses investissements et ses objectifs dans ces domaines.

En outre, il a souligné que les évangélistes constituent également un groupe influent. Ce sont eux qui encouragent le gouvernement américain à soutenir Israël et ce, dans leur vision, afin de préparer la venue du Messie. Le soutien de ce groupe a une telle importance pour Israël que leur ambassade aux Etats-Unis a même nommé un ambassadeur spécial pour ces "missionnaires".

Le rôle économique de ces deux groupes dans la politique américaine est considérable. A ce sujet, le professeur Ferdusi a déclaré : " *La plus grande partie des capitaux américains se trouve aux mains de ces groupes qui peuvent ainsi contrôler et orienter de multiples façons les activités des dirigeants des Etats-Unis.* "

Au sujet du contrôle des médias, le professeur Ferdusi a ajouté : " *Si vous me demandez dans quel*

pays le contrôle sur les médias est le plus puissant, je vous répondrai sans hésitation : aux Etats-Unis."

" *La publication de recherches sur le sionisme y est pratiquement impossible, et si quelqu'un dit ou écrit quelque chose contre le sionisme, premièrement cela ne sera jamais publié, et deuxièmement on lui imposera très vite une étiquette d'antisémite et de raciste qui le privera de beaucoup de ses droits.* "

Au sujet de l'apparition de ce groupe organisé au pouvoir, le professeur a déclaré : " *A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, l'hostilité contre les juifs était très répandue aux Etats-Unis et en Europe. Certains dirigeants Européens et Américains considéraient l'existence du gouvernement israélien comme un danger pour le monde et une menace pour les Etats-Unis. Le lobby sioniste a vite compris qu'il lui fallait prendre le contrôle de ces trois centres vitaux que sont les médias, les universités et les maisons d'édition. Il réalisa des investissements importants dans ces domaines qui lui permirent d'acquérir le contrôle actuel qu'il exerce aux Etats-Unis sur les programmes scolaires et télévisés et au sein des importantes chaires universitaires."* Pour ensuite ajouter que: "*Pendant les cinquante années que j'ai passées aux Etats-Unis, je n'ai jamais vu aucun programme télévisé sur le conflit entre Israël et la Palestine qui soit complet et impartial. Les professeurs américains des universités de sciences humaines n'osent pas faire de recherches sur le sionisme et n'ont pas la possibilité de donner leur avis sur ce sujet. Le moindre avis négatif de leur part serait à l'origine d'insultes et de problèmes insurmontables.*"

Ce professeur d'université a salué la réussite des divers mouvements au Moyen-Orient : " *La résistance des Palestiniens et des Libanais a été une grande humiliation pour Israël, qui a échoué dans son projet de conquête totale de la Palestine. Le monde entier le sait alors que les Américains, eux, n'en savent rien. Les membres du congrès sont totalement inconscients des réalités et leurs positions portent préjudice à la situation internationale.* "

Concernant la situation en Irak, le professeur Ferdusi a souligné que : " *Les gens de ce pays [les Etats-Unis] ne savent pas grand chose sur la politique étrangère du gouvernement, à moins que cette politique n'échoue et qu'ils soient obligés d'en supporter les conséquences.* " D'après lui, les Américains n'avaient aucun renseignement sur la situation en Irak, l'opinion publique s'est réveillée et nous avons vu comment cela a remis en question la politique de la Maison Blanche.

Il y a cependant des intellectuels et des politiciens qui ont une vision critique de la situation des Etats-Unis. Au sujet d'Howard Dean, l'un des adversaires de Bush aux élections, le professeur Ferdusi a déclaré : " *Ce candidat a perdu toutes ses chances quand il a voulu distinguer les intérêts des Etats-Unis de ceux d'Israël. Le démocrate John Kerry pouvait gagner les élections en critiquant la politique de Bush en Irak, mais il ne l'a pas fait par peur du lobby sioniste qui, pour sa part, était en faveur de l'attaque de l'Irak. C'est ce qui l'a fait perdre.* " Le professeur Ferdusi a précisé que l'Europe, malgré sa dépendance au marché américain, a tout de même une politique relativement indépendante. Selon lui, "*Cette différence vient d'un degré d'information plus élevé des Européens, qui n'existe pas chez les Américains.*" ■

Traduit par
Maryam DEVOLDER

" Pendant les cinquante années que j'ai passées aux Etats-Unis, je n'ai jamais vu aucun programme télévisé sur le conflit entre Israël et la Palestine qui soit complet et impartial. Les professeurs américains des universités de sciences humaines n'osent pas faire de recherches sur le sionisme et n'ont pas la possibilité de donner leur avis sur ce sujet. Le moindre avis négatif de leur part serait à l'origine d'insultes et de problèmes insurmontables."

Historiette autour d'un édifice cristallin

Le musée du verre et de la céramique d'Iran

Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

Jadis, dans la tumultueuse capitale de la Perse, Téhéran, vivait Ghavamossaltané, un noble de la dynastie Qâdjâre. Au cours des dernières décennies du XIXe siècle, il fit bâtir son petit palais au cœur d'un vaste jardin de 7000 mètres carrés. Il y résida jusqu'en 1953. Puis cette propriété fut laissée à l'abandon. Vinrent ensuite des ambassadeurs Egyptiens qui occupèrent les lieux durant sept années. Puis plus tard ils firent office d'ambassade pour les émissaires d'Afghanistan, avant d'accueillir les locaux de la grande Banque Commerciale. On imagine aisément les transformations que notre petit palais a dû subir durant toute cette période. Un beau jour de l'an 1975, le bâtiment devint l'actuel "Musée du Verre et de la Céramique d'Iran". Et pour clore le périple, en 1998, son nom



La façade extérieure du musée

fut inscrit dans le sacro-saint Répertoire du Patrimoine National d'Iran.

Huit années s'écoulèrent. Le 4 novembre 2006, deux visiteuses, au demeurant fureteuses, entrèrent dans la cour du musée. La relative intimité des lieux eut de quoi les surprendre. Exit la verdure du grand jardin d'autrefois, réduit à l'état de jardinet. Des arbustes et des réverbères plantés dans le sol, de hauts sapins alignés sur toute la longueur de la cour centrale, et un petit bassin bleu à proximité de la façade principale; voilà ce qu'elles découvrirent. Elles observèrent l'ensemble avec intérêt, avant de se retrouver face aux marches du palais, décorées de deux rangées parallèles d'imposants pots de fleur. A peine avaient-elles posé leur regard sur la façade que la beauté des gravures et des motifs décoratifs les subjuguèrent. L'une était en admiration devant les murs et les colonnes constitués d'un assemblage pluriel de briques multiformes et multicolores soigneusement agencées, tandis que l'autre se délectait de l'exotisme des fenêtres en bois. Ces dernières, vénitiennes, étaient assemblées selon une structure binaire. Derrière les vitres, on avait installé des volets en bois afin de limiter l'afflux de lumière et la perte de chaleur à l'intérieur de l'édifice. Curieuses, elles se mirent à déambuler autour du bâtiment. De forme octogonale, l'ensemble se déployait sur une superficie de 1040 mètres carrés. L'architecture de l'endroit évoquait assez fidèlement celle de l'époque qâdjâre; une combinaison d'art traditionnel iranien et de style européen du dix-neuvième siècle. Pendant cette période, les relations diplomatiques entre l'Iran et l'Europe étaient au beau fixe. Ce qui explique la présence marquée, en ces lieux, de l'art occidental aux côtés de l'art oriental. En fait, Ahmad Ghavâm fit bâtir le palais sous la surveillance d'ingénieurs Européens sans tenir compte des facteurs climatiques et de l'orientation de la lumière du soleil.

En marchant sur le tapis rouge du musée, nos visiteuses furent accueillies par le grincement du plancher. L'une d'elles s'arrêta devant une vitre pour y relever la présence de différentes teintes constituées d'oxyde d'aluminium, d'oxyde de titane, d'oxyde de cuivre… Elle en fut toute ébahie. Elle se demanda comment de tels éléments originellement opaques pouvaient donner lieu à des surfaces si transparentes. L'autre venait déjà de s'engager dans le couloir pour photographier un ensemble de poteries datant du premier millénaire av. J-C, ainsi que la cristallerie produite en Europe durant les XVIIIe et XIXe siècles. A l'époque des Sassanides, la technique persane de la taille du verre vivait son âge d'or. Les méthodes appliquées pour enjoliver la verrerie se résumaient à timbrer, à ajouter des motifs décoratifs et à "souffler" dans les modèles ornementés. Grâce à ce savoir faire, les récipients sassanides furent exportés vers l'est et vers l'ouest. Ils furent même exposés dans les musées de Chussuine et de Nara au Japon, ainsi qu'à l'église Saint-Marc à Venise. Des échantillons de l'artisanat de cette époque et des époques achéménide et préislamique étaient également exposés dans la salle Bolour (Cristal) du musée. Nos deux visiteuses discutèrent quelques minutes à propos de l'évolution de cet art, aujourd'hui pratiqué à l'échelle industrielle.

Il était déjà trois heures de l'après-midi. Après avoir flâné dans la salle Mina (consacrée à l'émail), elles gravirent des escaliers en colimaçon. Dans leur esprit, l'univers du cristal prenait une envergure certaine… des burettes à huile… des colliers en verre… des objets Egyptiens…Sumériens…Cinq mille ans auparavant, ces derniers étaient parvenus à fabriquer la pâte de verre pour













confectionner diverses sortes de récipients. Progressivement, cette technique allait se propager au sein des nations asiatiques, en Europe de l'Est et à travers le Moyen Orient. En Perse, dans le Ziggurat de Tchogha-zanbil - le plus fameux temple de la Perse antique -, des milliers de barres de verre furent utilisées dans la construction des fenêtres du sanctuaire. Les Achéménides ne furent pas en reste; ils imaginèrent et conçurent des figurines d'animaux sous formes de coupes. Par ailleurs, ils conçurent de la vaisselle en métal qui dévalorisa quelque peu l'usage de la poterie…

A l'étage supérieur, l'éclairage d'un lustre gigantesque attira l'attention de nos visiteuses. Le décor mural - en plâtre et en miroiterie - en disait long sur le goût raffiné de Ghavamossaltaneh, mais aussi sur celui des Egyptiens qui occupèrent les lieux après lui. Elles firent également une halte, respectivement dans les salles Sadafe, Zarrine, Ladjevarde 1 et Ladjevarde 2, au seuil desquelles elles eurent l'occasion de lire un bref historique relatif aux objets exposés:

" A l'avènement de l'Islam en Perse, les Sassanides firent de grands progrès dans l'art et l'industrie. Apparurent en ce temps-là de nouvelles techniques de taille et de dessin qui rehaussèrent la verroterie. Des poteries datant du IVe au VIIe siècle de l'hégire furent ornées de proverbes, de vers sacrés, de poèmes de Nezami et de Ferdowsi. Suite à l'invasion mongole en Perse, un grand nombre d'artistes émigrèrent vers de lointains pays, laissant à l'abandon les grands centres de verrerie de Rey, Gorgân, Kâshân et Neichâbour. Un siècle plus tard, cette industrie refit son apparition avec cette fois, des verres plus sombres et des formes plus simples.

A l'époque safavide, l'importation d'objets chinois et de vaisselle en Perse s'accéléra. Cela eut pour conséquence la fabrication croissante d'objets blancs et bleus ornementés de figures chinoises. "

En descendant les escaliers pour quitter le musée, l'une des visiteuses raconta à l'autre l'histoire des verriers Vénitiens de la fin du XVe siècle. Ces artisans commencèrent à fabriquer une sorte de verre transparent. En raison de la ressemblance entre le cristal et celui-ci, il prit le nom de " cristal ". Au XVIIe siècle, les Tchèques, imitant les Italiens, se mirent à fabriquer de la vaisselle en cristal. Ils remportèrent un tel succès qu'au XVIIIe et au XIXe siècles, ils parvinrent à surpasser les Vénitiens, tout en continuant de produire des cristaux aux couleurs vives et claires...

Nos deux jeunes filles continuèrent inlassablement à discuter tout en s'éloignant du site. Il ne resta rien d'elles, sinon un léger murmure continu. Apparemment, il y avait encore beaucoup à voir, beaucoup à dire.■






Un siècle avec Levinas

Levinas, Blanchot:

penser la différence

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

"C'est toujours sur les lieux les plus élevés que je me suis senti l'avoir rencontré "[1], disait Levinas pour évoquer son amitié avec Maurice Blanchot. Ces " lieux élevés " se situeraient-ils ailleurs qu'au pays de la Pensée ? Rien n'est moins sûr. Et cette amitié ne relève-t-elle pas du souci profond qu'est le respect de l'Autre ? Rien n'est moins sûr. Il n'est donc point étonnant que l'UNESCO, ce lieu exemplaire et symbolique de la rencontre, et qui s'est efforcé de fonder la coopération internationale sur la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité, vienne d'accueillir soixante intervenants venus de quatorze pays de cultures distinctes pour penser une différence : celle d'Emmanuel Levinas et de Maurice Blanchot.

La fin de l'année 2006 est marquée par la célébration du centenaire de la naissance du philosophe Levinas, alors que le début de l'année 2007 le sera par la célébration du centenaire de l'écrivain Blanchot.

En cette occasion et à l'occasion de la Journée mondiale de la philosophie, l'Association pour la célébration du Centenaire de Levinas, en partenariat avec l'UNESCO, a organisé le colloque international *Levinas, Blanchot : penser la différence* qui s'est tenu du 13 au 16 novembre 2006 à Paris.

L'objectif du colloque était de s'interroger sur le dialogue qu'ont entretenu ces deux figures majeures de la pensée du XXème siècle, liées par une amitié profonde et une admiration réciproque. Deux grandes figures qui ont " contribué au rayonnement de la pensée ", pour reprendre les termes de M. Donnedieu de Vabres, Ministre français de la culture et de la communication. Deux grands amis dont les œuvres portent les plus belles marques de cette amitié, paradoxalement sans rencontre (ou si peu) qui a traversé le XXème siècle et a duré toute leur vie. Une amitié qui donna lieu, dans l'espace de l'écriture, à des échanges lointains au travers des questions les plus essentielles dans les domaines de la littérature et de la philosophie; échanges où se réfléchissent profondément, malgré leur (grâce aux ?) divergence de point de vue, les notions-clés d'existence, d'autrui, d'éthique, de Dieu, etc. Mais pour chercher les débuts de cet entretien, il faut remonter aux années 20 à Strasbourg, où se noua l'amitié entre les deux auteurs.

Né en 1906 en Lituanie, Emmanuel Levinas émigre seul en 1923 en France pour s'y fixer et se consacrer à des études de philosophie à Strasbourg, où il rencontre pour la première fois Maurice Blanchot. Celui-ci est d'un an plus jeune que lui. Il fait connaître Proust et Valéry à Levinas, qui connaît déjà la littérature russe et surtout l'œuvre de Dostoïevski. Il découvre ensuite la philosophie de Bergson qu'il considère comme celui qui a rendu possible toute la philosophie moderne et postmoderne. Par



la suite, il lit les *Recherches logiques* de Husserl, œuvre qui lui donne l'impression " d'avoir accédé à de nouvelles possibilités de pensée ". Introduisant le premier la pensée de Husserl et celle de Heidegger en France, il devient bientôt le spécialiste incontesté de la phénoménologie allemande, ouvrant ainsi la voie aux grands philosophes tels que Sartre ou Merleau-Ponty. Il s'agit des années pendant lesquelles, à la suite de Heidegger, il pense l'Être. Mais c'est durant les années d'horreur de la Seconde Guerre Mondiale que Levinas prend ses distances avec Heidegger, en passant de l'Être à l'Étant - ou de l'Existence à l'Existant, pour reprendre les termes Levinassiens. Il réagit ainsi contre le primat de l'ontologie dans la pensée occidentale, dominée par les catégories de l'Être; il cherche en effet à marquer la fin de "l'homme préoccupé de soi " pour annoncer un " humanisme de l'autre homme ". Aussi apparaît un sujet qui "se porte vers autrui ". Pour Levinas, il n'y a d'humanité que par ouverture à une altérité. Ceci constitue le fondement de l'éthique Levinassienne développée surtout dans *Autrement qu'être*. Pour lui, l'éthique n'est point la recherche du perfectionnement personnel mais la responsabilité à l'égard d'autrui à laquelle le moi ne peut échapper. Levinas restaure ainsi l'humanisme sur le fondement, non plus de la raison humaine, mais sur la contrainte dans laquelle chaque homme doit veiller sur son prochain sans d'ailleurs prétendre à une quelconque réciprocité.

Introduisant le premier la pensée de Husserl et celle de Heidegger en France, il devient bientôt le spécialiste incontesté de la phénoménologie allemande, ouvrant ainsi la voie aux grands philosophes tels que Sartre ou Merleau-Ponty.

Précisons qu'en ce qui concerne Autrui, il est d'abord un visage; un visage non pas dans le sens d'un visage que l'on voit sur une photographie, mais un visage qui est à la fois discours, demande, sollicitation et commandement ; " un visage qui est toujours plus proche de Dieu que moi ". Il exige à ce titre réponse,

aide, sollicitude. Bref, il implique ma responsabilité. Dans cette optique, l'homme doit être " le gardien de son frère ". L'humanité de l'homme, selon Levinas, ne se manifeste vraiment que dans le souci du prochain ; elle commence là où cesse la violence : c'est, dans ce sens, une éthique de l'altérité absolue.

C'est certes en ces termes que l'on rend hommage aujourd'hui, ne l'oublions pas, à ce penseur éminent dont la vie fut, à l'aveu de tous les intervenants, l'illustration même de ce souci pour l'Autre. Françoise Collin, la grande spécialiste de l'œuvre de Blanchot, fut émue, je ne l'oublierai jamais, lorsqu'elle racontait sa première rencontre avec le philosophe dans les années soixante: " il m'accorda, dit-elle, par une générosité absolue, son soutien dans la publication du travail que j'avais fait sur Blanchot ; cette générosité fondamentale qui n'était pas de nature donnant donnant ; qui n'attendait rien en retour, ce qui est d'habitude rare dans les milieux intellectuels ". C'est dans l'espace de cette même "générosité absolue" qu'il entre en amitié avec Blanchot. Car, on le sait, celui-ci était engagé, au début, dans les milieux d'extrême-droite maurassien. Blanchot était en fait antisémite dans les années 30 et 40 avant de passer à l'extrême-gauche dans les années 60, pour enfin se retirer dans sa "solitude essentielle": celle de l'écriture qui se déploie dans un espace reposant sur l'attente, l'oubli, l'absence et le silence. Ce fut en ces termes que le colloque aborda l'œuvre et la pensée de Blanchot dans ses rapports avec celles de Levinas.

Le mouvement vers l'Autre chez Levinas se transforme en "disparition du Moi" chez Blanchot. C'est que Blanchot cherchait "l'effacement du moi et ne voulait être que la littérature", estimait Eric Hoppenot, le coordinateur du colloque. On pourrait qualifier à ce titre l'œuvre blanchotienne de "ressassement d'un interminable suicide". Ce qui donne à la fois de l'extase et de l'effroi au lecteur qui se trouve face à l'espace blanchotien; cet "espace étrange, intrigant, difficile, mais surtout original". Un espace vide et, on dirait, déshumanisé qui est placé sous "le signe du désastre". Mais s'agit-il vraiment de la déshumanisation chez Blanchot ? Certes non. Pour lui, la littérature, comme le dit Levinas, rappelle en effet l'essence humaine du nomadisme, de l'errance. Cette errance qui nous emporte dans notre solitude; qui nous emporte toujours vers une " voix venue d'ailleurs"; venue du fond du silence ; du fond de la nuit ; du dehors : une altérité absolue. Une altérité qui, cette fois-ci, n'est personne. Là, il existe une vérité profonde qui est celle du passage. Il faut "nous porter partout où il y a un passage à accomplir", dit-il dans l'*Entretien infini.*

Quoi qu'il en soit, on peut lier l'œuvre des deux auteurs à un souvenir terrible, celui d'Auschwitz. Qu'il s'agisse d'aller vers l'Autre chez Levinas, ou de se donner à l'anonymat chez Blanchot, l'œuvre des deux écrivains répond à la violence extrême qu'a expérimenté le vingtième siècle, et ce surtout pendant la Seconde Guerre Mondiale. " Pense et agis de telle manière qu'Auschwitz ne se répète jamais" écrivait Blanchot après Adorno. Ce constat nous rappelle notre responsabilité face à l'humanité ; face à son avenir. Le XXIème siècle serait-il celui de la paix après les atrocités du siècle précédent ? Son début ne semble malheureusement pas contenir les promesses de lendemains réellement meilleurs.

On pourrait qualifier à ce titre l'œuvre blanchotienne de "ressassement d'un interminable suicide". Ce qui donne à la fois de l'extase et de l'effroi au lecteur qui se trouve face à l'espace blanchotien; cet "espace étrange, intrigant, difficile, mais surtout original". Un espace vide et, on dirait, déshumanisé qui est placé sous "le signe du désastre".

1. Levinas, Emmanuel, *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana, 1975, p.9.

Aux origines de la philosophie

Mohammad-Javad MOHAMMADI
Université de Téhéran

Il est toujours très difficile, voire impossible, d'écrire sur la naissance ou la disparition d'un savoir, d'un courant de pensée ou même d'un simple concept. Et il l'est encore plus, lorsqu'il s'agit de la *philosophia*. Pendant longtemps, on a soutenu que la philosophie était née en Grèce antique lorsque les premiers penseurs présocratiques ont cherché à convaincre, en ayant recours à la raison et à l'argumentation, plutôt qu'en expliquant le monde à travers la mythologie et les croyances mythiques qui, elles, se fondaient sur le merveilleux et l'invérifiable. Pourtant, nous devons nous méfier de l'opinion selon laquelle les hommes auraient été partout noyés dans l'ignorance et l'impéritie intellectuelle, si soudain, pour délivrer l'humanité de l'obscurité totale n'avait miraculeusement surgi en Grèce le très majestueux Socrate, sinon Thalès de Millet. Une approche progressiste voit aujourd'hui dans le mythe une véritable pensée. Par ailleurs, le riche héritage d'idées et de réflexions décelées dans le passé culturel de divers peuples, idées dont certaines auraient même nourri la pensée grecque, affaiblit sérieusement l'hypothèse du monopole et de la priorité des Grecs. Il paraît donc naïf d'adhérer à l'avis d'Aristote qui affirmait que la philosophie était apparue dans les cités grecques d'Asie mineure. Comment définir les origines dans le temps ou délimiter les frontières dans l'espace de l'activité rationnelle du *zôon logikon*, l'animal parlant et raisonnable d'Aristote? En réduisant la pensée philosophique des premiers penseurs grecs à *une forme nouvelle*, Emile Bréhier admet, dans son *Histoire de la philosophie*, qu'ils avaient travaillé sur des représentations mentales et sociales issues de civilisations plus anciennes. "*Nous pressentons que la philosophie des premiers physiologues de l'Ionie pouvait être une forme nouvelle d'un thème extrêmement ancien*"[1] écrit-il. Il se fonde, entre autre, sur la préface de Diogène Laërce aux *Vies, doctrine et sentence des philosophes illustres*, sa célèbre œuvre en dix livres. Dans sa préface, l'écrivain grec du IIIe siècle, auteur de la première histoire de la philosophie "*[...]nous parle de l'Antiquité fabuleuse de la philosophie chez les Perses et chez les Egyptiens.*"[2]

Ainsi, il faut en finir avec l'idée reçue et largement répandue qui prétend que la naissance de la philosophie coïncide avec la transition intellectuelle, effectuée par les philosophes grecs, de l'homme passant du stade du *mythos* au stade du *logos*. Personne ne peut en effet déterminer de façon précise ni le temps ni le lieu où l'homme a franchi la porte de la rationalité. Le long processus de la maturité intellectuelle de l'homme, pour peu qu'il l'ait atteinte, fut le fruit d'une lente évolution. Les indications précises, temporelles ou spatiales, bien qu'elles résultent d'une logique pratique qui satisfait

ANAXIMANDRE

PYTHAGORE

THALÈS

HÉRACLITE

offrent, pour la plupart, une vision trompeuses de la réalité. Edouard Delruelle a bien expliqué ce malentendu: "*Notre civilisation occidentale n'a pas le monopole du logos. Les autres cultures ont une pensée qui est aussi rationnelle que la nôtre, qui n'est pas moins abstraite ni complexe que celle dont nous nous croyons naïvement les détenteurs exclusifs*"[3] . Dans son livre, il reprend l'expression et l'argument de Lambros Couloubaritsis qui pense que la philosophie n'est pas issue de l'institution miraculeuse du logos mais plutôt du "*passage du logos au logos*"[4] , c'est-à-dire d'un certain type de rationalité à un autre type de rationalité.

Néanmoins, nous sommes séduits par les dates, les plus précises étant les plus belles. Et si elles ne le sont pas, il faut les préciser, les embellir à tout prix pour ensuite les marier aux événements. Qui ignore par exemple que le calendrier chrétien s'appuie sur une date fictive pour célébrer son plus grand événement, à savoir la naissance du Jésus? La datation constitue ainsi depuis toujours un hobby de l'homme. Cela ne l'empêche pas d'être

d'un grand intérêt. La mémoire humaine, individuelle ou collective, a besoin d'être jalonnée par des repères, qu'ils soient constitués des calamités et fléaux traumatisants des premiers temps ou des jours et mois des années calendaires.

Ainsi les historiens de la philosophie ont été tentés d'attribuer, avec beaucoup de réserves, la naissance de la philosophie, au moins en Occident, aux Ioniens du VIe siècle avant J.-C. Il s'agit d'un groupe de penseurs dont la pensée a fleuri dans les grandes cités côtières d'Asie mineure, surtout dans les deux villes de Millet et d'Ephèse. Aristote présente Thalès, Anaximandre et Anaximène comme milésien, et Héraclite comme philosophe éphésien[5] . Ils auraient réalisé un tournant marquant dans l'histoire de la pensée, dans la mesure où ils ont ramené la totalité des phénomènes à un *archè*, substance et principe premiers, quelque chose existant "*tout à fait au commencement*"[6]. En usant d'une méthode purement rationnelle, ils ont cherché à interpréter ces phénomènes en fonction de cet *archè*. Pour Thalès, le principe premier est l'eau; selon Anaximène c'est l'air; et d'après Héraclite, le feu constitue la substance des étants. Anaximandre, quant à lui, situe dans *apeiron*, terme signifiant infini et sans limite, le fondement de toutes choses. Cette pensée radicalement naturaliste et physicienne leur rapporta d'ailleurs le qualificatif de physiologues. *Philosophe* fut le terme qui sera employé plus tard, pour la première fois, par Pythagore (~580- ~500). Avant, le mot usité n'était qu'une moitié du précédent: *sophoi*. Il signifiait, au départ, un homme habile, formé à quelque technique noble. De là, il aurait peu à peu évolué pour désigner quelqu'un de compétent dans certaines sciences appliquées telles que les mathématiques, la géométrie, l'astronomie et la grammaire. Par extension, il fut ensuite employé pour qualifier ceux qui réfléchissaient de façon ambitieuse sur l'existence, sur la formation de l'univers, ceux qui faisaient de la cosmogonie. D'où son acception ultime connotant la sagesse. Mais Pythagore évite de se nommer *sophoi*.

D'après ce que rapporte Cicéron dans son introduction au livre V des *Tusculanes*, de Héraclide du Pont (~388- ~315), disciple de Platon, un jour Léon, tyran de Phlionte, étonné par l'ampleur de la connaissance et la sagesse de Pythagore, l'aurait interrogé sur le métier qu'il exerçait. Pythagore aurait répondu qu'il ne connaissait aucun art et métier, qu'il n'était pas *sophoi* (un sage), mais *philosophia*, l'ami de la sagesse (philos: *amour* et sophia: *sagesse*). Léon, qui n'avait jamais entendu le mot auparavant, lui en aurait demandé le sens. Pythagore se serait expliqué en comparant la vie humaine aux jeux et compétitions des Grecs. Il aurait divisé les participants en trois catégories: ceux qui s'impliquent pour obtenir le prix et la gloire, ceux qui y cherchent de l'argent en faisant du commerce, et enfin ceux qui se joignent uniquement pour voir et observer. Le philosophe, continua Pythagore, ressemble au troisième groupe car, dans sa vie, il ne fait qu'observer pour découvrir la réalité et la nature des choses. Ainsi, la plus grande sagesse réside paradoxalement dans l'esprit qui ne se croit point sage. Même le mot de *philosophie*, de par son étymologie, nous enseigne cette modestie de ne jamais se prétendre possesseur de la vérité, mais au contraire, son quémandeur. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi Platon et Aristote ont placé l'origine de la philosophie dans la question, dans l'*étonnement*. ■

---

1. BREHIER Emile, *Histoire de la philosophie*, PUF, Paris, 2004, p. 3.
2. *Ibid*.
3. DELRUELLE Edouard, *Métamorphoses du sujet*, De Boeck, Bruxelles, 2004, p. 23.
4.COULOUBARITSIS Lambros, *Aux origines de la philosophie européenne*, De Boeck, Bruxelles, 1994, p. 30.
5. Voir Aristote, *Métaphysique*, Livre A.
6. *Ibid*.

La diaspora iranienne dans le monde:

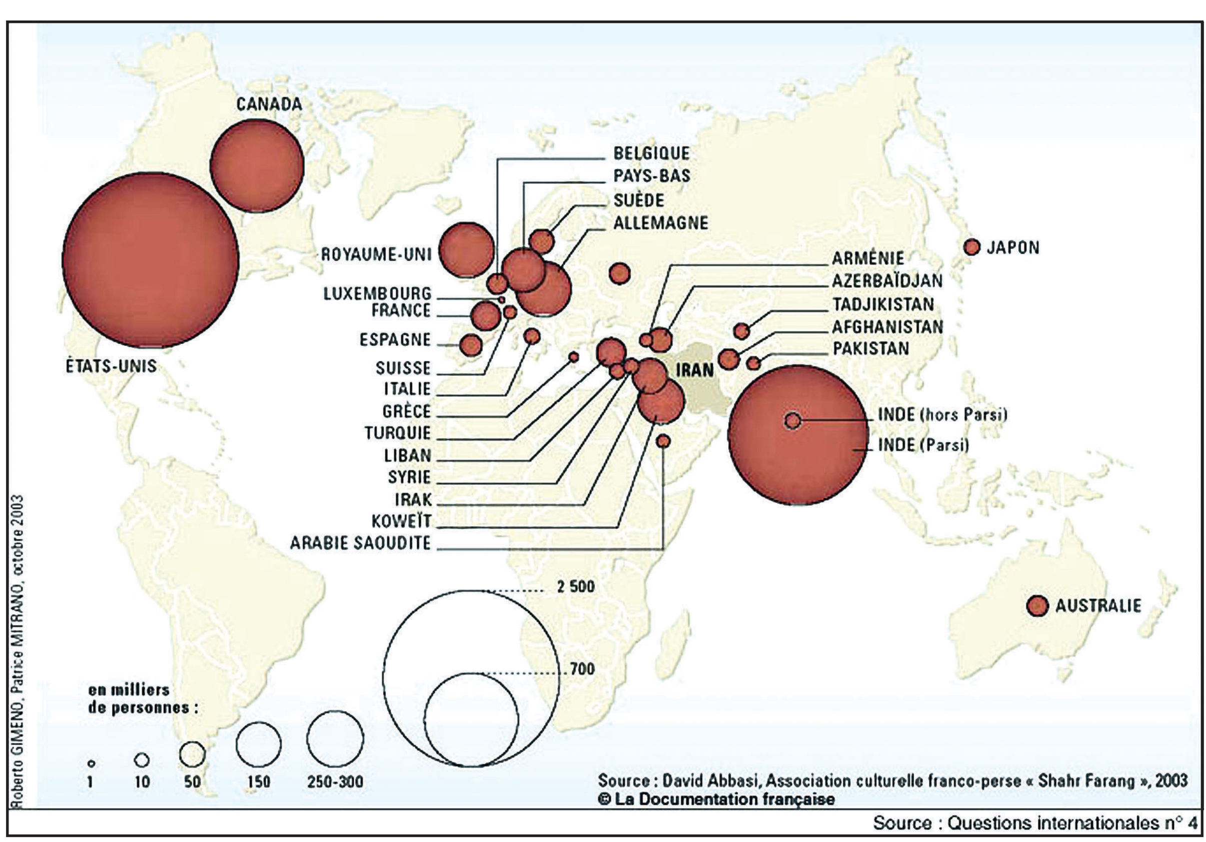
un acteur transnational au centre de flux et de jeux d'influences multiples

Amélie NEUVE-EGLISE

Du fait de son Histoire mouvementée, l'Iran a connu, au cours de la seconde moitié du XXe siècle, d'importantes vagues d'émigration facilitées par la révolution des transports et qui ont peu à peu donné naissance à une vaste diaspora iranienne organisée économiquement et socialement dans les cinq continents. Ces "Iraniens de l'étranger" ont peu à peu contribué à l'émergence de nouvelles dynamiques et échanges entre leur pays d'accueil et leur patrie d'origine, selon un jeux d'influences croisées dont nous tenterons d'analyser les composantes essentielles. Ce phénomène n'est cependant pas nouveau puisqu'il y a près de mille ans, le pays avait déjà connu un important mouvement d'émigration de la communauté zoroastrienne fuyant les persécutions dont elle fut l'objet à la suite de la conquête de la Perse par les arabes, pour donner naissance à la vaste communauté parsie du subcontinent indien. Au début du XXe siècle, de nombreux Iraniens décidèrent de s'expatrier, notamment à la suite de la Révolution Constitutionnelle de 1905, ou encore après la mise en place de la conscription en 1922. Cependant, ces départs se réalisaient souvent sur de courtes distances, les familles iraniennes émigrées ayant surtout coutume à l'époque de s'établir dans les pays arabes voisins, notamment au Koweït ou au Bahreïn. Durant le règne de Mohammad Rezâ Pahlavi, de nombreux opposants politiques de toutes tendances se sont également exilés. A la suite des bouleversements politiques de 1979 et des années de guerre qui les ont suivis, de nombreux Iraniens ont pris la décision de quitter l'Iran. Estimée au total à près de 2 millions de personnes, la diaspora iranienne s'est imposée, au cours des deux dernières décennies, comme un acteur politique et économique de poids et au centre de multiples logiques transnationales. Tout en retraçant les caractéristiques majeures de ces communautés expatriées dans les différents pays d'accueil où elles se sont établies - en insistant davantage sur la diaspora irano-américaine, principale communauté iranienne établie à l'étranger-, nous tenterons de cerner les transformations de l'identité iranienne au contact de la culture des pays d'accueil, ainsi que le type de relation existant entre ces communautés et leur pays d'origine.

Un tropisme américano-européen

Si, au cours du XXe siècle, de nombreux Iraniens se sont établis en Turquie (près de 800 000 personnes), aux Emirats Arabes Unis (560 000 personnes), en Irak (250 000), et en Europe - notamment au Royaume-Uni, en Allemagne et en Suède -, la communauté iranienne la plus importante s'est installée



La diaspora iranienne dans le monde en 2003

aux Etats-Unis (près de 1,6 million d'Iraniens), et se concentre essentiellement à Los Angeles - que l'on a même été parfois jusqu'à rebaptiser " Tehrangeles", étant donné l'importance du nombre d'Iraniens qui s'y sont progressivement établis. En France, la communauté iranienne compte près de 62 000 personnes.

Si, au cours des années 1980, l'émigration avait pour principal motif des causes politiques, les années 1990 ont progressivement vu se développer une émigration davantage économique, trouvant sa source dans le désir d'une partie de la population d'améliorer ses conditions matérielles d'existence ou d'acquérir de nouvelles compétences techniques et professionnelles;

Si, au cours des années 1980, l'émigration avait pour principal motif des causes politiques, les années 1990 ont progressivement vu se développer une émigration davantage économique, trouvant sa source dans le désir d'une partie de la population d'améliorer ses conditions matérielles d'existence ou d'acquérir de nouvelles compétences techniques et professionnelles; ceci devant permettre *in fine* une réussite sociale au sein du pays d'accueil et l'acquisition d'un certain prestige au sein de la patrie d'origine. De nouvelles destinations ont alors été prisées telles que le Japon (avant la crise économique qu'il a subie au milieu des années 1990), le Canada, ou encore l'Australie. Un nombre croissant d'étudiants Iraniens sont également désireux d'effectuer leurs études où une partie de leurs études hors de leur pays, et sont accueillis principalement par les universités européennes et canadiennes - tendance qui s'est renforcée après le 11 septembre qui a marqué un durcissement de la législation étasunienne concernant la délivrance de visas étudiants, affectant plus particulièrement les étudiants du Moyen Orient. Les Etats-Unis demeurent cependant une destination très prisée par les Iraniens désirant s'établir à l'étranger, et révèle la logique d'une émigration répondant souvent à des stratégies de regroupement familial : un membre de la famille s'expatrie, puis organise

progressivement la venue de ses parents, frères et sœurs, etc. Ces stratégies donnent parfois naissance à des parcours complexes, où certains candidats à l'obtention d'une *green card* ou d'un visa Schengen passent par plusieurs pays "intermédiaires " tels que la Turquie, la Thaïlande, ou le Pakistan, avant de pouvoir rejoindre leur famille établie en Europe ou aux Etats-Unis. Constituée au départ essentiellement de membres des couches favorisées de la société iranienne, la diaspora iranienne s'est diversifiée socialement pour y inclure peu à peu de nombreux membres d'une classe moyenne en quête d'ascension sociale et de conditions de vie meilleures.

En Iran même, ces multiples projets de départ ont engendré la mise en place d'une véritable "économie de l'émigration" constituée de passeurs et d'intermédiaires divers et variés prodiguant de l'aide à l'obtention de visas ou de permis de séjour, en prodiguant divers conseils et informations sur le pays d'accueil, ou encore en organisant des réseaux d'accueil sur place. De même, l'apprentissage de la langue anglaise ou celle du pays choisi, le passage d'examens tels que le TOEFL ou le DELF, ou encore l'achat de multiples ouvrages sur le pays choisi ont engendré une explosion du marché des cours de langue, ainsi que des méthodes d'apprentissage linguistique diverses. Il faut cependant souligner le poids des représentations qui demeure un des facteurs à la fois attractif et source de nombreuses craintes lors de toute décision de départ : l'Occident est souvent perçu comme un terrain d'ascension sociale et de réussite matérielle, mais aussi une terre " froide " et individualiste, aux mœurs légères et peu respectueuse des solidarités familiales[1] . Lorsqu'il est choisi comme nouvelle terre d'accueil l'Occident tend donc à incarner, dans la plupart des cas, le lieu fantasmé où se cristallisent tous les désirs et appréhensions des futurs " immigrés ".

Une réussite sociale et économique exemplaire

Eduquée et hautement qualifiée dans sa grande majorité, la communauté iranienne immigrée s'est, de façon générale, parfaitement intégrée économiquement et socialement dans les différents pays où elle s'est implantée. Il faut cependant rappeler que, concernant la frange de la population ayant émigré lors des premières années de la Révolution et qui comptait dans ses rangs de nombreuses personnes proches du pouvoir ou occupant un haut rang social et académique, l'importance des capitaux importés sur place à fortement contribué à leur intégration, tout en leur permettant de jeter les bases de leur réussite économique. La communauté iranienne à l'étranger occupe souvent une place de choix dans des secteurs tels que l'informatique, le design, le BTP, le commerce de tapis et de bijoux, ainsi que l'immobilier - particulièrement dans les pays du Golfe Persique et à Los Angeles. Beaucoup d'Iraniens expatriés exercent également des professions libérales, notamment dans le domaine médical. En outre, aux Etats-Unis, la communauté iranienne a acquis une influence considérable au sein de nombreux domaines académiques et économiques et, plus récemment, dans le domaine artistique. Le revenu moyen par famille y est près de 38% plus élevé que la moyenne nationale. Il ne fait cependant pas oublier les difficultés et les situations précaires vécues par certains expatriés mais, de façon globale, on peut parler d'une véritable réussite économique et sociale.

Dans les différents pays où ils se sont établis, les Iraniens ont également mis

En Iran même, ces multiples projets de départ ont engendré la mise en place d'une véritable "économie de l'émigration" constituée de passeurs et d'intermédiaires divers et variés prodiguant de l'aide à l'obtention de visas ou de permis de séjour, en prodiguant divers conseils et informations sur le pays d'accueil, ou encore en organisant des réseaux d'accueil sur place.

Aux Etats-Unis, la communauté iranienne a acquis une influence considérable au sein de nombreux domaines académiques et économiques et, plus récemment, dans le domaine artistique.

en place de véritables circuits économiques intercommunautaires entre les principaux foyers de la diaspora basés à Dubaï, en Turquie, à Tokyo, ou à Los Angeles, ceci donnant progressivement naissance à une véritable micro-économie transnationale iranienne exploitant les diverses zones franches des pays du Golfe Persique et les grandes places financières européennes. Dans ce sens, il faut également évoquer le rôle du Mexique, pôle phare d'où transitent l'ensemble des biens en provenance d'Iran et destinés à être importés aux Etats-Unis. Les contours de cette économie transnationale iranienne prennent parfois des traits plus visibles: ainsi, le rial iranien a cours dans la majorité des grands lieux de pèlerinage chiites d'Irak ou de Syrie, dans certaines parties du bazar du Dubaï, et dans plusieurs villes omanaises.

La diaspora iranienne établie aux Etats-Unis - qui demeure la plus influente et fortunée, avec celle des pays du Golfe Persique - a également créé tout un réseau médiatique composé de nombreux journaux et revues, chaînes de télévision captées en Iran via satellite, sites Internet[2], ainsi que des stations de radio - l'ensemble leur permettant de maintenir un lien avec leur culture et leur pays d'origine. Nés d'une synthèse complexe entre certains éléments de la culture iranienne, idéalisation des régimes précédents, et valeurs occidentales parfois teintées de religiosité, ces médias se confinent souvent dans une opposition stérile à défaut de proposer des projets de réforme concrets et réellement applicables. Quoi qu'il en soit, le rapport de la diaspora avec la culture du pays est donc loin d'être coupé, comme en témoigne également l'intérêt des Iraniens expatriés pour les nouvelles " locales ", l'organisation de diverses projections de films de réalisateurs " du pays ", ou encore le

Les Iraniens ont également mis en place de véritables circuits économiques intercommunautaires entre les principaux foyers de la diaspora basés à Dubaï, en Turquie, à Tokyo, ou à Los Angeles, ceci donnant progressivement naissance à une véritable micro-économie transnationale iranienne exploitant les diverses zones franches des pays du Golfe Persique et les grandes places financières européennes.



Le quartier de Westwood à Los Angeles, fief de la communauté iranienne résidant aux Etats-Unis

succès des nouvelles vedettes de la chanson iranienne au sein de ces communautés expatriées. Plus concrètement, la fidélité aux habitudes alimentaires iraniennes et à une certaine esthétique dans le domaine du mobilier démontre également ce fort attachement.

Les évolutions identitaires et réinterprétations de l' " iranité "

L'émigration a induit une certaine transformation de l'identité iranienne souvent réinterprétée au contact des valeurs du pays d'accueil, et parfois idéalisée jusqu'au mythe. Phénomène courant au sein de la majorité des grandes diasporas chinoise, italienne, et juive, la recréation de l'environnement local au sein du pays d'accueil est l'une des caractéristiques des grandes communautés iraniennes émigrées. Ainsi, le quartier de Westwood à Los Angeles a servi de cadre à la recréation d'un véritable Téhéran miniature : enseignes de magasins écrites en persan, magasins vendant les ingrédients de base de la cuisine iranienne, librairies spécialisées, restaurants iraniens, étoffes d'Ispahan, tapis divers et variés. En évoquant la présence des colonnes de Persépolis, reconstituées en plâtre dans un style douteux au sein de la majorité des restaurant iraniens de ce quartier, Fariba Adelkhâh souligne ainsi que "*cette reproduction à l'étranger de la société d'origine prend souvent la forme d'une réinvention conservatrice et parfois passablement " kitsch " de l'iranité* "[3] . Dans ce sens, l'Iran reconstitué reproduit souvent le décor du Téhéran des années 1970 assorti de motifs de la Perse antique, vecteur d'une vision de la mère patrie surannée et idéalisée. Concernant les communautés iraniennes musulmanes pratiquantes, le cadre religieux chiite est souvent recréé au travers de la construction de mosquées ou encore de *hosseyniyeh*, hauts lieux de sociabilité religieuse et culturelle.

De nombreuses coutumes et fêtes iraniennes telles que Norouz demeurent également célébrées et se muent en véritable vecteur d'affirmation de l'identité nationale de ces communautés, qui se trouve revalorisée du fait de leur statut de minorité au sein des différents pays d'accueil. Les Iraniens expatriés recréent donc un véritable espace communautaire aux événements rythmés par les grandes dates du calendrier iranien, et source d'une importante sociabilité entre les différentes familles. Si les grandes fêtes iraniennes traditionnelles rassemblent beaucoup, la célébration des événements fondateurs du chiisme est également, pour la communauté émigrée pratiquante, un aspect essentiel de l'affirmation de leur identité et qui permet en parallèle la naissance de réseaux de sociabilité et d'entraide importants. Ainsi, à Dubaï, les Iraniens les plus fortunés ont, dans les années 1990, financé la construction de divers lieux de culte chiite afin que les croyants puissent y célébrer leurs fêtes "comme chez eux ". Le même processus a été observé dans les autres pays où la communauté iranienne est importante, notamment en Californie, en Turquie et au Japon. La construction de lieux de culte par les minorités religieuses iraniennes zoroastrienne, chrétienne, et juive, s'inscrit dans cette même logique[4].

Cependant, confrontée à une culture distincte, l'identité iranienne subit d'importantes transformations et réinterprétations, pour parfois s'enrichir d'éléments présents au sein de la société d'accueil. A titre d'exemple, au sein de la communauté iranienne de Los Angeles, l'anglais est utilisé de façon croissante en tant que langue véhiculaire de ses membres, tendance encore plus marquée au sein de la nouvelle génération. Cela n'empêche pas l'emploi de nombreuses

Les Iraniens expatriés recréent donc un véritable espace communautaire aux événements rythmés par les grandes dates du calendrier iranien, et source d'une importante sociabilité entre les différentes familles.

Le quartier de Westwood à Los Angeles a servi de cadre à la recréation d'un véritable Téhéran miniature : enseignes de magasins écrites en persan, magasins vendant les ingrédients de base de la cuisine iranienne, librairies spécialisées, restaurants iraniens, étoffes d'Ispahan, tapis divers et variés.

Le départ physique demeure indissociable de l'émergence d'un attachement nostalgique à la mère patrie, qui se manifeste sous les formes multiples que nous venons d'évoquer - de la célébration de la dynastie monarchique précédente à l'attachement aux grandes dates du calendrier chiite.

La majorité des Iraniens expatriés maintiennent donc un lien très fort avec leur pays d'origine, notamment au travers de contacts téléphoniques et de l'envoi régulier de devises ou de produits divers à leur famille restée en Iran, ou encore par les efforts déployés par l'expatrié pour préparer la venue des autres membres de sa famille.

expressions persanes dans les conversations, aboutissant à ce que l'on a surnommé le " Fenglish " en référence au " Spanglish ", mélange d'espagnol et d'anglais souvent utilisé par les émigrants latino-américains présents aux Etats-Unis. Concernant la communauté iranienne chiite et pratiquante, la façon de vivre sa religion a également connu certaines évolutions : édification de lieux de cultes ultramodernes bien éloignés des mosquées traditionnelles et pourvus des dernières technologies de l'information, de méthodes d'apprentissage du Coran multimédia (en anglais, arabe ou persan), d'espaces de débats mixtes… et offrant tout un ensemble de services, des cérémonies religieuses ou de deuil à la célébration des mariages. On assiste également à une croissance des traductions en anglais d'ouvrages religieux islamiques, la publications de nouvelles exégèses coraniques… ainsi qu'à l'émergence de nouvelles pratiques religieuses qui, tout en acceptant les principes de base du chiisme, se tournent davantage vers l'affirmation d'une foi plus " personnelle " et tendant à prendre ses distances à l'égard de tout magistère dogmatique.

Le départ physique demeure donc indissociable de l'émergence d'un attachement nostalgique à la mère patrie, qui se manifeste sous les formes multiples que nous venons d'évoquer - de la célébration de la dynastie monarchique précédente à l'attachement aux grandes dates du calendrier chiite. On assiste alors à la mise en place d'un rapport "fantasmatique " et idéalisé avec la patrie d'origine, puisant souvent sa source dans une glorification de la Perse antique et permettant d'alimenter un patriotisme au-delà des clivages religieux ou idéologiques[5]. Cependant, même si le rêve d'un possible retour habite la majorité des Iraniens, les communautés expatriées semblent de plus en plus s'ancrer dans leurs pays d'accueil respectifs. Cela se manifeste notamment, en Californie, par la construction de maisons de retraite iraniennes ou encore l'ouverture de cimetières irano-musulmans. De même, si cet attachement à la terre natale demeure très présent chez la grande majorité des membres de ces communautés, il se manifeste de façon distincte selon les générations : ainsi, à défaut de la première génération d'émigrés qui a connu la vie " là-bas " et maintient souvent un lien affectif très fort avec l'Iran, la nouvelle génération née sur place entretient en général avec lui des relations plus distantes, faute d'y avoir vécu durant une longue période. Elle se construit alors une identité plurielle, faite d'une réinterprétation des valeurs traditionnelles " apprises " ou redécouvertes lors de voyages ponctuels en Iran, et en même temps influencée par celles régnant au sein de ce qui est devenu leur nouvelle patrie.

L'attachement à la mère patrie, source inépuisable de flux économiques et d'influences culturelles croisées

La majorité des Iraniens expatriés maintiennent donc un lien très fort avec leur pays d'origine, notamment au travers de contacts téléphoniques et de l'envoi régulier de devises ou de produits divers à leur famille restée en Iran, ou encore par les efforts déployés par l'expatrié pour préparer la venue des autres membres de sa famille, selon une logique de réseau évoquée précédemment. Les retours ponctuels sont également fréquents, notamment en cas de décès d'un proche en Iran, d'un mariage, d'une naissance… Il faut donc moins parler de rupture que d'incessants allers et retours liés au

maintien d'un fort attachement au cercle familial et, pour les personnes croyantes, motivés par le désir d'effectuer certains rites religieux tels que le pèlerinage à Qom ou à Mashhad.

Ce lien avec la patrie d'origine se manifeste également, pour les plus fortunés d'entre eux, par la mise en place de nombreuses pratiques de don souvent motivées par un sentiment de " devoir " par rapport à la patrie que l'on se doit d'aider et de servir, même à distance. Ces dons répondent donc souvent à une logique altruiste mais s'effectuent dans le cadre d'un circuit économique efficace et transnational : de nombreux capitaux destinés à être investis en Iran transitent ainsi par différentes places financières mondiales et par les pays où ils seront soumis aux taxes les moins élevées. Au cours des deux dernières décennies, de nombreux hôpitaux, écoles, et divers centres caritatifs ont été construits dans des quartiers sud de Téhéran et dans certaines provinces du sud du pays grâce à l'aide apportée par ces capitaux "expatriés ". Au-delà de sa fonction caritative, le don peut aussi répondre à des motivations religieuses, comme le prouvent les nombreux capitaux étrangers destinés à la construction de mosquées et de divers lieux de culte au sein de l'Iran, souvent dans la région ou ville d'origine du donateur. Ainsi, le rapport et l'attachement à la ville où au village natal est un élément central de la répartition géographique de ses dons, qui permettent également au mécène de se construire une légitimité et un véritable prestige au sein de sa communauté d'origine. En outre, cette logique de don s'est parfois institutionnalisée comme le prouve la création, en 1999, de la Fondation pour la Science et l'Art (*Boniâd-e dânesh va honar*) basée à Londres et qui s'efforce d'améliorer l'accès des jeunes Iraniens aux nouvelles technologies de l'information et de la communication par la mise en place de projets tels que l'achat de plusieurs milliers d'ordinateurs destinés aux écoles iraniennes.

Les relations diaspora-communauté d'origine : un chassé-croisé d'influences multiples

Aujourd'hui, les autorités iraniennes semblent ouvertes à un éventuel retour au pays d'une partie de la diaspora, et semblent pour le moins désireuses d'établir des relations avec ces Iraniens expatriés. Cette tendance s'est particulièrement affirmée sous la présidence de Monsieur Khâtami, notamment au travers d'un certain assouplissement des mesures administratives concernant la délivrance de passeport et papiers d'identité, ou encore le rapatriement de devises. Il convient néanmoins de souligner que cette " ouverture " est essentiellement motivée par le rôle dynamisant que pourrait jouer la diaspora dans le domaine économique au travers de multiples investissements. L'éventuelle accession de l'Iran à l'OMC et la poursuite de la libéralisation de son économie pourrait alors ouvrir la voie à des réalisations de grands projets d'investissement réalisés par des membres de la diaspora. Néanmoins, la permanence de divergences politiques et culturelles demeure susceptible d'entraver la mise en place d'une coopération pérenne. De nombreux Iraniens établis à l'étranger n'en participent pas moins aux élections du pays, optant souvent pour les candidats les plus réformistes. Ils sont également les acteurs d'un jeu complexe d'influences croisées au sein même de leur patrie d'origine : lors de leur retour, en apportant

Au cours des deux dernières décennies, de nombreux hôpitaux, écoles, et divers centres caritatifs ont été construits dans des quartiers sud de Téhéran et dans certaines provinces du sud du pays grâce à l'aide apportée par ces capitaux "expatriés ".



Mosquée iranienne à Dubaï

des cadeaux et en faisant découvrir d'autres pratiques vestimentaires ou alimentaires à leur famille restée au pays, ils sont les agents de l'introduction en Iran de certaines pratiques occidentales puissamment relayées par le satellite. En outre, ceux qui reviennent se convertissent souvent malgré eux en ambassadeurs de leur nouvelle terre d'accueil, incitant certains au départ, représentant pour d'autres une source précieuse d'information quant aux avantages et désavantages de tel ou tel pays, le coût du voyage, les facilités offertes par tel organisme ou université à l'étranger… Au sein même du pays, le projet d'émigration a pour conséquence une réorganisation du quotidien et la création d'une existence " projetée dans l'avenir": apprentissage de l'anglais, prise de renseignements sur les diverses formalités administratives, économie de salaire… même si le départ ne demeure qu'un projet lointain et parfois irréel. Pour ceux qui partent, l'espoir du retour est également très présent. Nous assistons donc à un jeu de chassé-croisé incessant entre ces deux communautés. Quoi qu'il en soit, le tremblement de terre ayant frappé Bam en 2003 constitue un exemple particulièrement frappant des liens étroits de solidarité existant entre ces deux communautés. Cette catastrophe a ainsi entraîné l'envoi de nombreux fonds d'aide aux victimes par les Iraniens expatriés, fonds qui ont été gérés et administrés par des organismes publics ou parapublics dans un élan de solidarité trans-

Au sein même du pays, le projet d'émigration a pour conséquence une réorganisation du quotidien et la création d'une existence " projetée dans l'avenir": apprentissage de l'anglais, prise de renseignements sur les diverses formalités administratives, économie de salaire… même si le départ ne demeure qu'un projet lointain et parfois irréel.

communautaire d'une ampleur rarement observée auparavant.

Terre d'émigration mais également terre d'accueil[6], l'Iran est au centre de multiples flux humains, économiques, et culturels ainsi que de réseaux d'entraide entre les communautés d'Iraniens expatriés et ceux restés sur place. Comme nous l'avons vu, la majorité des migrants maintient un lien très fort avec sa patrie d'origine et vit souvent dans le mythe d'un retour plus ou moins réellement envisagé. Cependant, parmi la nouvelle génération, certains émettent le souhait de découvrir " leur " pays et prennent pour prétexte un stage ou une année d'étude pour s'y réétablir de façon temporelle. Lorsque ce retour se concrétise effectivement, il n'est cependant pas toujours facile et révèle parfois le décalage entre l'image nostalgique et parfois désuète de leur patrie qu'ils s'étaient forgés à distance, et la réalité concrète du pays. Le sentiment de décalage rencontré est souvent très sensible dans le domaine culturel, et peut compliquer une réinstallation définitive: " *L'émigré qui réussit rêve d'authenticité culturelle, alors que le critère local de distinction sociale est un style emprunté de l'étranger* "[7]. Le décalage des représentations et aspirations de ceux "d'ici " et de "là-bas " demeure donc un obstacle à la mise en place d'un réel dialogue. Aujourd'hui, dans un contexte où la plupart des communautés iraniennes émigrées s'enracinent au sein de leur pays d'accueil et que la nouvelle génération s'éloigne de l'idée d'un éventuel retour, l'iranité réinventée constitue de plus en plus pour elles un moyen de se positionner et de se créer une identité propre au sein de la nouvelle société d'accueil. Ceci motive souvent l'organisation de nombreuses activités culturelles permettant en parallèle de mieux faire connaître l'Iran - ou du moins la vision qui en est véhiculée par les différentes communautés iraniennes - au sein de ces pays. En France, au travers de l'organisation de diverses expositions et projections dédiées aux multiples facettes de la culture iranienne, le Centre Culturel d'Iran à Paris permet notamment aux français de se familiariser et se s'ouvrir à certains aspects de cette culture millénaire, ouvrant la porte à d'autres échanges et à l'esquisse d'un véritable "dialogue entre civilisations". ■

Lorsque ce retour se concrétise effectivement, il n'est cependant pas toujours facile et révèle parfois le décalage entre l'image nostalgique et parfois désuète de leur patrie qu'ils s'étaient forgés à distance, et la réalité concrète du pays.

1. A l'instar d'Edward Saïd qui avait qualifiée d' " orientaliste " la représentation erronée et chargée de préjugés de l'Orient élaborée par l'Occident, Habermas a forgé en miroir le terme d' " occidentalisme", qui fait référence aux représentations déformées et schématiques de l'Occident régnant en Orient.
2. La foule de blogs et de forums de discussion créés récemment permet notamment la mise en place d'échanges denses et suivis entre ceux d' "ici" et de "là-bas".
3. Adelkhâh, Fariba, *Partir sans quitter, quitter sans partir* in Critique Internationale, 19, avril 2003.
4. Si la grande majorité des Iraniens résidant à l'étranger sont de confession musulmane (au moins de par leur naissance, à défaut d'une pratique régulière), les minorités religieuses telles que les zoroastriens, les chrétiens arméniens et assyriens, ainsi que les juifs, sont surreprésentés.
5. Cette représentation d'un Iran idéal et la recréation d'un passé glorieux et mythique est largement façonnée et véhiculée par l'industrie musicale iranienne de Los Angeles.
6. Durant la seconde moitié du XXe siècle, l'Iran a accueilli de nombreux réfugiés des pays voisins qui étaient Afghans, Irakiens ou Kurdes dans leur grande majorité. Fuyant au départ des persécutions politiques ou la guerre, ils viennent de façon croissante s'installer en Iran pour des raisons économiques.
7. Adelkhâh, Fariba, *Expatriation et notabilité*, in Politix Vol. 17, No. 65, 2004, pp. 73-92 Centre Culturel d'Iran, 6, rue Jean Bart, Paris 6e.

Sources:
1. Adelkhâh, Fariba, *Partir sans quitter, quitter sans partir,* in Critique Internationale, 19, avril 2003
2. Adelkhâh, Fariba, *Expatriation et notabilité*, in Politix Vol. 17, No. 65, 2004, pp. 73-92
3. Ansari, Maboud, *The making of the Iranian community in America*, New-York, Pardis Press, 1992.
4. Sullivan, Zohreh, *Exiled Memories: Stories of the Iranian Diaspora*, Temple University Press, 2001.



Dehkhoda ou la recherche de la perfection

Arefeh HEDJAZI

En 1879 naissait dans le quartier de Sangelaj à Téhéran l'un des grands hommes de la littérature iranienne, Ali Akbar Dehkhodâ.

C'est dans ce quartier placé au cœur de la capitale iranienne que l'auteur de l'Encyclopédie Dehkhodâ passa son enfance et son adolescence.

Khân Bâbâ Khân Ghazvini, le père d'Ali Akbar, était un grand propriétaire terrien de Ghazvin, mais son tempérament rêveur et son incapacité à préserver les terres familiales permirent aux autres membres de sa famille de se les approprier. Ainsi, Khân Bâbâ Khân fut obligé de migrer à Téhéran, où Ali Akbar, l'aîné, naquit quelques mois plus tard. A dix ans, le jeune Ali Akbar et ses quatre frères et sœurs ayant perdu leur père, c'est Mirzâ Youssef Khân, le cousin de ce dernier, qui les prend sous sa tutelle.

Deux ans plus tard, Mirzâ Youssef meurt également. C'est alors que madame Dehkhodâ, femme énergique et capable, décide de prendre en main l'éducation de ses enfants, d'autant plus que le jeune Dehkhodâ montre déjà de brillantes capacités littéraires.

Les Dehkhodâ ont alors pour voisin le grand Sheikh Hâdi Najm Abâdi, un vieil ami du défunt Khân Bâbâ. La mère de Dehkhodâ envoie son fils participer aux cours que donne le grand sheikh. Dehkhodâ est encore très jeune, mais le théologien accepte sa présence par amitié pour le père et par admiration pour l'esprit clair et ardent du jeune garçon. De ce sheikh, Dehkhodâ dira plus tard : “Il fut le législateur de ma raison.” Quelques mois plus tard, Ali Akbar commence également à suivre les cours théologiques de Sheikh Gholâmhossein Boroujerdi, un autre des grands maîtres de l'époque.

Ainsi se passe l'adolescence de Dehkhodâ, qui assimile avec une égale facilité les lourdes

matières qu'il apprend. A 17 ans, sa mère, de qui Dehkhodâ dira qu'elle était "la mère par excellence", le pousse à participer au concours d'entrée de l'Ecole des Sciences Politiques, qui vient d'ouvrir ses portes. Il passe l'épreuve avec facilité et montre de si grandes capacités qu'après deux ans, Mohamad Ali Forooghi, son professeur de littérature persane, l'engage comme assistant.

C'est vers la même époque que débute son combat politique, même si ce combat a un caractère très peu conventionnel et se résume à la participation du jeune Dehkhodâ à des meetings clandestins.

Avec l'obtention de sa licence en droit et sciences politiques en 1903, il met momentanément de côté toute activité politique et est engagé en qualité de secrétaire par Moâven-o-Dooleh, ambassadeur d'Iran dans les Balkans. Il ne termine pas sa mission et rentre au pays deux ans plus tard où il est engagé par la Compagnie des Ponts et Chaussées de Khorassan en qualité d'assistant et de traducteur de l'ingénieur belge Debroc. Le style très peu conventionnel des lettres qu'il échange à cette époque avec les différentes administrations donnent déjà la preuve de son immense talent littéraire.

C'est vers la fin de son travail dans cette compagnie qu'il fait la connaissance de Mirzâ Ghâssem Khân Sour-e-Esrâfil qui cherche quant à lui un écrivain talentueux pour son journal, *Sour-e-Esrafil*. Mirzâ Ghâssem Khân, se rendant très vite compte du talent du jeune Dehkhodâ, lui propose une place d'éditorialiste que ce dernier accepte. Le *Sour-e-Esrâfil* est le plus révolutionnaire des journaux de l'époque et pour Dehkhodâ, le chemin de la lutte politique est désormais ouvert grâce au pouvoir de son verbe. Ainsi, pendant plusieurs années et jusqu'en 1909, date à laquelle le roi ordonne de canonner le premier parlement iranien et fait exécuter tous ceux qui ne veulent pas s'enfuir, dont Mirzâ Ghâssem Khân et Shirâzi, Dehkhodâ écriraséries d'articles, des éditoriaux politiques et la série de ses articles comiques et critiques, surnommés les " *Tcharand-o Parand* ".

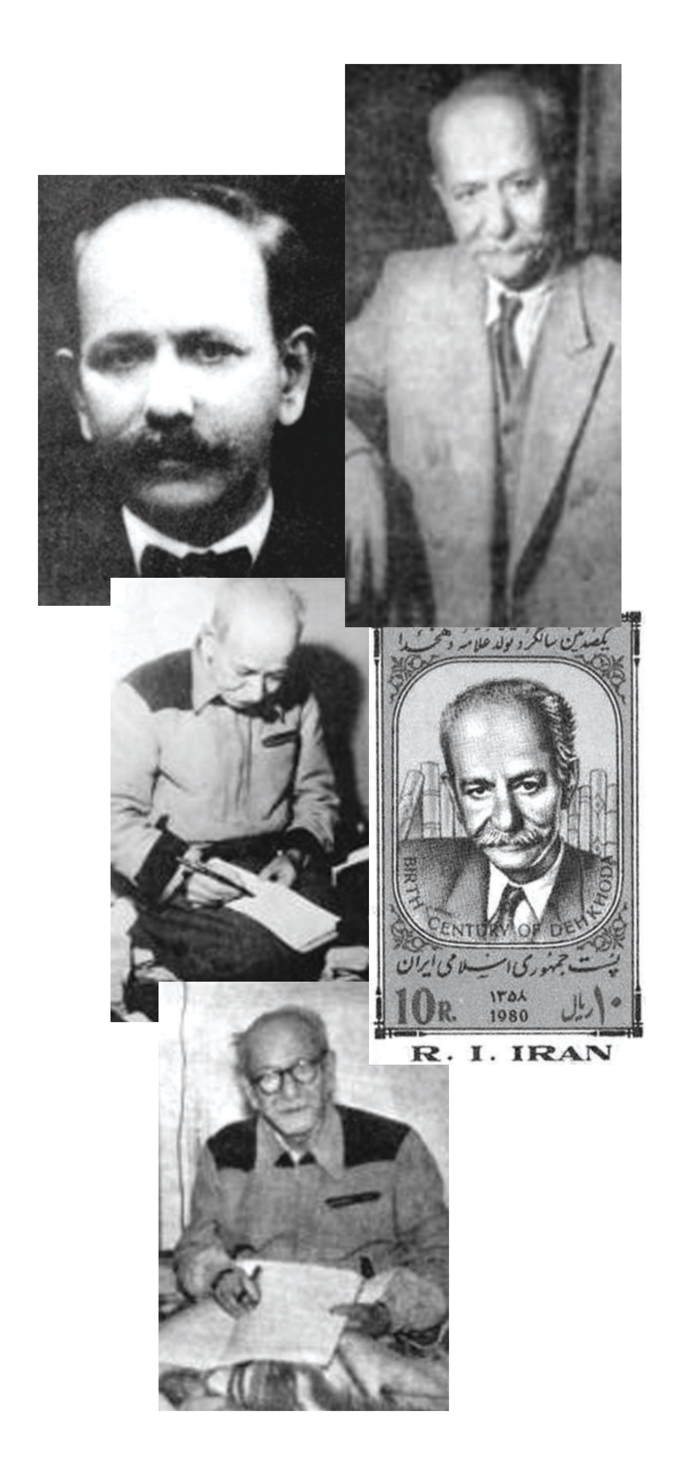
Dans ses *Tcharand-o Parand*, Dehkhodâ use d'un langage particulièrement puissant, incisif et ironique. Alors que la préciosité à l'iranienne fait rage dans les classes intellectuelles, Dehkhodâ utilise le verbe populaire, il parle comme les gens ordinaires, les marchands, les mendiants et les pauvres. Il n'écrit pas pour l'élite mais pour le peuple, qui le comprend et qui l'aime. Malgré ce langage populacier qu'il affectionne, Dehkhodâ, doté d'une solide culture classique, ne tombe jamais dans le vulgaire et ses expressions, bien qu'étant celles de tout un chacun, paraissent nouvelles, d'autant plus qu'il tente toujours, souvent avec succès, de renouveler son style.

D'autre part, l'ironie de Dehkhodâ est une ironie vigoureusement acide et toujours à propos. C'est une arme parfaite pour qui sait s'en servir et Dehkhodâ la manie à merveille pour déchirer le voile d'hypocrisie qui règne dans son pays, où une barrière aussi infranchissable qu'aux temps antiques sépare le peuple et la société des nobles, qui concentre l'essentiel de l'argent et du pouvoir entre ses mains. C'est en recourant à cette langue populaire si riche et si imagée qu'il se lance dans la lutte contre l'arbitraire. Il met ainsi en forme les plus acerbes critiques avec une finesse rarement égalée.

Une des autres particularités des *Tcharand-o Parand* est leur forme de nouvelles, genre littéraire jusqu'alors inconnu en Iran, qui, dès son apparition officielle vingt ans plus tard, connaîtra un immense succès. Le ton de Dehkhodâ

Le style très peu conventionnel des lettres qu'il échange à cette époque avec les différentes administrations donnent déjà la preuve de son immense talent littéraire.

Alors que la préciosité à l'iranienne fait rage dans les classes intellectuelles, Dehkhodâ utilise le verbe populaire, il parle comme les gens ordinaires, les marchands, les mendiants et les pauvres. Il n'écrit pas pour l'élite mais pour le peuple, qui le comprend et qui l'aime.



est à savourer dans ces “nouvelles”. Limpide, vivace et touchant, il est pur délice pour le peuple, qui n'a pas de peine à saisir le message qu'il transmet.

Les articles politiques de Dehkhodâ sont en revanche d'un style différent. Ces articles furent publiés deux années durant, depuis la promulgation de la première Constitution iranienne par le roi Mozaffar-e-Din Shâh et le canonnage de la première assemblée nationale, suivi de l'emprisonnement et de l'exécution de nombreux opposants à l'absolutisme royal. Editoriaux pour la plupart, ils sont au nombre de 130. Dehkhodâ y attaque violemment le pouvoir en place sans recourir aux artifices du langage. Le ton clair, sérieux et polémique fait de ces articles des éditoriaux purement politiques.

Après la destruction de l'assemblée nationale et l'exécution de Mirzâ Jahângir Khân Shirâzi, le directeur de *Sour-e-Esrâfil*, Dehkhodâ est contraint à l'exil et se réfugie en Suisse où, avec la collaboration de trois amis fidèles, il parvient à publier encore trois numéros de ce journal célèbre pour son opposition virulente à l'absolutisme.

Il revient à Téhéran après le renversement de Mohammad Ali Shâh et est tout de suite élu à la seconde Assemblée Nationale. De cette tranche de sa vie, on sait simplement qu'il est l'un des chefs du parti des " E’tedalioon " (modéré) et l'un des membres actifs de cette tendance au Parlement.

A l'époque, il fait paraître ses articles dans les journaux *Majless* (le Parlement) et *Showrâ* (l'Assemblée) et croise toujours le fer avec l'absolutisme et les maux sociaux.

Avec le début de la Première Guerre Mondiale, la seconde Assemblée est dissoute et les forces étrangères pénètrent dans le territoire iranien, malgré la

neutralité de ce pays. Dehkhodâ est obligé de quitter Téhéran une seconde fois et va se réfugier pour vingt-huit mois dans les montagnes du Zagros, au sein d'une tribu bakhtiare. C'est là-bas qu'après avoir fait le bilan de sa carrière, il décide de se retirer définitivement de la scène politique.

Ayant quitté Téhéran dans la précipitation, Dehkhodâ n'a guère songé à emporter de livres avec lui. Il se retrouve donc terriblement désoeuvré, n'ayant pour seul livre qu'un dictionnaire Larousse franco-français. Pour passer le temps, il commence à écrire les équivalents persans des mots français. Bientôt, il se passionne pour ce qu'il fait et se lance sérieusement dans la rédaction de ses deux ouvrages magistraux, l'*Encyclopédie* et l'*Amssâl-o-Hekam*.

Amssâl-o-Hekam

Dehkhodâ raconte qu'un jour, enfant, au moment de s'endormir, il se mit soudain à penser à un proverbe que sa mère avait l'habitude de répéter. A l'époque, il ne savait pas grand-chose des proverbes et ne connaissait pas le nom donné à ces phrases à la tournure particulière que l'on utilise pour s'exprimer, mais il comprenait quand même que ces phrases ne ressemblaient pas aux autres. Il s'était donc levé et avait consigné une dizaine d'expressions semblables. On peut imaginer que ce fut là le premier effort de Dehkhodâ dans le rassemblement des milliers de proverbes et expressions qui constituent son "*Amssâl-o-Hekam* ". Quand il débute ses recherches, il n'a pas l'intention de rédiger deux livres distincts et ne glane les proverbes que pour les rajouter à ce qu'il pensait être son unique livre, l'*Encyclopédie*.

L'*Amssâl-o-Hekam* est finalement publié en quatre volumes entre les années 1929 et 1932.

L'immense bibliographie citée par Dehkhodâ et les sources qu'il cite ne font que souligner l'ardeur et la minutie extraordinaire qu'il a mis, cinquante ans durant, à fignoler son *Encyclopédie* et son *Amssâl-o-Hekam*. En examinant en détail cette bibliographie, on remarque qu'il y a très peu de sources auxquelles il ne se soit pas référées.

L'*Amssâl-o-Hekam* contient 30 000 proverbes et plus de 10 000 expressions persanes et plus de 12 000 poètes ou écrivains y sont cités.

Ce livre fut tiré la première fois à 1000 exemplaires dont 800 appartenaient en tant que droits d'auteur à Dehkhodâ qui les offrit à une organisation caritative. Cela est l'une des autres grandeurs d'âme de ce maître de la littérature persane qui ne demanda et n'accepta jamais d'être payé pour le travail qu'il fournit sa vie durant.

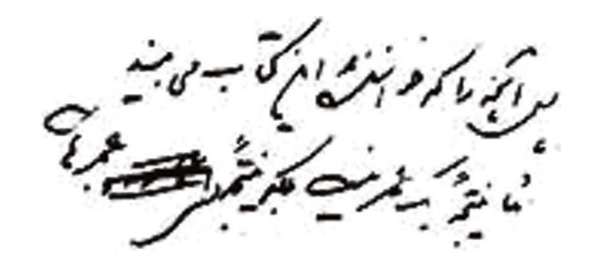
Amssâl-o-Hekam *fut tiré la première fois à 1000 exemplaires dont 800 appartenaient en tant que droits d'auteur à Dehkhodâ qui les offrit à une organisation caritative. Cela est l'une des autres grandeurs d'âme de ce maître de la littérature persane qui ne demanda et n'accepta jamais d'être payé pour le travail qu'il fournit sa vie durant.*

L'*Encyclopédie*

La grande *Encyclopédie* de Dehkhodâ ou plus simplement Dictionnaire Dehkhodâ est un immense et complet glossaire comprenant les mots, les expressions et les noms propres de la langue persane. Peut-être choisit-il pour son œuvre le titre de " *Loghât-Nâmeh* " (Le Livre des Mots) par référence au poète persan du Xème siècle, Assadi Toussi, qui avait également choisi ce titre pour la grande encyclopédie qu'il commença d'écrire, mais que la mort ne lui permit pas de terminer.

Dehkhodâ pensait qu'il y a des milliers de mots en persan, oralement transmis de génération en génération, qui disparaissent à toute vitesse et qu'il fallait un héros pour les transcrire et les sauver de l'oubli. Il décida d'être lui-même ce

Dehkhodâ pensait qu'il y a des milliers de mots en persan, oralement transmis de génération en génération, qui disparaissent à toute vitesse et qu'il fallait un héros pour les transcrire et les sauver de l'oubli.



Note personnelle de Dehkhodâ: "Ce que le lecteur de ce dictionnaire voit n'est pas le résultat du travail de toute une vie, mais plutôt le résultat de vies de travail de nombreuses personnes".

La langue persane n'est pas une langue fermée et des milliers de mots arabes, turcs, indiens, anglais, français, russe et mongols y ont pénétré au fil des siècles et des invasions diverses. Dehkhodâ, le grand persanologue, maîtrisait également à la perfection plusieurs langues étrangères dont le français et c'est grâce à cette connaissance qu'il sut très bien expliquer et codifier les mots étrangers définitivement entrés dans le persan.

héros. Pourtant, après avoir fini son Encyclopédie, il estima qu'il n'avait transcrit au maximum qu'un tiers des mots existants en langue persane.

Pendant ces longues années de recherche, Dehkhodâ se référa continuellement aux plus prestigieux livres de la riche littérature persane. Ayant dès auparavant reçu une éducation littéraire très soignée, il sut toujours reconnaître les faiblesses et les forces de chaque œuvre et de chaque mot qu'il rencontrait. Ainsi, il les évita ou, au contraire, les mit en valeur dans son encyclopédie.

La langue persane n'est pas une langue fermée et des milliers de mots arabes, turcs, indiens, anglais, français, russe et mongols y ont pénétré au fil des siècles et des invasions diverses. Dehkhodâ, le grand persanologue, maîtrisait également à la perfection plusieurs langues étrangères dont le français et c'est grâce à cette connaissance qu'il sut très bien expliquer et codifier les mots étrangers définitivement entrés dans le persan.

Le premier tome des 222 volumes de l'Encyclopédie Dehkhodâ parut en 1940 et il fallut attendre 33 ans pour que la publication de la première édition prenne fin.

A cette époque et pour plusieurs décennies encore, peu de gens se sont intéressés à cette œuvre grandiose. Mais finalement, en 1945, une lettre du Premier ministre Mossadegh à l'Assemblée fit bouger les choses et une commission parlementaire fut immédiatement chargée de la fondation du Comité de l'élaboration de l'Encyclopédie Dehkhodâ, et Dehkhodâ lui-même put désormais compter sur des collaborateurs prestigieux dont le plus fidèle fut Mohammad Moïn, lui-même grand littéraire iranien.

Dehkhodâ, poète ?

Le Divân de Dehkhodâ fut publié pour la première fois de son vivant avec l'aide d'Abdol-Ghaffâr Tâhouri, le directeur des éditions Tâhouri, et une seconde fois avec l'aide du grand Moïn en 1954. Ses poèmes avaient déjà été publiés dans le journal *Sour-e-Esrâfil* et dans son livre *Amssâl-o-Hekam*.

Pourtant, peu de gens savent que Dehkhodâ était également poète. Lui-même disait toujours faire des rimes pour le plaisir et ne se considéra jamais comme un poète.

Beaucoup de ses poèmes ont le même ton que ses *Tcharand-o Parand* et portent distinctement la marque de son regard acerbe et très critique envers la société de son époque et il partage les mêmes sujets de prédilection poétiques que les grands poètes patriotes de la Révolution Constitutionnelle.

Dehkhodâ peut être classé dans la catégorie des défenseurs acharnés de la métrique classique. Malgré cela, il n'a pas hésité à innover et certains le considèrent comme le premier novateur de la poésie moderne. Cela pour trois raisons. Premièrement, il usa de la métrique classique mais ses thèmes étaient nouveaux et se distinguaient même des thèmes en vigueur chez les poètes patriotes. Deuxièmement, il fit entrer pour la première fois la langue populaire dans la poésie. Troisièmement, il a, malgré le classicisme de sa poésie, légèrement modifié la métrique. Il faut pourtant signaler qu'Akhavân Sâles, critique et poète, ne juge pas ses modifications suffisantes pour pouvoir considérer Dehkhodâ comme le père de la poésie persane moderne.

Parmi les autres ouvrages de Dehkhodâ, on peut citer la traduction jamais publiée de la *Considération sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence* (1734) de Montesquieu, un dictionnaire Français-Persan jamais publié, une biographie du savant Aboureyhân Birouni et des annotations et corrections faites sur plus d'une quinzaine de recueils de poésies anciennes ou contemporaines.

Mais la plus grande œuvre de Dehkhodâ reste l'immense Encyclopédie sur laquelle il travailla pendant plus de cinquante ans.

En 1953, après le Coup d'Etat américain du 19 août, Dehkhodâ, alors âgé de 74 ans, fut appelé et très brutalement interrogé par la police politique. Heureusement, son interrogatoire ne dura pas très longtemps et quelques heures plus tard, le fluet septuagénaire, soigneusement tabassé, fut relâché et, évanoui, ramené à sa demeure par les policiers.

Cette épreuve physique était plus que n'en pouvait supporter Dehkhodâ, qui ne s'en remit jamais. Il continua pourtant ses recherches, mais ses forces déclinèrent très rapidement et il mourut deux ans plus tard en février 1955. ■

Dehkhodâ peut être classé dans la catégorie des défenseurs acharnés de la métrique classique. Malgré cela, il n'a pas hésité à innover et certains le considèrent comme le premier novateur de la poésie moderne.





La nature chez les romantiques français et persans

Naïmé ZARÉAN

"La nature est une œuvre d'art, mais Dieu est le seul artiste qui existe. Et l'homme n'est qu'un arrangeur de mauvais goût." (George Sand, *François le Champi*)

Au XVIIIe siècle, par l'intermédiaire de traductions plus ou moins fidèles, la France avait commencé à découvrir la littérature anglaise, allemande et suisse. Il est vrai qu'il n'y avait pas en France un seul romantisme: ainsi, le romantisme français, inséparable des conditions historiques de son émergence et de ses racines européennes connaît, entre 1820 et 1850, des évolutions importantes. Dans le vocabulaire littéraire, on a pu également parler de romantisme au sujet d'écrivains du XXe siècle ou de l'Antiquité. Le mot ne désigne alors plus un mouvement historique situé dans un temps historique délimité, mais renvoie à une inspiration constante dans la littérature: celle du cœur et des passions. Au-delà, il va de soi qu'un motif peut être exprimé de façon différente selon les époques et les différents écrivains. Consacré au thème de la nature, cet article vise à effectuer une comparaison entre de grands poètes romantiques français comme Hugo, Vigny, ou Lamartine et des poètes persans comme Nima[1].

On peut dire que les différends existant entre les Classiques et les Modernes furent, comme en France, les raisons de l'apparition du romantisme en Iran. De plus, les premiers poètes romantiques persans connaissaient bien la langue et la littérature française, ainsi que le mouvement romantique. Cela signifie donc que la littérature romantique française a eu des influences directes et indirectes[2] considérables sur la littérature persane. La vision de la nature dans les œuvres littéraires a évolué au cours du XIXe siècle. Avec les romantiques, le thème de la nature devient central: pas de grand thème lyrique plus inépuisable que les sentiments et sensations provoquées par la

nature chez les romantiques. Ainsi, la nature est toujours décrite en fonction des battements de leur cœur. Pour eux, la nature est dotée de nombreuses facettes et représente notamment un refuge contre la civilisation et les duretés de l'existence, une manifestation de la grandeur divine, un miroir de la sensibilité, et une invitation à méditer.

Premièrement, la nature montre les choses telles qu'elles le sont dans l'ordre de l'univers, par opposition aux créations humaines produites par l'art et la technique. Au XVIIIe siècle, Rousseau a développé cette idée que la nature sauvage offrait aux âmes sensibles un refuge contre la cruauté et la bêtise de la société. Face aux conséquences de la première Révolution Industrielle qui contribue à polluer les villes et à river l'homme à la machine, la nature symbolise à leurs yeux la liberté, la pureté et la paix. On retrouve ce thème chez les romantiques, et en particulier dans les poèmes de Vigny[3]. Une telle conception de la nature privilégie de fait les paysages sauvages, dénués de toute trace d'activités humaines.

Dans ce sens, la nature devient un lieu de repos et de recueillement; en s'y arrêtant, on oublie la société et toute trace de vie mondaine. Il est d'ailleurs inhérent à l'esprit romantique de se confier plus aisément à la nature qu'à un ami en chair et en os. Par exemple, la nature est un motif récurrent dans *Le Vallon* de Lamartine; un lieu de repos et de paix loin de l'agitation des hommes et qui se traduit par les images de l'asile et la nécessité de protéger la nature[4]. De même, Nima, dans *L'histoire pâle*[5] , fuit la corruption des villes (la religion, la politique…) pour se réfugier dans la nature et, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, admirer les vertus d'un homme primitif non corrompu par la "civilisation"[6].

En outre la nature est, pour plusieurs poètes du début de XIXe siècle, l'incarnation la plus tangible de Dieu. C'est par elle que le divin manifeste le mieux sa grandeur. À l'exception de Vigny, pour qui Dieu a abandonné les hommes à leur sort, la majorité des romantiques interprètent la complexité et la splendeur de la nature comme une preuve de l'existence d'un Créateur divin. Chez Lamartine tout comme chez Chateaubriand, la splendeur d'un paysage manifeste la puissance divine. Hugo, pour sa part, n'est pas loin du panthéisme en ce sens qu'il a tendance a faire de la nature non plus un reflet de Dieu, mais Dieu lui-même. Le paysage prend alors un aspect cosmique. Sans doute la foi en Dieu prend-elle ici une nouvelle forme, et c'est souvent en évoquant la nature ou l'intensité des expériences délivrées de tout attachement terrestre tel que l'amour ou l'inspiration poétique, que les artistes ressentent désormais la puissance divine. Vigny exprime cette idée à travers le rapprochement entre "le vallon", "havre de paix" et la "fin de la vie", qui apporte un apaisement. Les allusions aux déceptions reviennent aussi a plusieurs reprises, notamment au travers de l'emploi d'expressions telles que "faux biens" du monde, "l'amitié te trahit", etc. La nature est donc un univers permettant de rejoindre Dieu et d'atténuer les souffrances et les désillusions de l'existence.

De plus, le poète romantique projette sa subjectivité et son état d'âme sur la nature et lui prête une vie, des sentiments, et ce au travers du procédé stylistique de la personnification. Selon l'humeur du spectateur, un même paysage paraîtra amical ou indifférent. Nulle formule ne résume mieux cet aspect que celle de l'écrivain suisse Amiel: "Un paysage quelconque est un état de l'âme." Ainsi, décrire la nature pour les romantiques

Chez Lamartine tout comme chez Chateaubriand, la splendeur d'un paysage manifeste la puissance divine. Hugo, pour sa part, n'est pas loin du panthéisme en ce sens qu'il a tendance a faire de la nature non plus un reflet de Dieu, mais Dieu lui-même.

Le poète romantique projette sa subjectivité et son état d'âme sur la nature et lui prête une vie, des sentiments, et ce au travers du procédé stylistique de la personnification. Selon l'humeur du spectateur, un même paysage paraîtra amical ou indifférent.

revient toujours à écouter battre leur cœur. Néanmoins, pour la plupart des romantiques, le spectacle de la nature reconduit avant tout à l'Homme lui-même: *l'automne et les soleils couchants* deviennent dès lors des images du déclin de nos vies, alors *que le vent qui gémit et le roseau qui soupire* symbolisent les propres émotions du poète. C'est bien là le signe à la fois de l'éloignement des romantiques de tout univers social et de leur goût prononcé pour la méditation ainsi que pour un retour sur soi que la nature, tel un miroir, ne ferait que favoriser. Dans *Le vallon*, Lamartine évoque une nature "qui t'aime" et "t'entoure". La communion profonde existant entre cette nature protectrice et la sensibilité du poète est révélée par l'emploi de verbes soulignant l'adaptation, "suis le jour, (…) suis l'ombre". En outre, dans son poème *Tristesse d'Olympio*, Victor Hugo utilise, dans ses descriptions de la nature, un vocabulaire habituellement réservé *aux êtres humains*[7]. Les différents éléments de la nature sont alors animés d'une vie et pourvus d'une âme, d'une volonté: la nature *vit*, les oiseaux parlent. De même, dans *L'automne*, Lamartine établit un rapport affectif entre le poète et la nature: le poète "salue" la nature comme une personne vivante et il lui sait gré de s'accorder à ses propres sentiments: le paysage d'automne "convient" à son état d'âme. La structure symétrique de la dernière strophe[8] traduit ce parallèle entre âme et nature.

Pour la plupart des romantiques, le spectacle de la nature reconduit avant tout à l'Homme lui-même: l'automne et les soleils couchants deviennent dès lors des images du déclin de nos vies, alors que le vent qui gémit et le roseau qui soupire symbolisent les propres émotions du poète.

Parmi les poètes romantiques persans, Nima comprend bien la sensation des éléments naturels et il établit un lien direct entre lui-même et la nature[9]. En d'autres termes, dans ses poèmes, la nature comprend l'homme[10]. Ainsi, dans son poème *L'oiseau d'Amine*[11] , il parle encore de l'entente de l'homme et de la nature. Ce poème cherche à relier les hommes les uns aux autres et la nature a ici un rôle libérateur. Cette vision de la nature est tout à fait différente chez les poètes classiques persans et ressemble plutôt aux poèmes de Lamartine. Ainsi, *Le Lac* présente la nature comme étant la confidente et la compagne de l'homme[12]. Le lien entre le lac et les sentiments des amants se révèle au travers de plusieurs allusions et images qui font du lieu (la nature) un endroit unique et salvateur[13]. Dans ces poèmes, la nature joue le rôle d'un ancien camarade à qui le poète se confie. De même, Nima présente la nature comme une personne vivante. Selon lui, le poète doit chercher le sens de ses états d'âme en effectuant des comparaisons et en créant des métaphores avec les éléments de la nature. En effet, en établissant une sorte de lien spirituel entre elle et l'homme, Nima essaie de comprendre les messages de cette nature[14]. Le regard que Nima pose sur la nature est donc proche de celui de Lamartine. Il est un regard nouveau, minutieux et hors du commun; et l'originalité de cet angle d'approche nous convie à voir la nature sous un autre jour ainsi qu'à en percevoir davantage tous les mystères.

Enfin, le rythme des saisons invite à méditer sur la fuite du temps; l'éternité de la terre pousse à s'interroger sur la brièveté de l'existence humaine; le spectacle des ruines, sur la mort et la vanité de la gloire. La nature se révèle ainsi riche en enseignements. Elle donne des leçons d'infini chez Chateaubriand, de courage chez Musset, de stoïcisme chez Vigny, de philosophie chez Hugo. La nature a été une source d'inspiration sans égal pour de nombreux poètes. La nature devient alors une sorte d'immensité; quelque chose qui domine l'homme de très loin: elle est éternelle et ne vieillit jamais, contrairement à l'homme qui est éphémère. Ainsi, dans

La nature se révèle ainsi riche en enseignements. Elle donne des leçons d'infini chez Chateaubriand, de courage chez Musset, de stoïcisme chez Vigny, de philosophie chez Hugo.

le Lac de Lamartine, l'éternité des éléments naturels souligne le pouvoir de persistance de cette même nature[15]. En contemplant un coucher de soleil, Hugo, s'imagine anticiper la mort et la vieillesse[16]. Dès lors, l'homme apparaît sous un jour plus vulnérable, accablé qu'il est par différents soucis. La nature est un miroir qui montre l'homme dans sa dimension mortelle, alors qu'elle-même se renouvelle perpétuellement et échappe à la mort. En un mot, on peut dire que, chez les poètes romantiques de différents pays, la nature fournit un cadre privilégié à l'expérience et à l'expression de certains sentiments: la solitude, la rêverie sentimentale, le bonheur, l'amour. De plus, elle suscite ou favorise certains états d'âme tels que la mélancolie, la joie ou la sérénité, l'amour, l'effroi, l'angoisse, le souvenir et l'admiration.■

---

1. Les poèmes romantiques de Nima sont différents de ceux des autres romantiques persans car, au lieu d'être un romantique national ou sentimental, son romantisme se base avant tout sur la nature.
2. Par l'intermédiaire des Ottomans; ainsi, les premiers poètes romantiques turcs étaient fortement influencés par le romantisme français.
3. La mort du Loup, La Maison du Berger.
4. Les lieux : "asile", "horizon borné", "ces bords où l'on oublie" Ce qu'ils offrent : "silence", "paix", " calme ", "oubli ", "repos"; l'image de "l'enfant bercé" accentue le rôle maternel et protecteur du lieu.
5. قصه رنگ پریده.
6. زین تمدن خلق در هم اوفتاد / آفرین بر وحشت اعصار باد / جان فدای مردم جنگل نشین / آفرین بر ساده لوحان، آفرین!
7. "Mornes", "souriait", "charmant", "frémir", "semble l'âme", "gisaient", "couraient".
8. "La fleur tombe… moi, je meurs…"
9. جوی می گرید و مه خندان است / و او به میل دل من می خندد / بر فرازی که به آن تپه بجاست / جغد هم با من می پیوندد / وز درون شب تاریک سرشت / چشم از من به نهان، / سوی من می نگرد...
10. جنبش دریا، خروش آب ها / پرتو مه ، طلعت مهتاب ها / ریزش باران، سکوت دره ها / پرش و حیرانی شب پره ها / ناله جغدان و تاریکی کوه/ های های آبشار با شکوه / بانگ مرغان و صدای بالشان / چون که می اندیشم از احوالشان / گوئیا هستند با من در سخن / رازها گویند پر درد و محن.
11. مرغ آمین.
12. Lamartine s'adresse au lac : "Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes / Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés..."
13. Regarde! Je viens seul m'asseoir sur cette Pierre / Où tu la vis s'asseoir !...
14. من و آن تازه نسیم دلکش / می گشائیم سوی هم آغوش ... / آی مهمان من دلخسته، / ای نسیم، ای به همه ره پویا، / مانده تنها چو من اما خسته.
15. "Vous que le temps épargne …"
16. *Les soleils couchant.*

Bibliographie
1. Henri BENAC, *Guide des idées littéraires*, Hachette, Paris, 1988.
2. Jacques DEMOUGIN, *Dictionnaire des littératures*, Larousse, 1989.
3. Michel ÉCHELARD, *Histoire de la littérature en France au XIXe siècle*, Hatier, Paris, 2000.
4. Michel ÉCHELARD, *Le Romantisme*, Hatier, Paris, 1985.
5. X. DARCOS B. AGARD, M.-F. BOIREAU, *Le XIXe siècle en littérature*, Hachette, Paris, 1986.
6. G. DÉCOTE, J. DUBOSCLARD, *Itinéraires littéraires, XIXe siècle*, Hatier, Paris, 1994.
7. George DÉCOTE, *Itinéraires littéraires, XIXe siècle (livre du professeur)*, Hatier, Paris, 1988.
8. Soheila ESMAÏLI, *Initiation a la littérature française*, SAMT, Téhéran, 2000.
9. www.agora.qc.ca
10. www.bibelec.com
11. اکرم پور علی فرد ،«رمانتیسم اروپا و شعر نو پارسی»، نشریه دانشکده ادبیات و علوم انسانی دانشگاه تبریز، شماره ۱۸۸ ، پائیز ۱۳۸۲.
12. باقر صدری نیا، « پیدایش و تحول شعر رمانتیک در ایران»، مجله دانشکده ادبیات و علوم انسانی مشهد، شماره ۱۴۰، بهار ۱۳۸۲.
13. « نخستین شعرهای رمانتیک نیما »، کتاب ماه ادبیات و فلسفه، مرداد ۱۳۸۳.

Culture populaire iranienne*

Œuvre posthume de Sâdegh Hedâyat

Katayoon KATOOZIAN

" Mais ces mêmes chansons populaires qui semblent ridicules, sont encore appréciées et chantées ; nous-mêmes nous les chantions quand nous étions enfants et aujourd'hui encore, nous aimons les entendre. Si elles étaient futiles, elles disparaîtraient certes. Or, dans leur survie, y a une énigme... "

(Sâdegh Hedâyat)

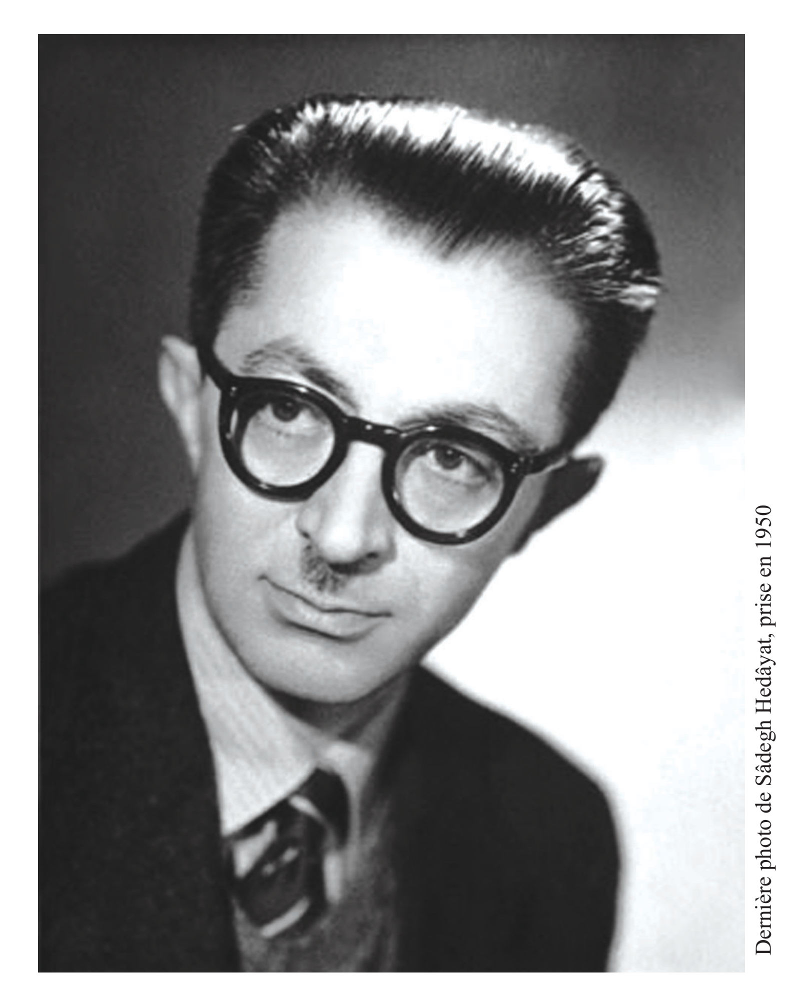
Sâdegh Hedâyat compte, sans aucun doute, parmi les premiers écrivains et chercheurs qui ont, sérieusement et scientifiquement, traité du folklore traditionnel iranien. Ainsi, il est incontestablement le premier écrivain qui a scientifiquement décrit sa méthode de recherche et d'analyse, voire sa façon de recueillir des documents et d'établir des liens avec le peuple avec lequel il organisait des séances d'entretien. Il s'intéressait particulièrement à tout ce qui était en rapport avec la culture iranienne originelle (des quatrains de " Khayyâm "[1], " Esfahân nessfé jahân"[2]; des langues " Pahlavi "[3] et " Zand "[4], de la pièce nommée " Mâziyâr "[5], à une simple et belle chanson enfantine qui disait " Atal matal…"), et il mettait tout en œuvre pour obtenir des renseignements exacts et scientifiques et comprendre leurs réalités sous-jacentes.

Ce présent livre comprend trois parties dont les deux premières ont été publiées de son vivant, contrairement à la dernière qui est donc considérée comme une œuvre posthume. En 1933, il publie le premier recueil sous le nom de " Neyranguestân "[6] qui renferme un précieux florilège d’anciennes convictions, superstitions et croyances populaires iraniennes qu'il nourrit d'explications pertinentes. Cette première partie du livre est le fruit de plusieurs années d'accumulation de connaissances, d'études, de catégorisations et de pures recherches scientifiques. On peut également y observer l'influence qu'ont eues les croyances des nations étrangères telles que les Parthes, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Chrétiens et les Arabes sur le folklore iranien et vice-versa.

En 1931 et après quelque dix ans de recherches sur le folklore, Hedâyat publie les résultats de son travail dans la revue " Moussighi "[7]. Ce sont ces notes qui constituent la deuxième partie du livre sous le titre de " culture populaire ". Les chansons, les contes et le folklore populaires en forment l'ossature. Les notes de Hedâyat sur le

folklore, publiées dans les années 1944-1945, exposent une analyse profonde des dimensions sociologique, ethnologique, littéraire, musicale, etc. du folklore mondial et iranien. C'était avec la publication de Neyranguestân qu'il avait esquissé sa volonté d'accumuler et de catégoriser de telles notes. Hedâyat cite aussi les européens qui ont travaillé sur le folklore tout en croyant en la richesse du folklore iranien et en prévoyant sa disparition par ignorance. L'un des plus intéressants travaux de Hedâyat dans ce domaine demeure l'étude du folklore d'une région spécifique. Tous les éléments de la vie quotidienne tels que l'économie et le commerce, les langues indigènes, les savoirs publics, les arts régionaux, la sorcellerie, la vie sociale et familiale, etc. sont décrits l'un aussi bien que l'autre, de main de maître. Sâdegh Hedâyat étudiait également les religions et plus particulièrement l'Islam, le Judaïsme, le Christianisme et le Bouddhisme. Lorsqu'il se heurtait à des difficultés, il demandait de l'aide à ses amis intellectuels. En outre, il échangeait ses connaissances via les correspondances qu'il entretenait avec de célèbres iranologues étrangers tels que Roger Lescot[8], Henri Massé[9], Arthur Christiansen [10] et Henry Corbin[11].

Après le décès de Sâdegh Hedâyat, les parties non publiées de ce livre ont été transmises d'abord à son père Gholi Hedâyat - dit E'téssâmo-l-molk - puis, intégralement à son frère Issa et enfin à son neveu M. Djahânguir Hedâyat. Les vingt-sept contes et récits anciens formant cette partie du livre - qui sont dépourvus de date de parution précise et dont le thème majeur s'insère, tout naturellement, dans le cadre du folklore iranien - content pour la plupart des histoires de nymphes et de djinns instructives et amusantes. Ces histoires sont classées, soit d'après leur date d'envoi à Hedâyat, soit par ordre alphabétique. Pour chaque conte sont données toutes les indications principales du texte original telles le type de papier, la couleur d'encre, les explications de Hedâyat ou celles des expéditeurs, les noms des expéditeurs et les dates d'expédition. Bref, toute information nécessaire est strictement rapportée.



Dernière photo de Sâdegh Hedâyat, prise en 1950

Au travers de cette œuvre et ces recherches qui ont duré quelque vingt ans, Hedâyat est parvenu à attirer l'attention vers le vaste royaume de l'ancienne culture populaire iranienne et a conféré à ce type de chansons, de contes, de proverbes et de nouvelles, un sens nouveau et inédit, et cela à l'époque où la plupart des gens considéraient ces choses comme banales et pensaient, à

Au travers de cette œuvre et ces recherches qui ont duré quelque vingt ans, Hedayat est parvenu à attirer l'attention vers le vaste royaume de l'ancienne culture populaire iranienne et a conféré à ce type de chansons, de contes, de proverbes et de nouvelles, un sens nouveau et inédit.

Ses œuvres
Les dates données sont celles de la rédaction des œuvres
- Robaïyâté Omar Khayyâm (Introduction aux quatrains d'Omar Khayyâm): livre, 1923
- Ensân va heyvân (De l'Homme et de l'Animal): 1924, édition Broukhime
- Djâdougari dar Iran (La magie en Iran): en français, 1926, paru dans la revue parisienne " Le voile d'Isis " en 1952
- Favâyédé guiâhkhori (Les avantages d'être végétarien): essai, 1927
- Parvin dokhtaré Sâssân (Parvin, fille de Sâssân): drame historique, 1930
- Zéndé bé gour (Enterré vivant): recueil de contes, 1930
- Sé qatré khoun (Trois gouttes de sang): recueil de contes, 1932
- Sâyé rochan (Le clair-obscur): recueil de contes, 1933
- Mâziyâr: pièce de théâtre, 1934
- Boufé kour (La chouette aveugle): son chef d'œuvre, roman fantastique, 1936
- Sagué vélgard (Le chien errant): recueil de contes dont Mihan parast (Patriote), 1937
- Bon bast (L'impasse): 1937, publié en France en 1942
- Lunatique: nouvelle en français, parue dans le Journal de Téhéran, 1945
- Sampingue: nouvelle en français, parue dans le Journal de Téhéran, 1945
- La légende de la création: satire pour marionnettes, 1946, publié à Paris
- Payâmé Kafka (Message de Kafka): essai, 1948
- Toupé morvârid (Canon de perles): manuscrit posthume, 1948
Etc.

titre d'exemple, qu'une chanson comme " Lâlâ lâlâ golé pouneh..." servait uniquement à être faire office de berceuse. Valorisant les chansons enfantines, Sâdegh Hedâyat les a rassemblées à part. Il a également révélé l'importance de la culture iranienne chez les orientalistes étrangers. C'est tout un ancien trésor de culture oublié et négligé qu'il offre, grâce à ce livre, au peuple iranien.

C'est tout un ancien trésor de culture oublié et négligé qu'il offre, grâce à ce livre, au peuple iranien.

Quelques extraits de son livre sur les croyances populaires iraniennes d'autrefois concernant:

LE RÊVE

- Au moment de dormir, s'il y a des chaussettes pendues au-dessus de votre tête, les cauchemars vous assailleront tout au long de votre sommeil.
- Si quelqu'un rêve de sa mort, il vivra longtemps.
- Si quelqu'un rêve de Dieu, il deviendra infidèle.
- Le rêve des femmes est dépourvu de sens.
- Si quelqu'un rêve de poulets et de poissons, ses désirs se réaliseront.
- Si quelqu'un rêve d'être tombé dans un puits, il mourra peu après.
- Les bœufs et les veaux sont, dans le rêve, les symboles de l'ennemi.

LES ANIMAUX

- Apercevoir un cheval blanc est de bon augure.
- Les anges ne passeront jamais par la maison où l'on garde des chiens.
- Si un chat se débarbouille devant la porte de la maison, cela est le signe d'arrivée de nouveaux invités.
- Les loups craignent l'homme nu.
- Si un chameau se repose au seuil d'une maison, le propriétaire mourra peu après.
- Si un chasseur rencontre un lapin à l'aube, il ne pourra plus chasser jusqu'au crépuscule.
- Si vous aspergez d'eau un chat, des verrues apparaîtront sur la peau de votre main.

LE TEMPS

- Si vous vous coupez les ongles:
-le samedi, vos dettes seront payées.
-le lundi, vous serez riche.
-le jeudi, votre enfant mourra.
-le vendredi, vous serez récompensé par Dieu.
- le soir, la joie et la tristesse se mêleront
- Si quelqu'un se couche, la nuit, sous un arbre ou dans un bain, il deviendra fou.
- Le dimanche, il ne faut pas prendre de bain.
- Le samedi, il ne faut pas voyager.
- Si quelqu'un prend sa douche quarante mardis consécutifs, il deviendra fou.
- Cela fait du bien de nettoyer sa maison le premier jour de chaque mois.

Un regard bref sur la vie et les œuvres de Sâdegh Hedâyat

Né le 17 février 1903 à Téhéran, Sâdegh Hedâyat appartenait à la famille de Réza Gholi Khân Hedayat, l'un des plus célèbres écrivains, poètes et historiens du XIXème siècle. Il termina ses études secondaires en 1925 après avoir étudié dans les deux grandes écoles de l'époque, " Dar-ol-fonoun " et " Saint-Louis ". C'était surtout grâce à cette dernière qu'il découvrira le trésor de la langue et de la littérature françaises. L'année d'après il fut envoyé, en compagnie d'autres étudiants iraniens, en Belgique afin de poursuivre ses études. Insatisfait de sa résidence à Gand dont le climat ne lui plaisait pas, il se rendit finalement à Paris. En 1928, il fit une première tentative de suicide dans la Marne, heureusement déjouée par des canotiers. Il rentra finalement à Téhéran en 1930 et forma le groupe " rab'e "[12] avec Bozorg Alavi, Massoud Farzâd et Modjtabâ Minavi, tous trois de grands écrivains. En 1936, il effectua un voyage en Inde dont il conversa toujours une très forte impression et durant lequel il apprit la langue Pahlavi. C'est en 1943 qu'il esquissa sa collaboration avec la fameuse revue " Sokhan "[13]. En 1944, il passa un ou deux mois à Tachkent en Ouzbékistan et en devint amoureux. En 1950, il partira pour Paris où l'année après, le 9 avril 1951, il se suicida par gaz ; Il repose au cimetière du Père-Lachaise à Paris. ■

Sources :
1. HEDAYAT, Sâdegh (collectionné par Djahânguir Hedayat), *Farhangué âmiânéyé mardomé Iran*, Tcheshléh, Téhéran, 5e éd. 2004, 432 pages.
2. MONTEIL, Vincent, *Sâdegh Hedâyat: une réalité irréelle*. In: Revue Renaissance, Vol. 1 (mars 2002), pp.36-40.
3. www.sadeghhedayat.com

---

* HEDAYAT, Sâdegh (collectionné par Djahânguir Hedayat), *Farhangué âmiânéyé mardomé Iran*, Tcheshmeh, Téhéran, 5e éd. 2004, 432 pages. (ISBN : 964-5571-16-2)
1- Omar Khayyâm (Nichapur vers 1047-id. vers 1122), poète et mathématicien persan.
2- Ispahan, la moitié du monde. Sentence célèbre iranienne devenue dicton. C'est aussi le titre de l'un des livres de Hedayat publié en 1932.
3- Langue iranienne qui fut celle de la civilisation sassanide et de la littérature mazdéenne.
4- Langue du livre saint des zoroastriens, l'Avesta.
5- L'une des pièces historiques de Sâdegh Hedâyat écrite après 1927, et qui raconte des évènements remontant aux premiers siècles après l'Islam en Iran.
6- Pays de sorcellerie
7- Musique
8- Orientaliste et diplomate français. Il a traduit en français Mamé Alan, l'épopée kurde.
9- Orientaliste et ethnologue français, auteur, entre autres, de Croyances et coutumes persanes, Paris, 1938.
10- Orientaliste et chercheur danois, auteur, entre autres, de Contes persans en langue populaire, Kobenhaven, 1918.

11- Henry Corbin (1903-1978), philosophe orientaliste et métaphysicien de l'Islam, auteur entre autres de *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, 2e éd., Editions " Présence ", 1971.
12- Groupe des Quatre
13- Parole



Gustave Flaubert
et
son *cœur simple*

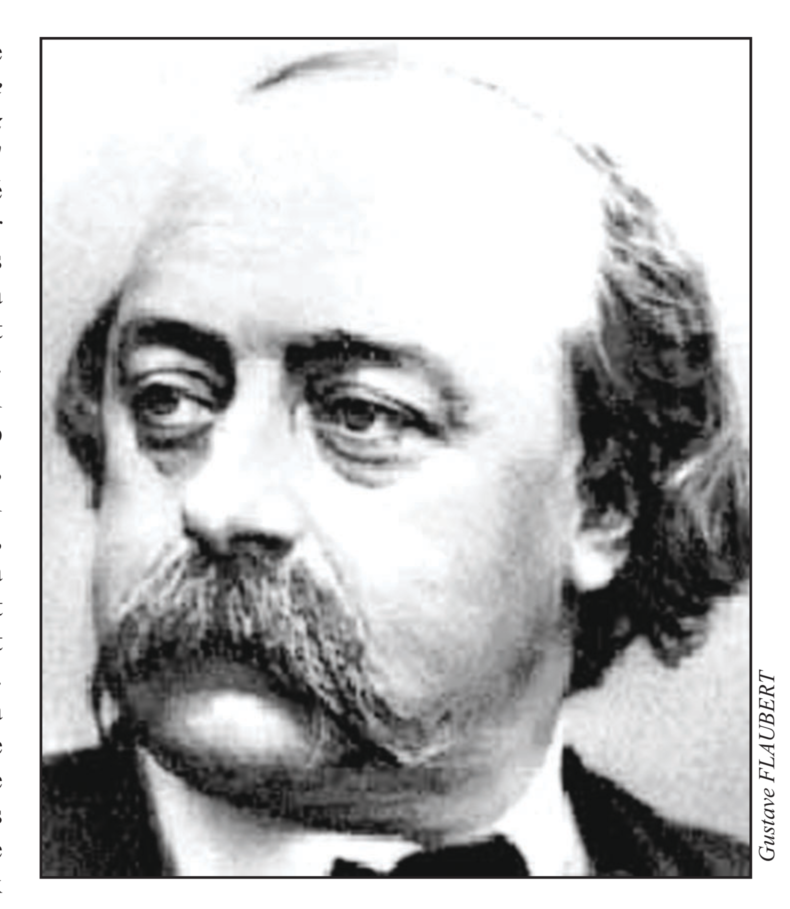
Zahra KASSIRI

Romancier français de l'école réaliste, Gustave Flaubert, rendu célèbre par son ouvrage *Madame Bovary* (1857), était un perfectionniste, ne faisant pas de distinction entre un sujet réputé " beau " ou " laid ". En effet, pour lui, tout était dans le style, ou " l'idée " : "*L'idée existe seulement en vertu de sa forme*", incluant des rythmes subtils et profondément réfléchis.

Gustave Flaubert est né à Rouen dans une famille de médecins. Son père, Achille-Cléophas Flaubert, était chirurgien en chef à l'hôpital municipal de Rouen et sa mère, Anne-Justine-Caroline (née Fleuriot), était la fille d'un médecin. Sa rébellion contre sa famille et les valeurs bourgeoises entraîna son expulsion de l'école, et Flaubert suivit par la suite des formations privées à Paris. Il commença à écrire pendant ses années scolaires. Une déception vécue durant ses années d'adolescence à cause d'un amour platonique pour Elisa Schlésinger, mariée et de près de dix ans son aînée, inspira beaucoup son écriture. En 1840, Flaubert étudie le droit à Paris, puis, en 1844, subit une dépression. Il écrira plus tard à George Sand: " *J'avais peur de la vie*. " Cet épisode incite cependant Flaubert, qui ne réussit pas ses examens de droit, à se consacrer à la littérature. Il fut également aidé par son père qui lui acheta une maison à Croisset, petite ville située entre Paris et Rouen. En 1846, l'auteur rencontra Louise Colet. Ils correspondirent régulièrement et elle devint sa maîtresse bien qu'ils ne se trouvèrent que rarement réunis. Après la mort de son père et de sa soeur mariée,

Flaubert vécut avec sa mère. Sa maxime était : "*Être régulier dans votre vie comme un bourgeois, de sorte que vous puissiez être violent et original dans votre travail.*" Bien que Flaubert ait une fois énoncé qu'il était un " ours " désireux de rester dans " sa tanière ", il garda de bons contacts à Paris et fut témoin de la Révolution de 1848. Plus tard, il reçut également les honneurs de Napoléon III. De novembre 1849 à avril 1851, il voyagea avec l'auteur Maxime du Camp en Afrique du Nord, Syrie, Turquie, Grèce, et Italie. Dès son retour, il commença à écrire *Madame Bovary*, roman qu'il mit cinq ans à achever. La description réaliste de l'adultère qui y est faite fût alors condamnée en tant qu'offense à la moralité et à la religion. Flaubert fut poursuivi mais échappa à toute condamnation, malgré le caractère impitoyable de la censure durant le Second Empire. Il comptait parmi ses amis Emile Zola, George Sand, Hippolyte Taine, avec qui il partageait des idéaux esthétiques semblables - attachement au réalisme, et à la représentation décriée de la vie.

Flaubert était un écrivain de nature mélancolique. Il se caractérise par son perfectionnisme et ses longues heures consacrées à travailler derrière son bureau à écrire de la façon la plus " parfaite ". En 1870, c'est une personnalité littéraire très respectée au sein de la nouvelle école des auteurs naturalistes. Son approche narrative, impliquant le fait que le romancier ne devrait pas juger, enseigner, ou expliquer mais rester neutre, fut alors largement adoptée. Cependant, Flaubert lui-même détestait l'étiquette que l'on a apposée au réalisme. Parmi ses principaux travaux, on peut citer ses *Trois Contes* (1827), que l'auteur italien Italo Calvino a qualifiés d' " *un des événements spirituels les plus extraordinaires jamais accomplis en dehors de n'importe quelle religion.* "



Gustave FLAUBERT

Un cœur simple

" *Le héros flaubertien rêve d'amour et d'action, mais de telle sorte que, constamment coincé entre l'imparfait du souvenir et le conditionnel d'un futur improbable, l'instant présent ne cesse de lui échapper.* "[1]

Flaubert rédige sous le titre d'*Un Cœur Simple* l'histoire touchante et volontairement grise d'une ancienne servante de ses parents. Cette histoire fait partie du recueil des *Trois Contes* édité en 1877. Dès sa publication, il reçoit les éloges de nombreuses revues littéraires. Si l'amitié de George Sand et la

mélancolie de l'âge ont parfois désarmé l'agressivité de Flaubert, il n'a pas versé pour autant dans l'épanchement pathétique: l'écriture d'un *Cœur Simple* est plus retenue que jamais et met en scène Félicité, l'héroïne du récit. Son incapacité à s'exprimer, qui lui interdit la formulation de ses émotions les plus fortes, lui permet d'échapper à la dénaturation du langage; à l'aliénation dans le lieu commun. Femme à l'esprit simple et au coeur dévoué, elle continuera malgré tout et jusqu'à son dernier souffle à aimer sans réserve. Cette âme est simple, et presque sainte, parce qu'elle ne parle pas : c'est sur ce fond de pessimisme absolu, où la stupidité constitue presque une forme de salut, que se détache la destinée triste de celle dont le nom, Félicité, symbolise un mystérieux paradoxe.



Le critique Victor Brombert a affirmé que le grand accomplissement de Flaubert dans *Un Cœur simple* résidait dans le fait qu'il incite le lecteur à percevoir son protagoniste principal, qui est complètement inculte, selon son propre point de vue de femme " simple ". L'auteur permet donc au lecteur de découvrir le caractère de Félicité de l'extérieur et de l'intérieur : de l'extérieur, par le récit impassible et omniscient du narrateur des événements et des attitudes des autres personnages à son égard ; de l'intérieur, par les rapports du narrateur de ses pensées, actions. Au travers de l'histoire de la vie et de la mort d'une femme naïve, l'auteur invite le lecteur à pénétrer au sein d'un monde sans limites, celui de l'amour et du mysticisme.

Quelques critiques ont affirmé que les rapports singuliers qu'établit Félicité avec son perroquet qu'elle aime profondément la portent à croire, lors de sa mort, qu'il est une incarnation du Saint-Esprit reflétant la mélancolie et la désillusion de Flaubert par rapport à la vie et la religion organisée, en particulier l'église catholique.



Regard sur le personnage de Félicité

Flaubert a résumé l'histoire d'*Un Cœur Simple* de la façon suivante :

" [*C'est*] *tout bonnement le récit d'une*

vie obscure, celle d'une pauvre fille de la campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet ; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler, et en mourant à son tour elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit."

Tandis que la perspective ironique de l'auteur est constamment présente de l'histoire d'*Un Cœur Simple*, le récit protège soigneusement Félicité contre sa morsure potentiellement venimeuse. Un modèle de répétitions par amplifications prépare ainsi l'événement le plus important de la vie de Félicité : la naissance de son sentiment d'amour pour un perroquet. La structure soigneusement travaillée combinée à un mode de connaissance " imaginaire " permet au protagoniste de percevoir la réalité essentiellement au travers d'images, de projections visuelles, et d'objets matériels plutôt que par l'intermédiaire d'un système symbolique basé sur des signes linguistiques arbitraires. Dès les premiers chapitres de l'histoire, on peut distinguer deux situations diverses :

1. L'inquiétude de Félicité lorsqu'elle vit avec le chagrin causé par l'absence de son neveu.
2. La nouvelle de la mort de son neveu.

Au travers de ces deux situations provoquant chacune un bouleversement, Flaubert met l'accent sur la naïveté du protagoniste.

Félicité, selon ses parents, signifie "chanceux" ; la félicité étant en outre de la racine de " félicie" qui signifie "heureux", situation contrastant fort avec la nature de son existence. Le désir de Félicité est d'aimer Dieu et de lui parler. À l'église, elle a contemplé l'incarnation d'un esprit saint, et a remarqué qu'il s'était dirigé en direction du perroquet. Bien que les actions de Félicité puissent être perçues comme idolâtres, l'idolâtrie n'est cependant pas présente dans ses actions. Avant de prononcer tout jugement, on doit s'efforcer de comprendre ses connaissances limitées dans le domaine de la religion: elle a ainsi considéré l'animal de compagnie comme l'un des amis les plus proches, et lui a appris des phrases qu'il lui répète de nouveau. Dans ce sens, le perroquet incarne la forme parfaite au travers de laquelle Félicité "vit " la religion. Au travers de cet ouvrage, Flaubert invite également le lecteur à réfléchir à la notion d'idolâtrie. Ainsi, Félicité avait la meilleure des intentions dans tous ses efforts religieux, mais son coeur simple et son intelligence limitée ne lui permettaient pas de comprendre des notions plus conceptuelles et abstraites. Elle a reçu l'animal de compagnie comme cadeau, et lui ouvre son cœur immédiatement. Avec *Un Cœur Simple*, Flaubert nous a ouvert des voies nouvelles dans la compréhension de la simplicité d'esprit présente chez certains êtres et des supposées vertus bourgeoises. ■

1. Marthe Robert, *En haine du roman, Etude sur Flaubert*, Ed. Balland, 1982.

Sources:
1. Gérard Genette, in *Travail de Flaubert*, éd. du Seuil, 1988, pp.7-8.
2. Henri Mitterrand, *Collection littéraire*, XIXe siècle.
3. Pierre Brunel, *Histoire de la littérature française au XIXe siècle.*

Ce doux sentiment, après trente années d'éloignement

Entretien réalisé par
Afsaneh POURMAZAHERI
Farzaneh POURMAZAHERI

Mohammad T. Zarindast, réalisateur, auteur, acteur et producteur international de films, est de retour en Iran après une trentaine d'années d'absence en vue d'y poursuivre ses activités de cinéaste. Au travers de plus de vingt films produits en Iran et aux Etats-Unis, Mohammad Zarindast a apporté, bien au-delà de nos frontières, la confirmation de son talent artistique. Il a également engagé une étroite collaboration avec son frère Alireza Zarindast, l'un des cadreurs les plus en vue de notre cinéma national. Dans un entretien accordé à la Revue de Téhéran, ce dernier formule avec passion et optimisme ses vues et ses hypothèses concernant l'avenir du cinéma en Iran.

-Afsaneh Pourmazaheri : Pourquoi avez-vous décidé de rentrer en Iran après environ trente ans de carrière dans le monde du cinéma américain ?

-Mohammad Zarindast : Dans la vie, certains événements sont pour le moins inattendus. Il faut savoir profiter des occasions qui se présentent. Aux Etats-Unis, je n'ai pas pu atteindre mon idéal qui était de produire des films dans les studios les plus en vue - faute de budget évidemment (plus de cents millions de dollars par film). En plus, comme vous le savez - cette remarque est un constat et n'a rien de péjoratif-, le cinéma d'Hollywood est "dirigé" par des membres de la communauté juive américaine. Ces derniers ne sont pas particulièrement enclins à collaborer avec des cinéastes non juifs. J'avais pour ma part en tête des projets, il est vrai, risqués, dont les budgets avoisinaient les 60 millions de dollars, sur des durées de quatre ou cinq années. Par exemple, j'avais écrit le scénario de mon dernier film intitulé "Vertige " en langue anglaise, et je comptais sur Robert De Niro et Leonardo DiCaprio pour jouer les rôles principaux. Ce projet n'a malheureusement pas pu se réaliser aux Etats-Unis. Ensuite, au cours de deux voyages en Iran où je devais participer au festival de Fadjr, j'ai pu établir des liens avec l'Institut Farabi. J'ai par ailleurs visionné des films iraniens qui m'ont beaucoup plu. J'étais

déjà au courant du succès acquis par certains de nos réalisateurs au Festival de Cannes. Qu'il s'agisse de Makhmalbâf, de Majidi ou de Kiarostâmi. Fort de mon expérience du métier et des neuf films que j'avais déjà réalisés en Iran, j'ai décidé d'apporter le scénario de "Vertige", et d'en faire en Iran un film iranien, oriental. Là-bas, il manquait aussi à ma vie une certaine dose de spiritualité. Mon retour au bercail y remédia. La chaleur de la vie iranienne et la gentillesse du public m'ont particulièrement réjoui. Ce qui m'a permis, quant au film, de me pencher essentiellement sur sa qualité, et non plus sur des problèmes bassement financiers.

- Farzaneh Pourmazaheri : Vous avez dit que "Vertige " était écrit en anglais, avec un thème (si je ne me trompe pas) historique. Comment êtes-vous parvenu à transformer l'histoire pour l'adapter au contexte iranien?

-M. Z. : À vrai dire, dès le début j'avais envisagé et développé une histoire en rapport avec l'Iran. Comme on le sait, après la Seconde Guerre Mondiale, les alliés ont quitté le pays, mais les Russes sont restés en Azerbaïdjan. C'est à ce moment-là que le parti Toudeh (communiste) s'est constitué. Simultanément, en Grèce, les Italiens et les Allemands ont envahi le pays. La guerre a pris fin et les soldats ont évacué les territoires qu'ils occupaient. Vous pouvez constater que les faits historiques dont il est question ne posaient aucun problème de traitement, malgré le changement de cadre de production.

- F.P : En quoi consistait l'idée centrale du film?

- M.Z. : Le but n'était pas de décrire la guerre et sa brutalité. C'est l'histoire d'amour d'un homme en quête d'une vie perdue; le récit d'un homme longtemps séparé de son pays natal, qui rentre chez lui après trente années d'exil.

- A.P : Quels sont les projets que vous êtes parvenu à mener à bien depuis votre retour ?

- M.Z. : J'ai réalisé quelques films que nous avons également doublés. S'agissant de "Vertige ", j'ai l'intention de le faire doubler bientôt. Actuellement, je m'occupe de mon nouveau scénario intitulé " La Cache ". J'ai trois autres projets assez originaux dont je m'occuperai en temps voulu. Pour le moment, j'attends impatiemment la projection publique de "Vertige", mais aussi le tournage de " La Cache ". Je suis très motivé, et j'ai la sensation d'une véritable renaissance artistique. J'ai enfin trouvé la nourriture spirituelle qui me manquait. La vie en Iran me satisfait. J'ai beaucoup d'amis, et d'une manière générale, les gens sont vraiment gentils. Même si je devais abandonner ma carrière, je ne regretterais jamais d'être revenu, parce que j'adore mon pays.

- F.P : En dehors de la réalisation, vous êtes-vous jusqu'alors exercé dans d'autres domaines ?

- M.Z. : Toute ma vie se résume au cinéma et au théâtre. Pendant des années, mes amis m'ont suggéré d'acquérir un hôtel ou un restaurant, mais je n'ai jamais pris cette idée au sérieux. Il n'y a pas que l'argent dans la vie.

- F.P : Cependant, dans le domaine cinématographique, vous êtes à la fois réalisateur, acteur, producteur et scénariste.

- M.Z. : J'ai commencé à jouer dans le théâtre de Shir-o-Khorshid (Le Lion et Le Soleil) à Tabriz lorsque j'étais enfant. Mon père y possédait également un hôtel. Des acteurs venaient d'Azerbaïdjan (de

Pour le moment, j'attends impatiemment la projection publique de "Vertige", mais aussi le tournage de " La Cache ". Je suis très motivé, et j'ai la sensation d'une véritable renaissance artistique. J'ai enfin trouvé la nourriture spirituelle qui me manquait.

J'ai commencé à jouer dans le théâtre de Shir-o-Khorshid (Le Lion et Le Soleil) à Tabriz lorsque j'étais enfant. Mon père y possédait également un hôtel. Des acteurs venaient d'Azerbaïdjan (de Bakou) et y organisaient des représentations. Le coin leur avait tellement plu qu'ils sont restés, même après la guerre.

A l'université, nous avions des cours relatifs à l'économie du cinéma. J'y ai appris comment investir pour mener à bien la production d'un film, la manière d'optimiser mon capital et de faire des économies de production.

Si je n'étais pas cinéaste, j'aurais peut-être choisi le métier d'écrivain, ou bien de critique de cinéma. J'aimais écrire des poèmes, mais en quittant mon pays, je me suis éloigné du monde de la poésie.

Bakou) et y organisaient des représentations. Le coin leur avait tellement plu qu'ils sont restés, même après la guerre. Et c'est ainsi que leur théâtre a survécu. En rentrant chez moi après l'école, j'assistais parfois à leurs séances de répétition qui avaient lieu dans l'hôtel de mon père. Je les rencontrais aussi et surtout à l'heure du déjeuner. Leur jeu m'enchantait. A cette époque, je ne percevais pas pleinement la portée de leur activité. J'aimais les épées, les costumes magnifiques des personnages de ministres et ou de rois … Finalement, un jour, je me suis produit dans une de leurs pièces, " Kâveh Ahângar " (Kâveh le Forgeron). J'y jouais le rôle du fils de Kâveh, un réfractaire au règne de Zahhak le tyran. A la fin de la pièce, j'ai déclamé en turc un texte de deux pages sur la liberté. Les applaudissements des spectateurs ont suffit à orienter mon avenir professionnel, et je suis devenu comédien. Quand je suis entré dans le monde du cinéma, j'ai très tôt tenté d'écrire moi-même la plupart de mes scénarios.

- F.P : Pour quelle raison?

- M.Z. : Parce que le monde que je crée coule dans mes veines. Je vis avec des personnages dont je connais intimement le mode d'être et la culture. Malgré tout, si je tombe sur un scénario qui me plaît, je suis susceptible de le traiter sans préjugés. Par ailleurs, j'ai voulu être mon propre producteur dès mon premier film, " La Maison sur le Sable ", à l'époque où je n'étais encore qu'étudiant. A l'université, nous avions des cours relatifs à l'économie du cinéma. J'y ai appris comment investir pour mener à bien la production d'un film, la manière d'optimiser mon capital et de faire des économies de production.

- A.P : Est-ce qu'il vous est déjà arrivé d'accepter de travailler sur des scénarios écrits par d'autres?

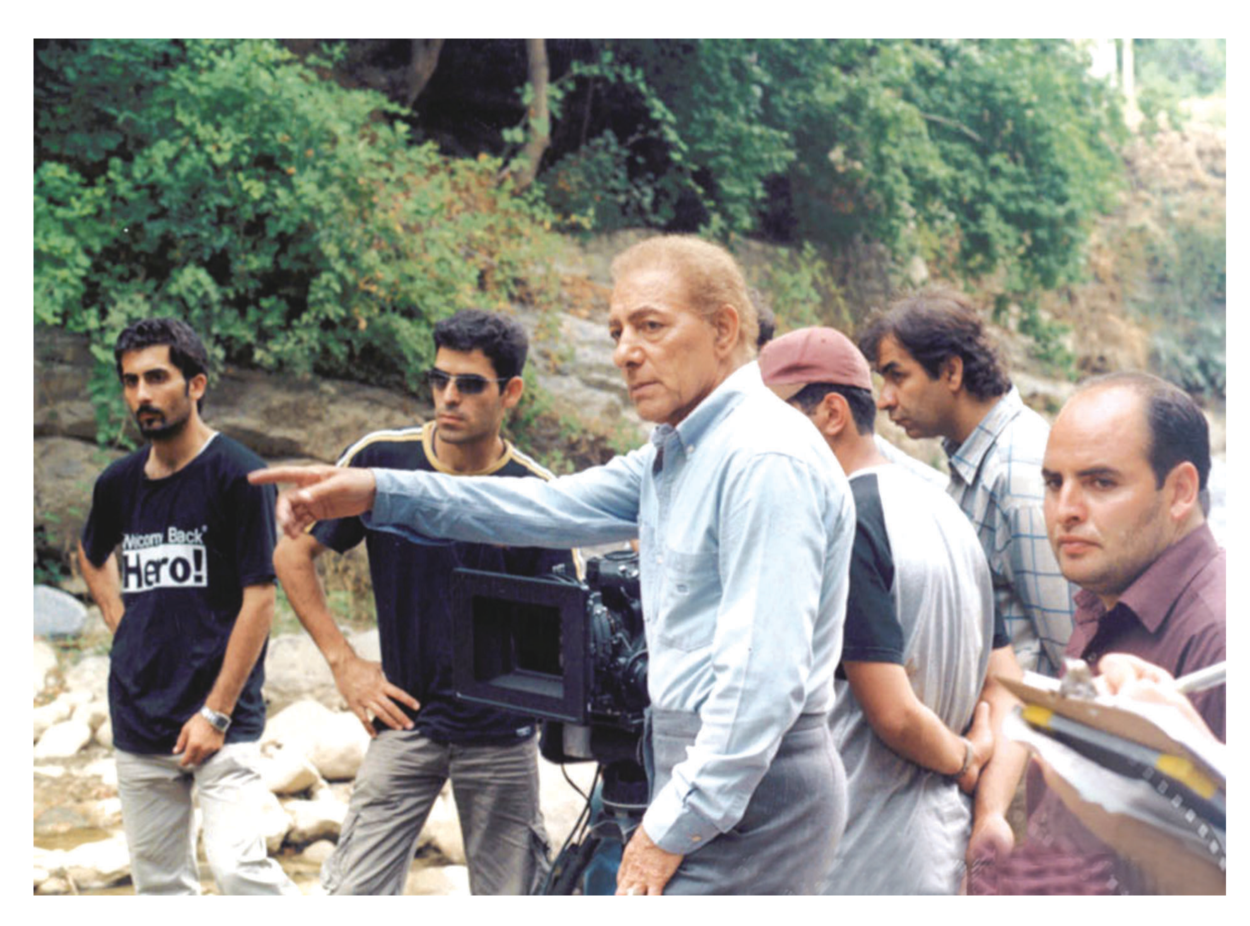
- M.Z. : En réalité, j'en ai lu plusieurs mais aucun n'était à mon goût.

- A.P : Quelle autre carrière auriez-vous pu choisir en dehors de votre actuel métier?

- M.Z. : L'écriture a été ma passion dès mon enfance. A l'age de quinze ans, j'ai écrit un livre qui s'appelait " Des oubliés ". Si je n'étais pas cinéaste, j'aurais peut-être choisi le métier d'écrivain, ou bien de critique de cinéma. J'aimais écrire des poèmes, mais en quittant mon pays, je me suis éloigné du monde de la poésie. J'ai toujours aimé l'écriture. C'est étrange comme des idées pénètrent dans la tête en écrasant pour ainsi dire, les limites spatiales et temporelles. Chaque événement, chaque chose, chaque livre et chaque film peuvent devenir le point de départ d'une histoire que vous élaborez d'abord dans votre tête. Une étincelle suffit pour engendrer un monde nouveau…

- F.P : Pardonnez-moi de vous interrompre. Mais j'étais sur le point de vous demander quelques éclairages au sujet du processus qui, chez vous, donne naissance à une histoire.

- M.Z. : Dieu a créé le cerveau de l'homme, un organe qui ne cesse de m'étonner. Avec cet organe, ce dernier est capable d'inventer, d'imaginer, de créer et de recréer dans un processus sans fin. Certains écrivains inventent leurs personnages avant le reste. Ces derniers naissent indépendamment de l'histoire. Ensuite, l'histoire prend forme autour des personnages. D'autres imaginent le début et la fin de leur récit, sans aucune idée préconçue de la trame générale. D'autres encore ignorent la fin de leur histoire. Ils écrivent et écrivent pour découvrir en fin de compte un dénouement. Pour ma part, j'écris généralement mes scénarios



pendant mes voyages. J'aime aussi écrire au milieu de la foule. Concernant “Vertige”, je l'ai écrit durant mes voyages aux quatre coins du monde ; à Paris, à Rome, à Téhéran …

- F.P : Comment se passe chez vous la phase de développement du scénario?

- M.Z. : Je prévois à l'avance le début, le développement et la fin de mes récits.

- A.P : En tant que réalisateur ayant travaillé longtemps loin de sa terre natale, quel jugement portez-vous sur notre cinéma national et sur le cinéma mondial ? Est-ce que le talent manifeste de certains réalisateurs Iraniens a pu, selon vous, compenser un certain manque de moyens ?

- M.Z. : Evidemment, la différence est de taille. Là-bas, les cinéastes bénéficient de toutes sortes d'équipements. Ils dépensent parfois sans compter. En théorie, rien ne limite chez eux le processus de création. Ils ont largement eu le temps, depuis les années trente, d'affiner leur système de production. En revanche, ils ont progressivement négligé, sans doute du fait d'un trop de technologie, la dimension artistique de leurs films. Je me souviens de la projection (c'était il y a longtemps) du film " Zorro " en Iran, à l'époque où nous n'avions même pas d'industrie cinématographique. C'est en 1933 que le premier film sonore "Dokhtar-e-Lore " (La fille Lore) a été produit en Iran. Ici, compte tenu du contexte, la production et la réalisation d'un film sont particulièrement tributaires de l'imagination des créateurs. Ceci implique de jeter son dévolu sur des sujets

Evidemment, la différence est de taille. Là-bas, les cinéastes bénéficient de toutes sortes d'équipements. Ils dépensent parfois sans compter. En théorie, rien ne limite chez eux le processus de création. Ils ont largement eu le temps, depuis les années trente, d'affiner leur système de production. En revanche, ils ont progressivement négligé, sans doute du fait d'un trop de technologie, la dimension artistique de leurs films.

Ici, compte tenu du contexte, la production et la réalisation d'un film sont particulièrement tributaires de l'imagination des créateurs. Ceci implique de jeter son dévolu sur des sujets originaux. Prenez " Les Enfants du Paradis " de Majid Majidi. Un pareil film n'a pas encore vu le jour ailleurs et dans toute l'histoire du cinéma mondial.

originaux. Prenez " Les Enfants du Paradis " de Majid Majidi. Un pareil film n'a pas encore vu le jour ailleurs et dans toute l'histoire du cinéma mondial ; deux enfants échangent leurs chaussures pour se rendre à l'école. Le frère participe à une course à pied, avec pour objectif de gagner le deuxième prix, c'est-à-dire une paire de chaussures de sport qu'il espère offrir à sa sœur… Les occidentaux sont friands de ce genre d'histoire.

- F.P : Vous êtes vous-même, la plupart du temps, acteur de vos propres films. A quels genres de problèmes êtes-vous à ce titre confronté?

- M.Z. : Tout d'abord, une dépense supplémentaire d'énergie, car le réalisateur est la première personne qui entre en scène et la dernière qui en sort. Le manque de repos, par manque de temps, et les longues heures de travail sans interruption fatiguent l'esprit et le corps. Le visage en particulier. Ce travail simultané demande de la motivation, et une certaine expérience de la technique. Heureusement, jusqu'alors, je n'ai rencontré aucun problème avec mes acteurs, et je parviens à leur faire comprendre que je ne bénéficie d'aucun privilège en tant que réalisateur. Ce qui m'importe c'est seulement de bien régler le jeu, les scènes… En gros, la qualité du travail et rien d'autre.

- F.P : Quels sont les festivals de cinéma auxquels vous avez eu l'occasion de participer?

- M.Z. : J'ai été invité au festival de Moscou où j'ai rencontré Amin Tarokh et Mohammad Motevasselâni, et reçu un diplôme d'honneur pour mon film " La maison sur le sable ". J'ai également participé deux fois au Festival du Caire et reçu un autre diplôme d'honneur pour un autre de mes films. Chaque année, j'ai été présent à Cannes sans y projeter mes films. J'ai également participé plusieurs fois au Festival de Fadjr. J'espère que "Vertige " m'ouvrira les portes de d'autres festivals.

- A.P : Pourriez-vous nous retracer les principales étapes de votre biographie?

- M.Z. : J'ai fait mes études primaires à Tabriz. Ensuite, ma famille est venue s'installer à Téhéran. Je n'avais que treize ans. Je me souviens du quartier d'Amiryeh et de notre appartement qui se situait juste au-dessus d'un cinéma. Par la suite, j'ai obtenu mon diplôme de collège à Bissotoun. Bien que j'aie très tôt adoré le cinéma et que j'ai eu la chance de collaborer avec Samuel Khatchikyan et Pars Film en écrivant des scénarios, j'avais choisi le droit comme future carrière. Je pensais qu'en étant avocat je pourrais vivre confortablement et, en plus, investir dans le cinéma. Mais j'ai échoué au concours national. Heureusement d'ailleurs, car cela m'a permis de m'orienter vers mon vrai destin qui était le cinéma, grâce à mon cher ami Parviz Saiidi et bien sûr, grâce à Samuel Khatchikyan. Mais l'aventure commença pour moi dès mon arrivée en Amérique. Etudier à l'université d' UCLA et avoir des professeurs comme Alfred Hitchcock et Martin Scorsese était plus qu'un rêve. Oui, c'était incroyable… J'ai donc conclu qu'il me faudrait faire preuve de passion, d'amour et de persévérance pour surmonter les difficultés et atteindre mon objectif.

- F.P. : Quel est votre souvenir le plus marquant de cette époque?

- M.Z. : J'avais environ 18 ans. J'étais dans un autobus qui allait à San Francisco.



Je venais tout juste d'arriver et ne parlais pas l'anglais. Fatigué, je m'endormis dans le bus. Soudain, le chauffeur annonça à haute voix : " Nous sommes en train de longer Hollywood ". Je me suis réveillé en sursaut et j'ai soudain vu défiler mon rêve devant mes yeux. Je me suis dit : " D'accord ! Je reviendrai…".

Filmographie de Mohammad.T. Zarindast

Filmographie sélective de ses films réalisés à l'étranger :
1. La maison sur le sable (House On The Sand), 1970
2. Les fusils et la fureur (The Guns And The Fury), 1980
3. Tue Alex! Tue! (Kill Alex! Kill!), 1976
4. Le chat dans la cage (Cat In The Cage), 1987
5. L'éclat de la mort (Death Flash), 1985
6. Le paradis m'aiderait (Heaven Can Help), 1989
7. Werewolf
8. Consanguin (Blood Of His Own), 1998

Films réalisés en Iran :
1. Hâshem khân
2. La route des malfaiteurs
3. La tentation du diable
4. Les vainqueurs du désert
5. La gloire du héros
6. L'oublié
7. Un pont vers le paradis
8. La ville du soleil
9. Vertige



Sanaï Ghaznavi

Mortéza JOHARI

Sanaï Ghaznavi, de son vrai nom Almadjd Majdoud Ibn Adam, est né au Vème siècle (vers 456 de l'hégire) à Ghazneyn.

Jeune, il fut le poète particulier de la cour et, au travers de ses poèmes, fit l'éloge des rois Ghaznavides. Cependant, un événement particulier bouleversa le cours de sa vie. Suite à ce changement soudain, il se rendit en pèlerinage à la Mecque et à son retour, il fut pris d'un profond dégoût pour les panégyriques et opta pour une vie retirée.

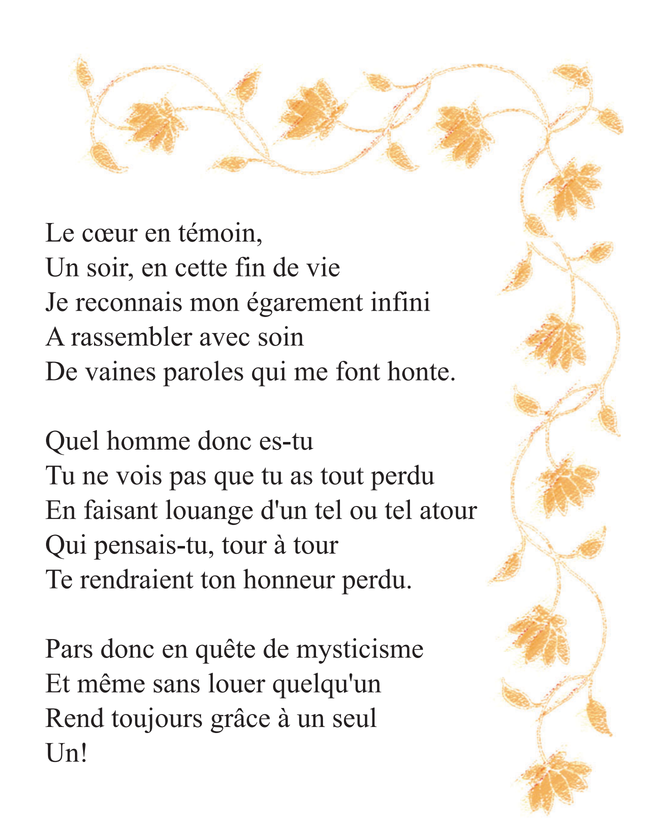
Sa plus grande œuvre est *Hadigheh Al Haghighat*, qu'il acheva en 525 de l'hégire et qui plus tard, après son décès, fut rassemblée par un certain Mohammad-Ali Al-Regha, qui à son tour s'est vu confié la tâche de rassembler les écrits de Ghaznavi, alors éparpillés, par Bahrâm Shâh.

On raconte que lorsque le Sultan Ebrâhim Ghaznavide se mis en tête de conquérir l'Inde, Sanaï eu l'idée de se présenter à lui et de lui lire les vers qu'ils avait composés pour lui. Pour ce, dès l'aube, il se rendit aux bains pour être plus présentable. Alors qu'il traversait la salle qui donnait sur les chaufferies, un chant particulier lui vint à l'oreille. Intrigué, il se dirigea vers le son et regarda par un orifice qui donnait sur la salle des chaufferies du bain. Là, il vit le propriétaire de la maison qui disait à l'échanson: " Verse moi une grande coupe et que maudit soit ce Sultan Ghaznavide, qui n'en a pas encore fini avec l'Islam et les musulmans qu'il veut se rendre en Inde (…) ". Puis il demanda à être servi une seconde fois et poursuivit : " Verse, que je boive à la santé de Sanaï, le poète, qui, le pauvre, ne sait pas pourquoi Dieu lui a donné vie et qui dans la vie ne sait que faire l'éloge des autres pour leur faire plaisir, en écrivant quelques mots qui ne lui serviront à rien. Si auprès des gens dont il fait des louanges, on venait à lui demander qu'as-tu fait en ce monde qui puisse plaire au bon Dieu, il présenterait alors un panégyrique quelconque."

Cette parole, telle une étincelle, réveilla le poète d'un profond sommeil de négligence. Dès lors, il s'enferma chez lui et se retira de la vie pour vivre en ermite.

D'autres racontent, qu'il en était tout autre et que Sanaï était en fait épris de quelqu'un et que cet amour illusoire devint un amour profond et spirituel.

Dans son *Tarighol Tahghigh*, Sanaï lui-même décrit ainsi sa métamorphose:



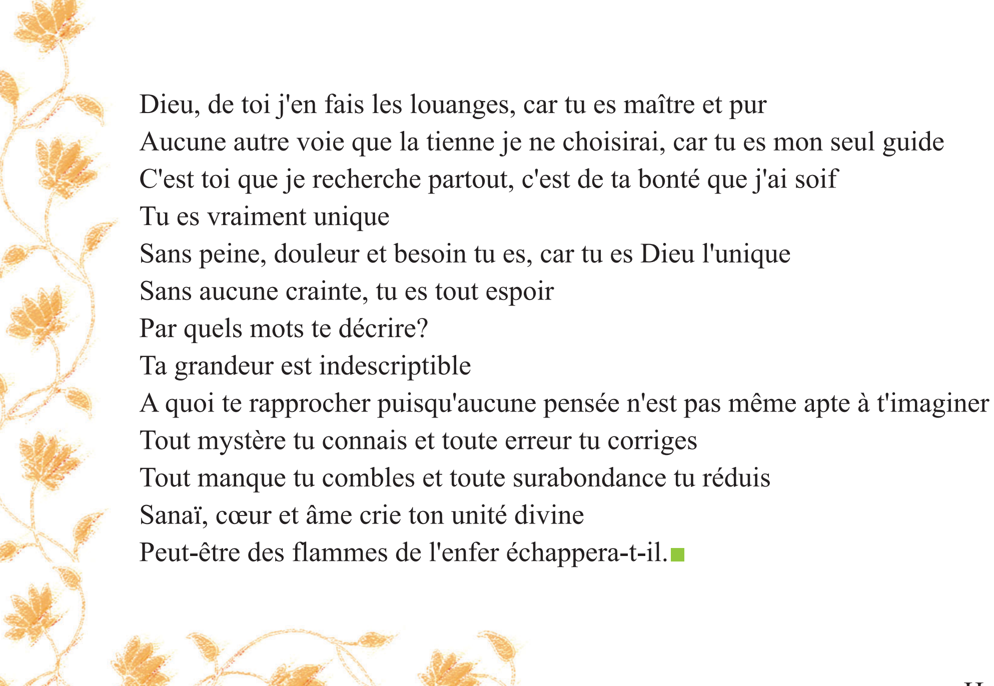
Le cœur en témoin,
Un soir, en cette fin de vie
Je reconnais mon égarement infini
A rassembler avec soin
De vaines paroles qui me font honte.

Quel homme donc es-tu
Tu ne vois pas que tu as tout perdu
En faisant louange d'un tel ou tel atour
Qui pensais-tu, tour à tour
Te rendraient ton honneur perdu.

Pars donc en quête de mysticisme
Et même sans louer quelqu'un
Rend toujours grâce à un seul
Un!

Ses œuvres:
-*Hadighatol Haghigha*: Dix chapitres et dix mille vers.
-*Tarighatol Tahghigh*: Mille vers.
-*Ressalatol Seyrolebâd*: Plus de 500 vers.
-*Recueil de poèmes*: Environ 20 000 vers.

Désormais, la poésie de Sanaï prendra une toute autre dimension pour se consacrer à des thèmes soufis et spirituels. C'est par un langage sincère qu'il se lança à travers ses écrits dans l'enseignement philosophique, dans le but d'atteindre la sagesse tant désirée par l'homme. Sanaï Ghaznavi décéda au mois de Shabân de l'an 525 de l'Hégire à Ghazneyn.



Dieu, de toi j'en fais les louanges, car tu es maître et pur
Aucune autre voie que la tienne je ne choisirai, car tu es mon seul guide
C'est toi que je recherche partout, c'est de ta bonté que j'ai soif
Tu es vraiment unique
Sans peine, douleur et besoin tu es, car tu es Dieu l'unique
Sans aucune crainte, tu es tout espoir
Par quels mots te décrire?
Ta grandeur est indescriptible
A quoi te rapprocher puisqu'aucune pensée n'est pas même apte à t'imaginer
Tout mystère tu connais et toute erreur tu corriges
Tout manque tu combles et toute surabondance tu réduis
Sanaï, cœur et âme crie ton unité divine
Peut-être des flammes de l'enfer échappera-t-il.

Traduit par
Helena ANGUIZI

Shab-e Tcheleh

Morteza JOHARI



La nuit de Yaldâ ou la première nuit de l'hiver, est la nuit la plus longue de l'année. A partir de cette nuit, les jours deviennent plus longs et le temps commence à se réchauffer. C'est pour cette raison que les Iraniens de l'antiquité appelaient la première nuit d'hiver "la nuit de la lumière" ou " la nuit de la naissance du soleil", qui était l'occasion de grandes festivités.

Dans le calendrier iranien, cette fête se déroule en Dey (c'est-à-dire au mois de décembre), d'après le nom qui était donné au Créateur avant le Zoroastrisme. Les fêtes de la nuit de Yaldâ trouvent leurs racines dans des traditions antiques qui remontent à des milliers d'années et au culte de Mitra. Yaldâ serait ainsi le jour de la naissance de Mitra ou du soleil. La lumière du soleil et du jour étaient considérées comme étant la manifestation d'un dieu créateur alors que l'obscurité, la nuit et le froid étaient le symbole d'Arihman, dieu des ténèbres. Le cycle des jours et des nuits avait incité les gens à croire que ces deux éléments étaient continuellement en guerre. Les jours les plus longs étaient alors considérés comme étant les jours de la victoire de la lumière, et les jours les plus courts étaient le signe de la victoire de l'obscurité. Pour se protéger d'Ahriman, les gens se réunissaient pendant la nuit et allumaient du feu pour demander l'aide du soleil. Yaldâ est donc en quelque sorte la célébration du soleil et la fin de la domination de l'obscurité et du froid.

Pendant cette nuit de Yaldâ, il est de coutume de manger des graines séchées et salées, des pastèques, des grenades, des fruits divers et des sucreries, qui sont des symboles de santé, de joie et de profusion. Pendant cette longue nuit, les iraniens aiment également lire des poèmes de Hâfez et prédire l'avenir en cassant des noix ; les pleines annonçant une bonne année et les vides, une mauvaise. De nombreuses civilisations avaient également des fêtes spéciales à l'occasion du début de l'hiver, mais avec des buts et des coutumes différentes.

En Iran et dans les pays voisins, le début de l'hiver était la nuit de la révolution hivernale qui correspondait exactement, dans leur calendrier, au matin du trentième soir du mois de Azar, la veille du 22 décembre. Certains croient de façon erronée que cette nuit de Yaldâ était l'occasion de lutter contre les forces maléfiques de la plus longue nuit de l'année, alors que cette fête trouve en fait sa source dans des coutumes très anciennes de la civilisation perse. Cette fête était pour eux l'occasion de rester éveillé jusqu'au matin pour contempler le lever de ce soleil qui venait de naître. Les anciens de la famille devaient être présents pour symboliser l'ancienneté du soleil, et la consommation de fruits de couleur rouge, qui représentaient les couleurs du soleil, aidaient les participants à rester éveillé.

Shab-e Yaldâ dans l'Iran de l'antiquité

Pour les populations de cette époque qui se composaient essentiellement de cultivateurs et d'éleveurs de troupeaux, le dualisme du jour et de la nuit, des saisons, de la chaleur et du froid, de la lumière et de l'obscurité, se perpétuait dans le dualisme des caractères humains, dans le bien et le mal, l'amitié ou l'animosité, etc. Tout se divisait en deux groupes, les choses profitables ou nuisibles étant respectivement reliées au dieu du Bien et au dieu du Mal. Ces derniers préféraient le jour qui était le moment du travail et de la lumière. Le soir, ils se regroupaient et allumaient un feu pour empêcher la progression du mal, et ce jusqu'au dernier soir du mois de

Les fêtes de la nuit de Yaldâ trouvent leurs racines dans des traditions antiques qui remontent à des milliers d'années et au culte de Mitra. Yaldâ serait ainsi le jour de la naissance de Mitra ou du soleil. La lumière du soleil et du jour étaient considérées comme étant la manifestation d'un dieu créateur alors que l'obscurité, la nuit et le froid étaient le symbole d'Arihman, dieu des ténèbres.

Azar, annonciateur de jours plus longs et de la victoire de la lumière.

La nuit de Yaldâ dans quelques régions iraniennes

Cette tradition a subi de nombreuses transformations mais est restée bien vivante dans toutes les régions du pays. Tous les Iraniens considèrent cette soirée comme une soirée de fête, durant laquelle sont célébrés l'amitié et la sincérité. Dans le Khorasân, cette soirée est appelée la soirée de la quarantaine selon une tradition qui remonte très loin dans l'Histoire. Pour accueillir le premier jour des grands froids, cette fête revêt un éclat particulier. Certains apportent des cadeaux à leurs belles-filles, surtout dans la partie sud de la province. De nombreux présents sont alors envoyés aux fiancées de la part de la famille du fiancé, et parfois, les deux familles se rassemblent dans la maison des anciens (par exemple celle des grands-parents) en cette occasion, pour passer la soirée à lire des poèmes et à raconter des histoires jusqu'au milieu de la nuit. Dans le sud du Khorasân, il est de coutume de laisser tremper les racines d'une plante qui pousse dans cette région et de les faire bouillir. Ces racines sont ensuite placées dans des grands bols de terre cuite et les hommes accompagnés des jeunes gens de la famille les remuent jusqu'à les faire mousser. Cette mousse est ensuite mélangée à une cassonade et est prête à être consommée par les invités, accompagnée de pistaches et de noix.

La province d'Ispahan célèbre quant à elle la nuit de Yaldâ selon des coutumes spéciales qui ont survécues jusqu'à nos jours. L'hiver était divisé en deux parties, la grande quarantaine et la petite quarantaine. La première période commençait le 22 décembre et la seconde le 29 janvier pour se terminer le 19 février. Les habitants d'Ispahan organisaient alors des cérémonies qui se déroulaient en famille autour d'une nappe étendue à terre et où étaient servies des pastèques, symboles du cercle solaire, et dont les couleurs symbolisaient les couleurs du soleil dans ses positions diverses. Les vêtements et les draps étaient également étendus au soleil pour célébrer cet événement.

Les habitants d'Ispahan organisaient alors des cérémonies qui se déroulaient en famille autour d'une nappe étendue à terre et où étaient servies des pastèques, symboles du cercle solaire, et dont les couleurs symbolisaient les couleurs du soleil dans ses positions diverses. Les vêtements et les draps étaient également étendus au soleil pour célébrer cet événement.

Dans la province de Kermânshâh, qui est une région très riche du point de vue archéologique et historique, la nuit de Yaldâ est une tradition très ancienne. Les gens se rassemblent pour assister à la naissance du soleil et restent éveillés jusqu'à l'aube. Les histoires de Shirin et de Farhâd, de Rostam et de Sohrâb, les histoires de Hossein Kord Shabestari et les beaux poèmes de Shami Kermânshâhi, remplissaient cette soirée. Dans le passé, les membres de la famille se réunissaient chez les plus anciens pour se regrouper sous le Korsi traditionnel, une table basse recouverte de lourdes couvertures, autour de bols de fruits secs, de plats de fruits et de gâteaux à base de farine de riz, préparés par les grands-mères à cette occasion. Les poèmes de Hafez, pour prédire l'avenir nuptial des jeunes filles en particulier, sont aussi au programme des soirées de Yaldâ, dans la province de Kermânshâh.

Dans la province de Zâhedân, la nuit de Yaldâ est remplie de récits transmis de génération en génération. Ces soirées traditionnelles créent des souvenirs inoubliables pour les enfants et les jeunes. Des jeux de société et des histoires drôles sont au programme. La région de l'Azerbaïdjan a également ses propres coutumes : dans la plupart des villes et des villages de l'ouest de cette région, les fiancés s'offrent mutuellement des cadeaux composés de fruits, de gâteaux, et de miroirs décorés. A la tombée de la

nuit, les femmes de la famille viennent chez le fiancé pour fêter cette nuit exceptionnelle et préparer des plats qui seront envoyés chez la fiancée. La mère de la fiancée répondra par des cadeaux composés de foulards, de bas ou des gâteaux et des fruits. Le lendemain, ces fruits et ces gâteaux seront offerts, lors d'un goûter, aux invitées de la mère de la fiancée. Dans le passé, les pastèques et les fruits étaient suspendus au plafond des cuisines pour les conserver et pour accompagner le repas de fête composé de poulet, de riz et de soupe de lait. En coupant la pastèque, les anciens récitaient cette formule rituelle " Nous nous sommes séparés aujourd'hui des malheurs". Les épluchures étaient ensuite jetées dans la rivière en signe de bonne augure, puis les anciens racontaient les histoires des héros légendaires des épopées de leur région. La nuit se poursuivait en dialogues et en bavardages et le lendemain, les femmes commençaient leur ménage d'automne pour éloigner le mauvais sort.

A Téhéran aussi, dans le passé, la nuit de Yaldâ était l'occasion de se regrouper en famille chez les parents et les grands-parents. Les fruits étaient à l'honneur ainsi que toutes sortes de graines séchées et salées, des graines de melon, de pastèque ou de potiron. Ces traditions sont respectées dans une certaine mesure par les habitants de Téhéran.

La nuit de Yaldâ, dans la société moderne iranienne

Cette première nuit d'hiver, comme dans le passé, est l'occasion pour tous les membres de la famille de se rassembler chez les plus âgés. Les pâtissiers et les marchands de fruits s'y préparent une semaine à l'avance. La coutume veut que la pastèque soit à l'honneur, car en manger ce soir-là, dit-on, préserve des maladies et de la grippe pendant les grands froids. Les grands-mères racontent des histoires du passé, les grands-pères racontent des passages de la célèbre épopée de Ferdowsi et les récits des héros légendaires de l'ancienne Perse. Des marchands de pastèques passent dans les rues, donnant aux villes un air de fête qui annonce la nuit de Yaldâ. Cette nuit est embellie par des poèmes de Hâfez qui annoncent l'avenir et donnent à cette réunion une atmosphère culturelle et littéraire remarquable. C'est le moment de penser à l'avenir et l'occasion pour un journal iranien, depuis deux ans, d'offrir un prix littéraire : le prix de Yaldâ.

Traduit par
Maryam DEVOLDER

La coutume veut que la pastèque soit à l'honneur, car en manger ce soir-là, dit-on, préserve des maladies et de la grippe pendant les grands froids.

Le "sofreh" des prières du roi des fées

Mireille FERREIRA

Chaque année, au cours du mois de Rajab du calendrier lunaire arabe - le mois où tous les vœux se réalisent - les femmes originaires de la ville de Shushtar dans le Khuzestan, région située à la frontière de l'Irak sur le golfe Persique, se réunissent pour un rituel bien particulier. Il s'agit du *Sofreh namâz-e shâh-e parioun*, littéralement: *Nappe de la prière du roi des fées*, curieux mélange de religion chiite et de superstitions empruntant aux traditions du zoroastrisme et de son ancêtre le mithraïsme. Shushtar est une ville où les religions pré-islamiques étaient si fermement établies que l'on raconte qu'à la mort de Mahomet, elle résista trois ans à l'invasion arabe et qu'elle ne dût sa reddition qu'à la trahison d'un des siens. Il n'est donc pas étonnant que ces rites anciens y soient encore présents, mais il existe de nombreux autres *sofreh*, organisés dans les différentes régions d'Iran.

Invitée à assister à cette réunion rituelle, je fus accueillie par une bonne soixantaine de femmes occupant le vaste salon d'un appartement. La plupart bavardent, quelques-unes prient, un Coran à la main, après avoir revêtu un tchador à fleurs. Le "sofreh", sur lequel sont disposés fruits, pâte composée de graines de sésame et de sucre, chandelles, henné, a été installé sur le sol du salon. Près du "sofreh", un ficus benjamina fait office d'arbre. Nous sommes invitées à accrocher sur ses tiges un collier ou, à défaut, tout autre bijou - une montre faisant aussi bien l'affaire - tout en formulant un souhait, objectif de ce cérémonial. Si ce vœu se réalise - et il se réalise presque toujours - on est invité à apporter, l'année suivante, des plats pour le repas ou de nouvelles douceurs pour le "sofreh".

Tous les détails de cette installation ont une signification qui va nous être révélée par le récit que nous fait une des doyennes de l'assistance, traduit ci-dessous en français:

" Aussi loin que je m'en souvienne, j'ai toujours entendu ma mère raconter cette histoire. J'en ignore l'époque et l'origine. C'est une histoire plaisante, qui, quand on la connaît, peut apporter le bonheur et sauver des vies:

Il y a très longtemps, un vieil homme gagnait sa vie à vendre des épines qu'il ramassait dans le désert et qui servaient de combustible. Un jour, épuisé par son labeur, il pose son lourd sac, s'assied sous un arbre, se lamentant de cette tâche ingrate et souhaitant ne pas avoir à la faire jusqu'à la fin de ses jours. Il s'assoupit à l'ombre de l'arbre et fait un rêve:

Deux oiseaux blancs se posent à la cime de l'arbre et engagent ce dialogue:
- Si cet homme récite la prière du sofreh, Dieu lui donnera tout ce qu'il désire.
- Mais, quelle est donc cette prière ?
- Il doit faire un vœu après avoir disposé sur un sofreh des chandelles, des graines de



sésame, du sucre et du henné, qu'il ira acheter au bazar. Il doit ensuite réciter les deux prières du matin.

Le vieil homme s'éveille et rentre chez lui, bien décidé à réaliser son vœu. Il appelle sa femme, lui raconte son rêve et lui demande d'aller au bazar acheter des chandelles, des graines de sésame, du sucre et du henné. La femme se rend au bazar puis décide d'aller faire ses ablutions rituelles au hammam, pensant ainsi aider à la réalisation du vœu de son mari.

Arrivée au hammam, elle s'en voit interdire l'accès. La gardienne du hammam lui dit que la reine est attendue et que personne n'a le droit d'y pénétrer. La femme supplie qu'on la laisse entrer, invoquant la nécessité d'accomplir ce jour-même ses ablutions rituelles. La reine, qui arrive, entend sa supplique et l'autorise à entrer avec elle dans le hammam.

La vieille femme se prépare pour le bain. Elle se lave d'abord la moitié droite du corps, puis la moitié gauche, et enfin la tête, selon la tradition. Soudain, un lait abondant jaillit de ses mamelles, asséchées depuis fort longtemps. La Reine assiste au prodige et lui demande de venir aussitôt dans son palais allaiter le bébé qu'elle vient de mettre au monde et qu'elle ne peut nourrir elle-même. La vieille femme répond qu'elle doit d'abord rentrer chez elle et qu'ensuite les gens du palais pourront venir la chercher.

Une fois chez elle, la femme raconte à son mari ce qui vient d'arriver. Celui-ci est incrédule. Elle lui montre alors le lait s'écoulant de sa poitrine, il est bien obligé de la croire. Il lui dit qu'il faut d'abord faire les prières du sofreh et qu'ensuite elle pourra aller chez la reine. Ils disent alors les prières du sofreh du roi des fées, puis les prières à Ali, puis quelques autres encore. Quand ils ont fini, ils voient arriver les gens de la cour qui viennent les chercher pour les installer au palais.

[Les femmes de l'assistance entonnent

en chœur, avec la narratrice, une incantation en dialecte de Shushtar : " Dieu exauce nos vœux. Dieu nous permet d'atteindre notre but "]

Ils arrivent au palais, on les installe dans le logement préparé à leur intention. Le roi et la reine leur apportent le bébé pour l'allaitement. A partir de ce jour, le bonheur ne les quitte plus, ils s'occupent de l'enfant qu'ils voient grandir. Cela dure toute une année pendant laquelle ils oublient de faire leurs prières.

Un jour, la reine va se baigner dans un bassin installé dans le grand jardin du palais. Avant d'entrer dans l'eau, elle enlève le collier qu'elle porte au cou et le suspend dans un arbre proche. Après le bain, elle ne retrouve pas le collier dans l'arbre. Elle interroge les domestiques qui lui répondent que le collier a été volé et que la coupable ne peut être que la nourrice de l'enfant. La femme a beau se défendre et clamer son innocence, le roi et la reine la font jeter en prison ainsi que son mari.

L'homme dit à son épouse : Nous avons oublié pendant toute une année de faire les prières du sofreh du roi des fées, voilà pourquoi nous sommes en prison. Nous devons faire nos prières immédiatement si nous voulons voir la fin de nos ennuis. Ils réfléchissent au moyen de se procurer le sofreh et tous ses accessoires quand ils aperçoivent une minuscule ouverture dans le mur de leur cellule. Ils s'emploient à gratter le mur pour agrandir le trou et voient alors un homme en train de courir. Ils l'appellent et lui demandent ce qu'il fait. L'homme répond qu'il est pressé car sa femme est gravement malade et il court acheter un remède.

Le prisonnier lui demande d'aller acheter, en même temps que le remède pour sa femme, des chandelles, des graines de sésame, du sucre et du henné.

L'homme pressé lui répond qu'il n'a pas le temps car sa femme va mourir s'il ne lui rapporte pas le remède sur-le-champ.

Le vieil homme lui dit : " Si vous achetez ce que je vous dis, votre femme sera guérie lorsque vous rentrerez chez vous ".

L'homme pressé se dit que, de toutes façons, le médecin laisse peu d'espoir de guérison à sa femme, il peut donc perdre un peu de temps pour contenter le vieil homme. Il part acheter des chandelles, des graines de sésame, du sucre et du henné et rapporte tout cela au vieil homme et à sa femme qui installent aussitôt le sofreh et disent la prière au roi des fées.

L'homme pressé retourne chez lui. Au bout de quelques jours il constatera que sa femme est guérie. Le médecin crie au miracle.

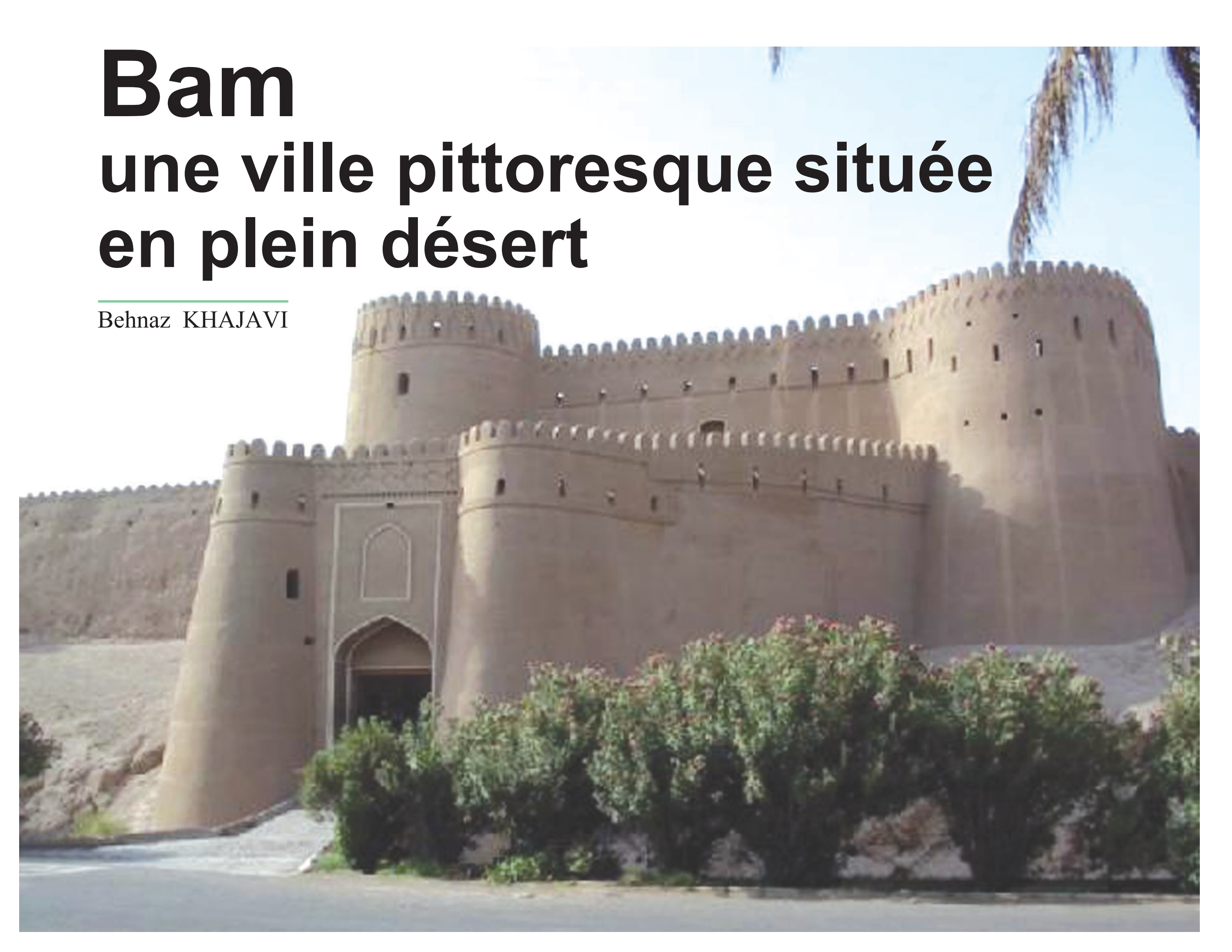
[" Dieu exauce nos vœux. Dieu nous permet d'atteindre notre but "]

A quelque temps de là, la reine retourne se baigner dans le bassin auprès duquel elle a perdu son collier. En s'approchant, elle voit son collier sous l'arbre. Elle comprend alors qu'un corbeau s'était emparé du collier et que, celui-ci étant trop lourd, l'avait lâché dans un endroit où elle ne pouvait le voir. Elle est prise alors de remords d'avoir jugé trop vite et emprisonné la nourrice de son enfant et son mari. On court libérer le mari et la femme, qui vivront heureux au palais, jusqu'à la fin de leurs jours."

["Dieu exauce nos vœux. Dieu nous permet d'atteindre notre but"] ■

Bam
une ville pittoresque située en plein désert

Behnaz KHAJAVI



Arg-é Bam est le nom persan de la citadelle de la cité historique de Bam, qui fut l'un des plus beaux exemples d'édifice urbain de l'Iran préislamique, à l'instar de Persépolis. Vieille de près de deux mille ans, la forteresse de Bam constituait un riche témoignage de la vie des iraniens sous différentes époques de l'histoire, chacune de ses briques en reflétant les divers événements. En décembre 2003, un tremblement de terre ravagea cette merveille historique, détruisant ce vaste champ de rêves et de gloires passées. Ainsi, il y a deux mille ans, les iraniens construisirent ce diamant au coeur du désert iranien de *Dasht e-Kavir*. Arg-é Bam ressemblait jusqu'alors à un colosse sur lequel le temps n'aurait eu aucun effet. Des siècles passèrent en effet sans affecter ce chef d'œuvre, jusqu'au tremblement de terre.

Bam, la perle des villes historiques iraniennes

Après avoir traversé des régions arides et pauvres, le voyageur pouvait s'étonner de trouver cette ville splendide et florissante en plein cœur du désert. Plus précisément, Bam est située à la lisière sud du haut plateau iranien, dans la province de Kermân. Les origines de Bam remontent à la période achéménide (VIe au IVe siècle avant J.-C.). La ville a longtemps constitué une étape majeure sur le sud de la Route de la Soie, mais perdit ce statut avec l'essor du transport mécanisé au début du XXe siècle. Elle s'est

Le paysage culturel de Bam est un exemple typique de développement d'un peuple marchand où se marient diverses influences dans l'environnement désertique de l'Asie centrale1.

développée dans une oasis créée essentiellement grâce à un ancien système de gestion des eaux souterraines *(qanât*), qui demeure toujours en fonction. Le paysage culturel de Bam est un exemple typique de développement d'un peuple marchand où se marient diverses influences dans l'environnement désertique de l'Asie centrale[1].

L'historique d'Arg-é Bam

Le terme *Arg* signifie "*citadelle imprenable* ". On attribue la construction d'Arg à Bahman. Certains historiens affirment ainsi que le mot Bam vient du nom Bahman. Cependant, une autre école avance la thèse selon laquelle Bam signifierait " La hauteur".

Certains historiens affirment ainsi que le mot Bam vient du nom Bahman. Cependant, une autre école avance la thèse selon laquelle Bam signifierait " La hauteur".

Arg-é Bam est la citadelle qui protégeait la ville historique de Bam. D'une superficie de 200 km^2, cette fortification est située à l'intérieur de l'ancienne ville et est accolée à la nouvelle qui porte le même nom. La citadelle d'Arg-é Bam, patrimoine culturel de l'Iran, est la plus grande construction en pisé au monde. Elle est le meilleur exemple des constructions urbaines de l'Iran préislamique. Son histoire remonte à plus de 2000 ans, c'est-à-dire à la période parthe. Cible de nombreux sièges et invasions, la citadelle a été détruite puis reconstruite à plusieurs reprises. La dernière fois fut à l'époque safavide (XVIe-XVIIIe siècle). La citadelle fut abandonnée par ses habitants une première fois en 1722, à la suite d'une invasion afghane puis de nouveau en 1810, lors de son pillage par des guerriers provenant de Chirâz. Jusqu'à environ il y a 200 ans, elle fut considérée comme la demeure et l'abri des citoyens de Bam. Depuis une soixantaine d'années, on avait même installé la préfecture de la ville dans sa caserne.

Dans les années trente, le gouvernement iranien fit restaurer la citadelle pour en permettre la visite. Chaque année, des milliers de passionnés d'histoire venant de tout l'Iran et du monde entier avaient pour coutume de visiter ce chef d'oeuvre de l'architecture persane. Le silence sourd qui régnait alors sur la citadelle rendait perceptible le bruit qui agitait la ville abritant pourtant près de 8000 personnes.

Promenade dans Arg-é Bam

En entrant dans la citadelle, le visiteur se retrouvait plongé dans une ambiance tout à fait insolite: l'atmosphère était celle des temps anciens, aucune trace de modernité n'étant perceptible. Arg-é Bam ressemblait à une grande forteresse médiévale de style européen. Sa particularité première résidait dans le fait qu'elle fut bâtie de brique et non de pierre. La citadelle possédait deux grandes tours espacées de presque 40 mètres, construites il y a environ cinq siècles. Elle était entourée, dans sa partie sud, par quatre murailles. L'une d'entre elles avait une hauteur de 18 mètres, et était destinée à protéger les habitants des bandits de grands chemins[2]. En pénétrant dans la citadelle, les ruines du quartier urbain nous apparaissaient dans un premier temps: le bazar, une centaine de maisons, le *Takiyé* (place où s'effectue la commémoration de l'Imam Hossein), la grande mosquée, l'école de Mirza Naeem, le caravansérail, les bains publics, le *Zourkhâneh* (maison de sport). Chaque partie de ce quartier nous indiquait les moeurs et coutumes de la population urbaine. Lorsque l'on gravissait les marches vers la partie haute de la citadelle, on arrivait au quartier des gouverneurs. On y trouvait alors plusieurs annexes militaires, le palais des quatre saisons (*Tchahâr Fasl*) et la Maison des Seigneurs, où logeaient les gouverneurs.



La citadelle de Bam, avant sa destruction

Le toit de la citadelle offrait une splendide vue sur des paysages de désert qui ravissaient autrefois tant les gouverneurs et souverains de la ville. Les ruelles étroites de la citadelle préservaient ses habitants de la chaleur extérieure. Des pièces avaient été construites de manière à pouvoir conserver la neige tombée en hiver à l'utiliser au moment voulu sous forme d'eau potable pour les habitants de la ville. Un profond et large fossé entourait la citadelle. En temps de guerre, celui-ci était rempli d'eau de façon à barrer la route de la forteresse aux ennemis.

La ville martyre

Le 26 décembre 2003, à 5 heures du matin, la terre trembla durant 12 secondes avec une extrême violence. Le séisme qui toucha Bam et ses environs fit 40 000 victimes et laissa 75 000 personnes sans abri. Son épicentre se trouvait exactement sur le site de la citadelle de Bam qui, en quelques instants, fut réduite en un amas de poussière et de ruines. La vieille ville d'Arg-é Bam fut entièrement dévastée. Cette citadelle historique, joyau national considérée comme la plus vieille construction en brique d'argile existant au monde, n'existe dorénavant plus. C'est toute une histoire qui disparaît et des coutumes qui ne seront plus retranscrites…

Aujourd'hui, beaucoup de personnes se mobilisent pour sauver Arg-é Bam de l'oubli. Malgré les décombres et le spectacle de désolation provoqués par le tremblement de terre, la cité millénaire commence à envisager sa reconstruction.

Sources:
1. Tohidi, Mahmood, *Arg-nameh*, Editions Markaz-é Kermânshénasi, Kermân, 2002.
2. Razavi Nik- khoo, *Nosrat-al-sadat, Asr-é chour angiz-é Bam*, Editions Markaz-é Kermânshénasi, Kermân, 2003.

Le parc national de Kavir

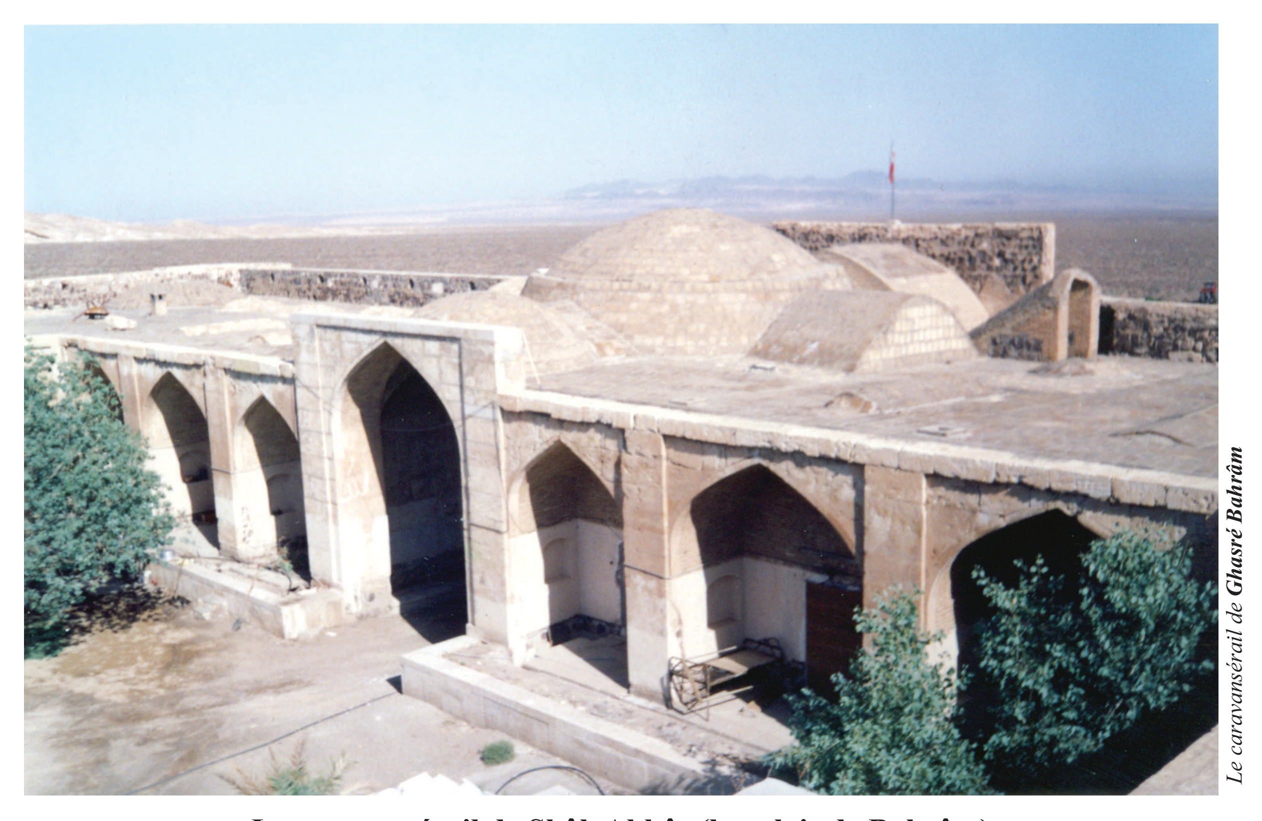
Mortéza JOHARI

A peine à 50 kilomètres au Sud-Est de Téhéran et loin des clameurs de la capitale, le parc national de Kavir s'étend sur des dizaines de kilomètres. Ce parc abrite notamment des espèces animales et végétales rares, et la pureté de son ciel à la nuit tombée en fait un lieu prisé par tous ceux qui aiment contempler la pureté d'un ciel étoilé.

Ce parc s'étend sur près de 44 000 hectares, du lac de Sel au désert central. Outre les espèces animales protégées et les végétaux qu'il abrite, le parc national de Kavir comporte également de nombreuses attractions naturelles ainsi que des monuments historiques. Le parc est caractérisé par son aridité et l'absence quasi-totale de précipitations qui y empêchent le développement d'activités agricoles. Certaines espèces de végétaux n'en sont pas moins présentes et assurent la survie de nombreux animaux sauvages, ces derniers s'étant conformés aux conditions de vie et aux ressources minimes présentes dans ce désert. Parmi ces espèces, on peut notamment citer la présence de gazelles, de guépards; d'onagres… ou encore de chevreuils et de panthères qui vivent davantage sur les terrains montagneux.



Le réservoir d'eau de ***Ghiloughe*h**



Le caravansérail de ***Ghasré Bahrâm***

Le caravansérail de Shâh Abbâs (le palais de Bahrâm)

Contrairement à son nom, ce monument n'est pas un caravansérail mais un lieu construit pour les rois safavides. A l'ouest, ce bâtiment contient une salle à l'époque réservée au roi. Il constituait une étape permettant aux rois de se reposer lorsqu'ils effectuaient de longs voyages. L'eau était amenée par une petite source surnommée " tcheshmé shâh " (la source du roi) provenant de la montagne Siâh kûh et reliée à la bâtisse par un canal de pierre long de sept kilomètres. De nos jours, ce " caravansérail " est un lieu de repos pour les touristes et voyageurs en tout genre. Un passage dans ce lieu demeure une expérience unique et particulièrement reposante pour toute personne habituée au tumulte et au ciel gris de Téhéran.■



La source de ***Shâh***

L'oncle " H. "

Azadeh BABAÏ-FARD

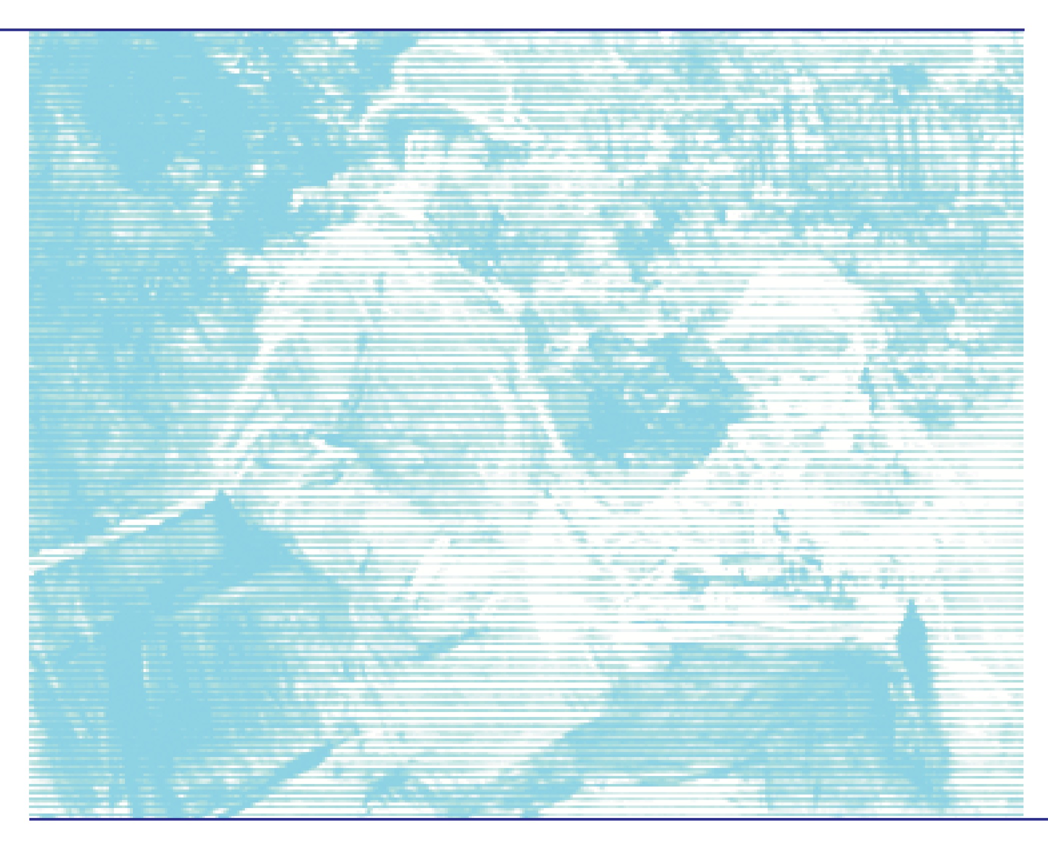
La maison de grand-père est aussi grande que mystérieuse. Elle est séparée en deux parties; l'une publique, l'autre privée. La chambre de l'oncle H., le cadet de la famille, se situe à l'extrémité de la section privée. Pour atteindre sa chambre, il faut traverser de longs et sombres corridors qui la séparent des chambres uniformes des autres membres de la famille. On a l'impression d'entrer dans un autre monde; la grande bibliothèque en bois qui déborde de livres volumineux et anciens ressemble plutôt à la bibliothèque d'un alchimiste. Dans un coin de la chambre, sur la table à dessin sont éparpillés des gommes, des crayons, des règles métalliques. Des statues en argile inachevées, des masques symboliques peints, que l'on pourrait attribuer à des personnages fantastiques, sont disséminés dans la pièce. Et plus fascinant encore ; la porte située au fond de la chambre qui débouche sur le petit jardin de la maison. A chaque coucher de soleil, avec patience et amour, l'oncle arrose minutieusement ce petit jardin, y compris les mauvaises herbes.

Cet oncle est toxicomane. Il parle peu, dort beaucoup et a de multiples talents. Il est capable, entre autre, d'apprendre n'importe quelle langue en l'espace de deux mois, de connaître le nom de toutes les plantes de la terre, des plus grandes aux plus petites, ou de pouvoir nommer les bienfaits de tous les poissons de la mer Caspienne ou du Golfe Persique. Mais tout cela ne l'a pas aidé à se débarrasser de ce mauvais penchant dont je ne sais s'il s'agit d'une maladie, d'un péché ou d'une habitude. La seule chose que je sache, c'est que grand-père et grand-mère ne sont vraiment pas contents que ce fruit de leur dernier acte amoureux, visant à renforcer la branche masculine de la famille, aboutisse à ce résultat: mon oncle.

Tous les membres de la famille le fuient. Il est conseillé aux enfants de ne pas s'en approcher. A moi aussi. Mais la magie qui se dégage de la dernière chambre de la maison m'empêche de maintenir une distance avec l'oncle H. Moi, je suis sûre que l'oncle est un savant et je jurerais qu'il est membre d'une organisation secrète en quête d'une chose importante.

Les vendredis après-midi, il m'emmène dans son petit jardin et m'apprend à regarder les arbres et à les dessiner de façon à ce que les feuilles de noyer se distinguent des feuilles de cerisier. Après cette agréable séance de botanique, je reste livrée à moi-même. Comme d'habitude, une fois assurée que personne ne me surveille, j'explore la cour délabrée derrière la maison et commence à creuser inutilement cette terre qui n'a rien d'autre à offrir que des ronces et des cailloux. Moi, je crois que le trésor familial est enterré ici. J'ai promis à l'oncle H. qu'aussitôt découvert, nous le partagerions entre nous deux.

Nous approchons de la fin de l'été et cela fait un bon moment que grand-père et grand-mère sont partis voir leurs enfants dispersés dans le monde. Sur les conseils de mon oncle, je passe la plupart de mon temps à dessiner les



arbres du parc proche de chez moi. J'attends impatiemment de le retrouver pour lui montrer comment j'ai réussi à dessiner un corbeau qui était perché sur la plus haute branche d'un platane.

Vendredi, je rassemble mes affaires de dessin et saute, tout excitée, dans la voiture pour me diriger avec mon père vers la maison de grand-père. A ses abords, nous nous rendons compte qu'un remue-ménage inhabituel agite les membres de la famille. Cela fait longtemps que nous n'avons pas de nouvelles de l'oncle. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Mon père se mêle au petit groupe énervé et une minute plus tard revient, le visage défiguré par la colère.

Sur le chemin du retour, je n'ose poser aucune question en voyant mon père arracher quasiment le volant de rage et envoyer une série d'injures à mon oncle. Recroquevillée sur le coin de la banquette arrière, je serre de plus en plus fort mon cahier de dessin contre ma poitrine. Le soir, alors que je m'apprête à me coucher, par la porte entrouverte, j'entends mon père parler à ma mère d'une voix plus tremblante que les pleurs inopportuns de mon petit frère de deux ans. L'oncle H. est arrivé à ses fins ; il a vendu la maison du grand-père et s'est enfui, sans laisser de trace.

Moi, je n'y crois pas et je ne comprends pas le sens de ces propos. Mais je devine que la fuite de mon oncle doit être liée à son organisation secrète. Je regarde avec chagrin mon cahier et mes yeux se remplissent de larmes à l'idée que je ne le verrai plus. Je réalise que je vais être privée de mes cours de dessin et de botanique et je sais que je ne pourrais trouver le sommeil. Je ne cesse de me demander pourquoi l'oncle H. n'a pas attendu que je découvre le trésor familial.■

Traduit par
Maaike BLEEKER et Shâhin ASHKAN

Le Char

Hossein MORTEZAÏAN



"C'est vrai ce qu'on dit ? Tu as vraiment avalé un char ?" lui demandai-je.

Il dit d'abord :

" Hein ? "

Puis il ajouta :

" Oui, c'est vrai.

- Un vrai char ?!

- Oui.

Il ouvrait très grand la bouche quand il parlait.

" Mais comment ?

- J'étais en train de crier… Tout d'un coup, j'ai vu qu'il était dans ma bouche.

Il plissa son visage.

" C'était amer ! Ça avait un goût de brûlé.

- Mais comment peut-on avaler un char?

Il rit.

" Mais moi, je mange tout.

- Tout ?

- Ben oui. Ahmad me donnait toujours la moitié de sa ration. Parce qu'il n'aime pas les conserves. Il dit qu'elles ont un goût de fer.

- Oui, mais un char c'est différent !

Il ouvrit grand les yeux.

- C'est quoi la différence ?

Il planta son regard dans le mien. Je ne savais quoi répondre. Je dis :

" Il était grand comment, ce char ?

Il écarta ses mains.

" Il était très…grand ! Un grand char noir et vert. De ceux qui ont une longue antenne accrochée sur leur derrière… Mais Ahmad n'a pas réussi à le manger. Il avait ouvert grand la bouche - comme ça - mais il n'a pas réussi.

- Parce qu'il était là-bas, lui aussi ?

- Hein ?... Oui.

Il secoua plusieurs fois la tête. Je demandai:

" Il l'a vu lui aussi ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il avait fermé les yeux… Ensuite, le char est passé sur lui !

- Sur Ahmad ?!

- Ben oui. Ce n'était pas ses jambes qui étaient sous le char…Ensuite, il est venu vers moi.

- Qu'est- ce qui est venu vers toi ?

- Le char !

Ses yeux s'étaient encore plus agrandis.

" Et qu'est- ce que tu as fait ?

- J'ai crié. J'ai appelé ma mère… Mais tu sais, personne ne m'entendait.

- Il venait vers toi ?

- Oui. Je ne sais pas. Je veux dire, il venait vers moi. Mais comme j'avais fermé les yeux… Je hurlais, quoi. Et l'autre continuait à avancer...

Il avait fermé les yeux. Puis il a enfoncé sa tête entre ses épaules. Il dit doucement :

" Ensuite, il s'est soudain transformé en ombre !... J'ai compris qu'il était devant moi…J'ai un peu regardé. J'ai vu que son canon était juste au-dessus de ma tête… "

Je dis rapidement :

" Et après ?

- Après, il y a eu un bruit, ça l'a touché ; boum…J'ai encore ce bruit dans la tête.

Il mit sa main sur sa gorge et referma les yeux. Je demandai encore :

" Comment est-ce qu'il est entré dans ta gorge ?

- Hein ?...Bah par ma bouche bien sûr ! Il y a encore les traces de ses chenilles sur ma langue. Regarde…

Il sortit complètement sa langue et me la montra. Elle était jaune. Il dit ensuite :

" D'un seul coup, j'ai ressenti une grande chaleur dans mon estomac. Brûlant…Après, quand j'ai ouvert les yeux, il n'y avait plus de char !... Il y avait de la fumée qui me sortait de la bouche ! J'ai compris qu'il était entré dans mon ventre. Ça sentait aussi le brûlé… "

Il s'était penché en avant et sa bouche restait grande ouverte. Il dit :

" Je ne pouvais pas du tout bouger. Sinon j'aurais vomi. "

Il mit sa main sur son ventre et avança la tête. On aurait en effet dit qu'il allait vomir. J'ai demandé :

"Il est encore dans ton ventre?

Il écarta le drap qui le recouvrait et dit:

" Non, Monsieur le Docteur l'a sorti."

J'ai vu qu'il avait une cicatrice longue d'une main sur son ventre ! On n'avait pas encore enlevé les agrafes.

Le docteur disait :

" Il ne dormait pas les nuits à cause de sa douleur à l'estomac. Il disait tout le temps qu'il avait mal au ventre… Il disait qu'il y avait des drôles de bruits dans son ventre…"

Puis il attrapa une branche de ses lunettes et tourna la tête. La branche des lunettes se prit dans ses cheveux. Il dit :

" J'ai été obligé de me faire opérer!

- Il est où ce char, maintenant?

Il s'étonna.

" Tu ne l'as pas vu ?

- Non.

- Dehors, dans le parc ! C'est celui qui est dans le parc. "

Puis il rentra ses jambes dans son ventre et se tut. Il me tournait le dos mais on voyait qu'il regardait dehors par la fenêtre. Je lui demandai :

"Tu n'as plus mal au ventre? "

Il ne me répondit pas.

Quand je suis sorti du bâtiment, je ne faisais pas du tout attention à ce que je voyais. Je pensais à ce qu'il m'avait dit. Le parc n'avait pas de gazon. J'avais la tête baissée et j'allais sortir quand j'ai vu le saule. Il y avait quelque chose derrière. J'ai bien regardé, c'était un char ! Comme si on l'avait camouflé derrière les branches feuillues. Je m'en suis doucement approché. Il était vert foncé. Avec des taches noires ! La longue antenne qui en sortait par derrière était complètement tordue par une chaleur extrême! Son canon d'acier pointait exactement sur moi. J'ai encore avancé. Il avait une sacrée gueule! J'ai voulu le toucher, mais j'ai eu peur. ■

Traduit par
Arefeh HEDJAZI



Omrân Salâhi

Un gars de Javâdieh

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

Je ne crie guère
Je m'approche
Et tu m'entendras!

La poésie, en quête d'essentiel, rend le monde obscur, comme disait Mallarmé. Elle se nourrit à ce titre d'impressions et de sentiments ambigus ; de l'étrangeté du monde que le poète cherche à saisir à chaque " coup de vers ", pour déboucher au final sur un univers encore plus complexe ; plus pesant. A cette pesanteur vient parfois répondre la légèreté de l'humour. Celui-ci, tout comme la poésie, est une fenêtre ouverte sur l'existence, dont il nous révèle une autre facette. L'humour ne permet-il pas en première et dernière analyse, d'expérimenter une modalité parmi d'autre de la (trop galvaudée) " joie de vivre " ? Anti-pathétique, il nous fait toucher terre; il donne corps aux idées les plus élevées; il équilibre en passant le monde qui titube.

Nombreux sont les poètes qui ont agrémenté leurs textes de notes d'humour. Les Iraniens sont héritiers en la matière, d'une riche culture, inépuisable, depuis Saadi ou Mowlânâ, jusqu'aux auteurs plus récents, Iraj-Mirzâ en tête, ou Dehkhodâ. Omrân Salâhi, également poète et humoriste contemporain, mérite d'occuper une place de choix dans ce vaste panthéon.

Né en 1946, il débuta sa carrière de poète très tôt, dès l'âge de 15 ans. Dans ses textes, de factures diverses, les vers rimés côtoient les vers libres. Ils sont également teintés d'humour; d'un humour qui les rend à la fois simples et plaisants. Souvent présent dans l'ensemble de l'œuvre, l'humour de l'auteur, au demeurant noir, offre par sa noirceur même, un tableau saisissant de la tragédie de notre condition, de notre solitude. Ainsi donc, sa poésie se nourrit-elle de la dureté, mais également des aléas de la réalité quotidienne, de la prose du monde.

En octobre 2006, Salâhi ferma les yeux sur un monde dont il éprouva les douleurs, mais qu'il ne prit finalement jamais au sérieux. Depuis, pour certains du moins, et dans un monde où l'emporte tous les jours un peu plus la tristesse sur la joie, son rire est venu à manquer.

Les nuages
Se rassemblèrent des quatre coins du ciel
Tu partis
Et après toi
La pluie se mit à tomber.

Un Gars de Javâdieh

Je suis
De Javâdieh*
D'Amirieh
De Mokhtâri
De Gomrok
Pas de différence
Toutes ces rivières accablées
Conduisent à la place Râh-âhan

La place Râh-âhan
Est un grand lac
Un lac de boue
Avec son île
Et son habitant permanent
J'ai dit : permanent ?!
L'eau coule
De quatre rivières
Rivière Javâdieh
Rivière Amirieh
Simetri
Shush
Où le malheur
Fait office de voile.

Je conduis
Un bateau empêtré dans la boue

Je suis de Javâdieh
En passant le pont
Commencent
Les misères de mon pays
O chemin de fer !
O frontière !
Recouvre mes yeux
Avec la fumée de l'air !
Ne me laisse rien voir
Là-haut
Ne me laisse rien vouloir
Ne laisse point l'espoir
En moi s'enraciner!
Ne laisse guère
O fumée !

Un jour
Quand tu passeras
Dans notre quartier
Emmène avec toi ton parapluie
Ici, le temps est toujours gris
Le ciel est toujours couvert
Il pleut toujours
Une pluie de larme
Une pluie de douleur
Une pluie de malheur
Une pluie de chien
Une pluie de merde
Il pleut toujours ici
Quand il pleut
C'est à dire toujours
Nous devons prier
Dieu
De renforcer
Nos toits de terre

Nous devons prier
Que les murs
De leurs épaules
Ne déposent pas sur le sol
Le linceul des toits

Nous devons prier
Que par les fissures
Le chant inquiet
De la goutte de pluie
Ne se répercute
Sur le récipient
Nous prions avec la mère
Dont les mains crient de douleur
Dont les yeux brûlent
Avec à ses côtés
Un tas de linge
Usagé, déchiré.

Au bout de Javâdieh
De l'autre côté de Nâzi-âbâd
Se trouve l'Abattoir
Les gens de notre quartier
Se réveillent chaque matin
Avec l'odeur du sang
Dans l'odeur piquante
Des excréments

Le printemps se bouche le nez
Lorsqu'il passe au-dessus
Et les chiens de Nâzi-abâd
S'affolent de l'odeur
Des cadavres anciens
Leur lieu de rendez-vous
C'est l'Abattoir
Où les tas de moutons
Me rappellent
L'image
Des crématoires !

---

* Javâdieh, Amirieh, Mokhtâri, Gomrok, Simétri, Shush et Nâzi-âbâd sont des quartiers du sud de Téhéran.

L'abeille et la fleur

La petite abeille
Se posa sur la fleur du mont
Et enivrée
Lui donna des baisers sur les lèvres

La main de la nuit
Tenait pour elle
Depuis les arbres
En leur milieu
La lanterne de la lune
Sur le village

Ton souvenir soudain
Comme exhalés
Les parfums dans l'air
Remplit le ciel de mon cœur

L'abeille et la fleur
En cette agréable nuit
Sous ce clair de lune
Adoptèrent
Et mon rôle
Et la couleur de tes lèvres.

La corde à linge

Par un temps froid
Après la pluie
Je vis un homme
Misérable et accablé de toux sèches
Etendre
Sa nudité
Sur la corde à linge.

Pour voir l'amour

Pour voir l'amour
Tu dois
Mettre tes yeux
Contre
La fenêtre d'une maison
Menant par un vestibule
A une échelle, à une petite fenêtre
S'ouvrant sous une pierre
Derrière un mont
Ou sur un immense désert.

Prends la clé

Prends la clé
Pour ouvrir les eaux
Où étendent les bateaux
Acclamants
Les voiles de leur chant

Prends la clé
Pour ouvrir le ciel
Où les oiseaux de l'amour
Couvrent
L'horizon
De leurs ailes bleues

Prends la clé
Pour ouvrir les noms !

Le feu et la source

Errante
Mon âme
Sent la forêt
Et ton regard
Y plante le feu

Tes yeux sont une mystérieuse fenêtre
Si je savais
Derrière
Qui se tient caché!
Si je savais
Qui t'habite !

Si
Feu tu étais !
Pour brûler
La mauvaise herbe de mon doute
Si
Source tu étais !
Pour arroser
La graine dormante de mon espoir.

Photo souvenir

Sur la chaise
Je me suis assis
Je fermai les boutons de ma veste
Et tenant une fleur
A la main
Dans le bruissement de l'eau
Et le tumulte des enfants
Je pris une photo souvenir
Avec
La solitude.


LE JOURNAL DE
TEHERAN
Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
2 Février 1937
13 Bahman 1315

Rôle et importance des mathématiques dans la vie sociale

Textes de la conférence faite dernièrement au Dar ol-fonoun par M. le Docteur E. Kogbetllantz, professeur d'Analyse à la Faculté des Sciences de l'Université de Téhéran.

Excellences, Mesdames, Messieurs, mes chers élèves.

Actuellement, nous assistons à une transformation radicale et complète de notre vie produite par le développement extrêmement rapide de l'industrie et de la technique en général.

Pour ne donner qu'un exemple, souvenons-nous qu'il y a à peine cent ans, les communications et les transports étaient très peu développés, lents et difficiles d'accès. Sur terre, on employait les chevaux et les ânes et sur l'eau, quelques petits bateaux à voile sillonnaient les océans et les mers, transportant les marchandises, le courrier, et quelques rares voyageurs. Les échanges internationaux étaient presque inexistants et chaque pays formait un système économique isolé.

Actuellement les câbles télégraphiques ceinturent notre planète, traversant tous ses océans, et déjà la télégraphie sans fil vient les remplacer, portant à tous les habitants de la Terre un discours ou un concert qui a lieu en un point du globe. D'immenses et d'innombrables bateaux à vapeur et à moteur transportent rapidement des millions de voyageurs et d'énormes quantités de marchandises sur tous les océans, et un tapis iranien va orner la demeure d'un Australien à Melbourne, d'un Brésilien à Rio de Janeiro ou d'un Canadien du Québec, quelques semaines après sa création à Soltanabad. Les transports s'effectuent par les chemins de fer et par des millions de camions. Leur vitesse croît chaque année car des routes de plus en plus nombreuses et perfectionnées couvrent tous les continents telles des toiles d'araignée. Enfin, le transport aérien devient petit à petit aussi important que les autres moyens de locomotion. On peut dire que l'espace, qui séparait auparavant les pays et

les peuples, va bientôt être supprimé. Autrefois, le voyage autour du globe durait des années ; maintenant, il est réalisable en un mois. Après avoir pris votre petit déjeuner à Paris, vous pouvez déjeuner à Berlin, dîner ensuite à Londres et rentrer à Paris pour dormir chez vous. Grâce à ce développement des échanges internationaux, tous les pays commencent à former un seul organisme économique. Ainsi, la dernière crise mondiale a touché l'ensemble du globe dans une immense convulsion, ce qui était impossible autrefois lorsque chaque pays vivait isolé des autres.

Ce même phénomène de bouleversement s'observe dans les autres branches de la vie sociale: grâce à l'invention et à l'introduction constante de nouvelles machines qui permettent de mettre au service de l'humanité les forces de la nature, la production des biens matériels s'accroît sans cesse, d'innombrables usines et fabriques se créent partout et la machine en général apparaît comme cause extérieure à cette transformation profonde de la vie sociale et de l'humanité elle-même. Mais d'où viennent les machines? D'où vient en général la technique moderne? Les hommes ingénieux ont existé à toutes les époques, pourquoi n'ont-ils pas inventé les machines plus tôt?

Le développement prodigieux du machinisme et de la technique moderne n'a été rendu possible que grâce au progrès de la physique. Toutes les machines outils, moteurs, dynamos, sous-marins, avions, autos, locomotives; les gratte-ciels américains à 200 étages etc... ont pu être construits uniquement grâce à une connaissance de plus en plus profonde des lois physiques qui gouvernent la matière. Mais alors la question posée se transforme sans être pour autant résolue: en tant que science, la physique existait déjà depuis longtemps (comme le montre Aristote, par exemple). Pourquoi a-t-elle effectué de si rapides progrès, pour ensuite engendrer des machines de plus en plus puissantes et ingénieuses?

En étudiant l'histoire de la physique, nous constatons que le développement rapide des sciences physiques n'a commencé qu'après l'introduction de l'analyse mathématique et la naissance de la physique mathématique. Les lois physiques sont exprimées par des formules mathématiques, et tout le progrès de la physique moderne est dû à l'application des mathématiques à l'étude de la nature. Actuellement, la physique et l'ensemble de la technique ne sont rien d'autre que les mathématiques appliquées à la nature. Ainsi, tout autour de nous, (machines, constructions etc…), tout a été calculé à l'aide de formules mathématiques avant d'être construit et mis en fonctionnement. La TSF, par exemple, est basée sur les lois de l'électricité qui sont purement mathématiques Les pylônes très hauts auxquels on rattache les antennes d'émission de la TSF, sont calculés à l'aide des mathématiques. Les barrages des lacs et des rivières, nécessaires à la production d'électricité, seraient impossibles à construire si l'on ne pouvait pas prévoir, à l'aide des mathématiques, les pressions à contenir et la résistance du barrage projeté. Le fusil de chasse est à la fois léger et n'explose pas car la résistance de son canon à la pression des gaz est prévue et calculée d'avance. La bicyclette que vous utilisez est robuste et légère, elle ne plie pas sous le poids de votre corps et résiste bien aux coups de pédale, car toute son ossature a été calculée à l'aide de formules mathématiques. Bref, l'industrie moderne se sert de forces de la Nature que l'homme a pu mettre à son service, car il peut prévoir à l'avance les phénomènes physiques en les calculant à l'aide de formules mathématiques. Ainsi, finalement, nous voyons d'où vient le bouleversement de la vie sociale par la technique industrielle moderne, qui n'est qu'une conséquence de l'application des mathématiques à l'étude de la Nature.

Cependant, les mathématiques ont toujours existé. L'arithmétique est née en Egypte, il y a au moins trois mille ans. La trigonométrie et l'algèbre ont été inventées depuis très longtemps par le génie du peuple iranien; enfin, la géométrie

est l'œuvre des Grecs anciens. Notre question revient alors sous une autre forme: pourquoi les mathématiques ont été appliqués à l'étude de la Nature si tard? La réponse est très simple: les mathématiques des Anciens qui forment à peu près le programme du lycée actuel, diffèrent énormément des mathématiques modernes qui peuvent être appliquées et sont appliquées à l'étude de la matière et de la Nature, tandis que les mathématiques anciennes ne peuvent pas être appliquées à la physique. Par conséquent, c'est la naissance, en Europe, des mathématiques modernes qui est la vraie cause du bouleversement actuel de la vie sociale. Par leur application à la physique puis à la technique, les mathématiques modernes ont transformé complètement d'abord ces sciences physiques, ensuite les conditions de la vie sociale. Ce sont elles qui sont responsables du machinisme et de l'industrie et c'est aux mathématiques que nous devons les formes nouvelles de notre vie. Il est intéressant de montrer la différence profonde entre mathématiques modernes et anciennes, et d'expliquer ainsi pourquoi la naissance des mathématiques modernes a entraîné le développement formidable de l'industrie qui continue et s'accélère toujours.

Trois idées absentes des mathématiques anciennes sont à la base des mathématiques modernes : 1. l'idée de variation, d'un nombre variable qui change continuellement sa valeur, qui coule comme coulent tous les phénomènes de la Nature (Panta Rey d'Héraclite); 2. l'idée de l'infiniment petit et de "passage à la limite" quand cet infiniment petit disparaît, s'annule; 3. l' idée de fonction.

Ses idées ne sont pas indépendantes car l'infiniment petit est par essence variable, et d'autre part un nombre qui varie d'une manière continue subit des variations infiniment petites. C'est sur ses idées fondamentales que s'est édifiée l'analyse mathématique créée par Newton et Leibniz il y a deux cent cinquante ans. Par contre, dans les mathématiques des Anciens, tout nombre a une valeur fixe et finie. On comprend maintenant pourquoi la physique a dû attendre la naissance de l'analyse mathématique pour commencer son développement. Dans la nature, tout est changement continuel et avant d'appliquer le nombre à l'étude de la Nature, il fallait rendre le nombre souple et variable comme la Nature elle-même.

Mais cela ne suffit pas : toutes les applications pratiques des mathématiques sont basées sur l'emploi des infiniment petits et sur l'opération logique principale, sans laquelle la technique est impossible ; c'est le passage, à la limite, qui fait disparaître l'infiniment petit en l'annulant. L'infiniment petit a été trouvé par Archimède, ce Grec génial qui a compris et deviné par sa pensée ce qui ne devait se développer que dix-huit siècles après sa mort. Mais les travaux d'Archimède sont venus trop tôt pour être compris et appréciés par l'humanité et ils ont été rejetés, oubliés.

La force prodigieuse des machines et de toute la technique moderne vient de l'infiniment petit et elle s'y trouve sous une forme cachée que je vais essayer de vous montrer au travers de l'exemple de l'invention du nombre ? (Pi). Vous savez bien que ce nombre, inventé par Archimède, exprime la longueur d'une circonférence dont le diamètre est l'unité de longueur.

Donc, dire que le nombre ? existe, c'est dire que nous pouvons mesurer non seulement la longueur des segments de droite mais aussi la longueur des lignes courbes. Avant Archimède, on ne savait pas le faire et on refusait même de comprendre qu'une circonférence possède une longueur bien déterminée.

Quatre cents ans avant Archimède, le célèbre philosophe Grec, Antigone, écrivait: "Vous pouvez inscrire dans un cercle un polygone régulier; vous pouvez faire croître sans cesse le nombre de ses côtés, tous égaux entre eux. Le polygone dans ce cas s'approchera de plus en plus du cercle, la différence entre le polygone et le cercle deviendra de plus en plus petite et plus difficile à distinguer. Elle tendra vers zéro quand le nombre de côtés augmentera, mais elle restera

toujours présente et jamais un polygone ne deviendra un cercle, quelque soit le nombre de ses côtés.

Par conséquent, jamais vous ne pourrez mesurer la longueur de la circonférence ou l'aire du cercle, quoique vous pouvez mesurer ces quantités pour un polygone. La différence dont parle Antigone est précisément infiniment petite quand le nombre de côtés est aussi grand que l'on veut, et la pensée humaine jusqu'à Newton et Leibnitz - à l'exception d'Archimède seul - refusait d'admettre la disparition finale d'un infiniment petit. Ceci entraînait l'impossibilité pour la pensée humaine de mesurer les lignes courbes, donc excluait les applications pratiques des mathématiques à l'étude de la Nature où l'on rencontre partout des lignes courbes. Archimède a compris la nécessité d'admettre la disparition finale de la différence infiniment petite entre le cercle et le polygone régulier inscrit, et il a obtenu ce résultat par un passage à la limite en introduisant pour la première fois dans l'histoire de la pensée l'infini comme objet de la pensée: il a considéré un polygone régulier fixe dont le nombre de côtés, devenu infini après le passage à la limite, est fixe et n'augmente plus. Chaque côté est nul et ce point se trouve sur la circonférence du cercle: donc le polygone à la limite coïncide avec le cercle et la longueur de ce dernier apparaît comme la limite vers la quelle tend la longueur totale de tous les côtés du polygone (périmètre) quand leur nombre devient infini. Ainsi, pour faire disparaître de ma limite l'infiniment petit, il faut donner à la pensée humaine la liberté de raisonner sur l'Infini, qui devient ainsi un objet de la pensée.

L'analyse mathématique basée sur les infiniment petits trouve donc, en fin de compte, sa source dans la conviction que la pensée de l'homme peut embrasser l'Infini. Ceci explique bien comment l'analyse mathématique cachait en soi et dès sa naissance une force explosive formidable qui se révèle maintenant sous forme de la puissance technique de l'homme, chaque jour de plus en plus énorme.

En se disant que sa pensée peut vaincre l'Infini, l'homme s'est donné une force créatrice sans bornes. En effet, tout autour de nous est produit, est créé par la pensée humaine et si cette force créatrice peut tout, alors il n'y a pas de limite au développement de la science mathématique, au progrès des sciences physiques et à la conquête de la Nature par l'homme. Enfin la troisième idée fondamentale, celle de fonction, correspond à l'enchaînement des phénomènes physiques. Tout est lié dans la Nature et chaque phénomène peut être considéré comme produit par un autre. C'est cette relation physique de cause à effet qu'exprime l'idée de fonction : un nombre dont les variations sont produites par les variations d'un autre nombre est fonction de ce dernier et toutes les lois physiques s'expriment par des fonctions mathématiques.

Permettez-moi en terminant de souhaiter à ceux parmi vous qui s'intéressent aux sciences physiques, mathématiques ou techniques, de bien comprendre et d'étudier les mathématiques élémentaires qui sont dans votre programme d'études. Les études secondaires constituent une base nécessaire pour vos études universitaires et vous ne devez jamais l'oublier. Permettez-moi aussi de vous dire que rien n'est plus beau que l'amour désintéressé et pur de la science, rien ne peut rendre un homme aussi heureux que le travail scientifique et je suis persuadé que les enfants de l'Iran, qui ont tant contribué à la création des mathématiques, reviendront à la science mathématique moderne et travailleront au développement et au progrès de l'analyse mathématique, meilleure arme que possède l'humanité dans sa lutte contre la matière et pour un avenir meilleur de la race.

Que la force créatrice de la pensée s'éveille et se développe en vous, mes chers élèves! ■

Docteur ès Sciences
Ervand Kogbetliantz



Boîte à textes

LES VILLAGES FLOTTANTS

Selda GHANNADAN

La quotidienneté, telle une toile d'araignée, était tissée de tous de côtés par les sécrétions involontaires et douloureuses, un dur exil, la condamnation à une absurdité au fure et à mesure dévoilée. En se débattant dans l'espoir de conquérir une petite fente de délivrance dans ce labyrinthe obscur, on se trouve devant un dilemme: se suicider, ou espérer un paradis perdu peuplé de ses propres créatures (Dieu, l'Amour), dans lequel s'estompent les petites choses vaines qui sont devenues des évidences de la vie quotidienne, comme d'avoir une terre ferme sous les pieds. Dans l'un des plus beaux et des plus célèbres sites au Nord du Viêt-Nam, dans la magnifique baie d'Along, habitent des gens qui passent toute leur vie sur l'eau, dans des maisons flottantes; sans doute savons-nous à peu près ce qui nous attend dans un village flottant en pleine mer : pas de rues ni de chemins, de l'eau à perte de vue. Le temps, à la fois sans début et sans fin, dont la petite aiguille nous rappelle sans cesse la fuite, atténue nos peines, nos indifférences, nos joies; joies dont le sens relatif toujours nous égare: joie du regret du temps qui s'écoule, joie du souvenir des joies perdues, joie de relire des lettres inachevées, joie des larmes versées...

Ces regrets ne sont-ils pas eux-mêmes à la source d'une nouvelle joie? Le regret du temps perdu ne donnera-t-il pas naissance à un autre regret, plus intemporel ?

Les habitants des villages flottants vivent hors du temps, car le vrai temps est fait de jours, de nuits, de mois, de saisons. Leur temps à eux est fragmenté à l'infini, sans rien à regretter, à perdre, ou à retrouver, même sur la terre.

En fait, la plupart des habitants de la mer n'aiment pas retrouver la terre ferme. L'un d'eux me disait : "Si j'habitais sur la terre ferme, la pêche me manquerait

énormément. Je ne pourrais pas m'en passer." Seule, une femme ne semble pas satisfaite de ses conditions de vie. Un masque volontaire semble cacher son chagrin. Garder sa maisonnette flottante et offrir à son petit fils un avenir meilleur, tels sont les buts qu'elle s'est fixée et pour lesquels elle se bat.

La vie sur l'eau ...! En apparence tout semble normal. Les enfants vont à l'école - une école flottante -, les télévisions diffusent les mêmes programmes que sur la " terre "… Cependant, rien ici n'est commun. Les enfants n'ont aucune considération pour le continent, ne jouent pas au football, ne courent pas. Un pas de plus et… ils plongent. La seule chose que la mer offre à ses habitants est le poisson et la petite parcelle de terrain sur laquelle leurs maisons sont bâties. Tout le reste n'est qu'un grand trou vide, et à la fois rempli des ressources leur permettant vivre. Des ressources pour survivre, mais de quoi? Impossible pour eux de trouver du repos dans le monde, d'y mener une existence ayant de la valeur. Ils renvoient à une dimension de l'homme ayant besoin d'un absolu susceptible de donner un sens à cette totalité insensée ; ayant besoin d'un bandeau sur les yeux pour regarder sans voir, pour rêver sans dormir. Sinon, il ne verra que du vide, du noir et des valeurs brisées.

Les habitants de la mer disent : " La mer est notre amie parce qu'elle nous nourrit, mais elle est aussi notre ennemie car elle peut nous tuer." La vie de ceux qui habitent dans le village flottant n'est qu'un combat perpétuel avec la mer à la surface de laquelle se déroule leur existence. Peut-être nous aussi vivons-nous sur l'eau, sans sentir sa fraîcheur, son instabilité, et on continue, on continue à continuer car une phrase frissonne sous nos sourires amers : en cas de difficulté, envisager le possible ... envisager le possible ... envisager le possible. ■



Le moyen de transport le plus commun au sein des villages flottants

La vie idéale

Je m'asseyais sur la plage de la vie et j'avais fini par sombrer dans les affres de l'imagination ou au dicton des choses vagues. La vague des événements entrait en collision avec elles et mes yeux avaient été captivés par le beau coucher du soleil. Le souffle du vent caressait mes cheveux. On aurait dit que tout invitait à se noyer dans l'imagination, peut-être pour que je choisisse ce qu'est idéal à travers les milliers des vagues. Je demeurais impassible lorsque je voyais les yeux baignés de larmes qui pouvaient conduire le torrent des événements. Je voyais le requin affreux de la douleur, si amer et déplaisant. Non, il ne pouvait pas être mon rêve perdu. Enfin, je voyais un cheval à l'horizon dont le cavalier était couvert de sang. Sans abri, il avait été tué, et une fléchette de la colère et de la fureur des meurtriers lui avait transpercé son dos. Ses doigts mêmes s'étaient fanés. On aurait dit que le sang, antidote du corps, n'était pas arrivé au fond de son cœur.

C'était comme si le cheval pleurait, comme s'il criait, et aucun cœur ne palpitait en cet endroit obscur excepté la peur, excepté le point de la terreur. C'était seulement le bruit des pas de l'eau qui venait quelquefois près de la plage et résonnait parfois au loin. J'ai demandé au cheval : " Qui est-ce, celui pour qui tu pleures telle une chandelle tremblante? " Il répondit : " C'est l'humanité, l'identité perdue des hommes. " Soudain, il fit un mouvement pour partir. Je lui dis avec un regard suppliant et investigateur : " Où allez-vous ? " Il répondit : " Je vais là où les hommes ressuscitent l'humanité par un miracle, là où la réalité sera la manifestation de l'humanité ". Je ne pouvais pas en demander davantage et je voyais seulement qu'il allait se perdre dans la réalité. Je pensais qu'il était le rêve perdu que je cherchais. Mon miroir hurlant idéal était l'humanité même. L'humanité était l'ange de la miséricorde qui venait à mon esprit au-delà de l'inexistence que j'ai représentée par un style faible.

Maryam BAGHERI ASL
de Téhéran

La Perle des églises orientales

Située sur la rive sud de Za'yande Rude à Ispahan, l'église de Vank arbore son dôme pointu au firmament depuis près de trois siècles. Elle témoigne également de l'esprit accueillant et cosmopolite iranien durant l'ère ottomane. Bâtie sous les ordres de Shâh Sultan Hossein Safavide vers les années 1740, Vank se targue d'être l'une des plus grandes et des plus belles églises de cette région du monde.

L'histoire

Chassés par l'armée ottomane qui avait longtemps persécuté les sujets chrétiens de l'empire, les habitants de l'Arménie actuelle, foyer de conflit entre les empires Perse et Ottoman, se réfugièrent en Iran et s'installèrent dans diverses villes, et principalement à Ispahan - la capitale Safavide -, dans un ghetto appelé Jolfa. En construisant des églises uniques et en créant une architecture extraordinaire, ce quartier va se développer jusqu'à devenir le deuxième centre socioculturel de l'époque après Erevan.

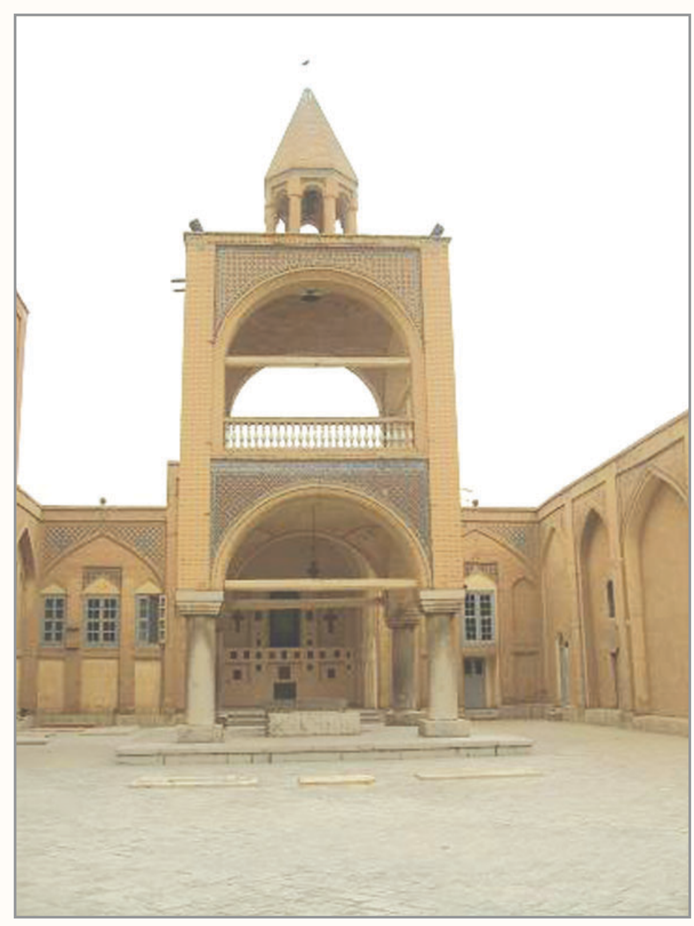
La magie de l'architecture

Visitée aujourd'hui par des milliers des touristes, l'église Vank présente une combinaison exquise de l'art et plus particulièrement de l'architecture occidentale et orientale et qui, au premier coup d'œil, emporte le visiteur dans le monde du rêve et de la magie ; celui des contes fantastiques orientaux ornementés d'une touche européenne. Le plafond doré et les fresques à l'italienne aux mille nuances colorées illustrent la Passion du Christ ainsi que la lutte entre le bien et le mal.

Un symbole de fraternité

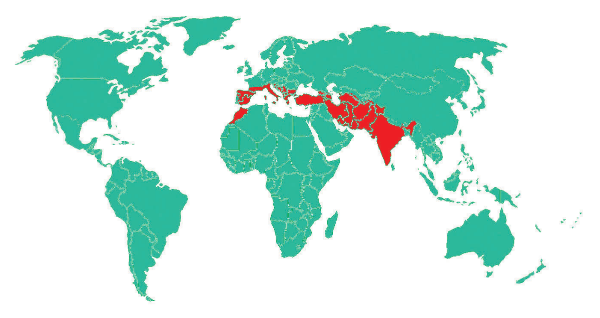
Enfin, cette église est la preuve vivante de la possibilité d'une coopération féconde entre les hommes au-delà des différences culturelles et religieuses. En effet, sa construction fut le fruit de la collaboration d'architectes iraniens et arméniens, chrétiens et musulmans ; tout cela pour aboutir à un sublime mélange d'arts iranien, romain et byzantin. Elle incarne dans ce sens un syncrétisme fertile et un modèle de tolérance intéressant et à l'esthétisme enchanteur.

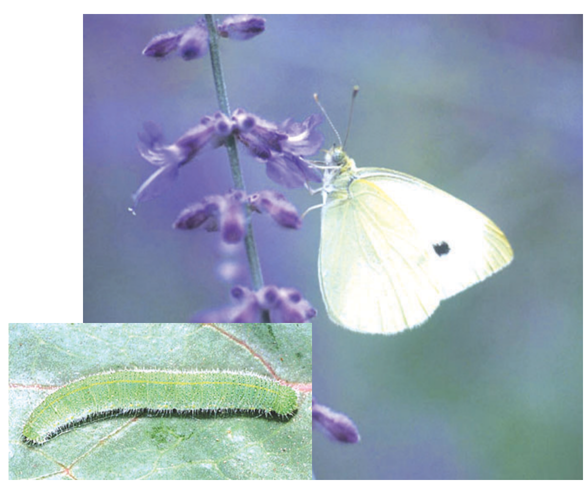
Amir SEDAGHAT



La cour intérieure de l'Eglise de Vank

Mortéza JOHARI





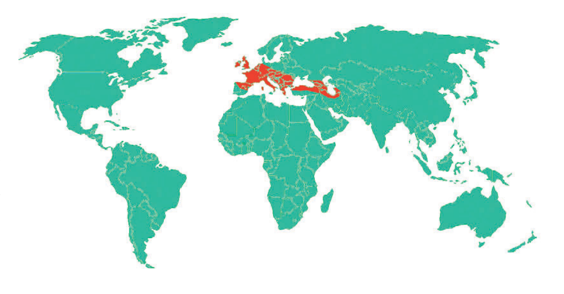
La Piéride du Chou

Ce petit papillon blanc de la famille des Pieridae mesure de 28 à 33 mm et se trouve majoritairement en Afrique du Nord, dans certaines régions d'Europe, et en Iran. Ses antennes sont terminées en " massue " et il possède une trompe qui, au repos, est enroulée en spirale. Elle se déroule dans la corolle des fleurs pour en aspirer le nectar. Ses quatre ailes sont membraneuses et couvertes de fines écailles colorées qui restent incrustées dans la peau lorsque l'on saisit l'insecte. Sa chenille ravage les cultures de choux et sa chrysalide est ordinairement accrochée aux branches des arbres par quelques fils de soie. En Iran, on peut trouver la piéride du chou partout, et plus particulièrement dans les cultures de choux.

Androsème

Nom Scientifique : *Hypericum androsaemum*

Plante ligneuse, mesurant de 40 à 120 cm environ, et dont les tiges partent toutes de la base. Ces dernières sont nombreuses, ligneuses, dressées et se terminent par une cyme corymbiforme, courte et involucrée par les feuilles du sommet. Ses feuilles sont grandes, d'ovales à oblongues, et cordée à la base. Sa fleur jaune en forme de calice est composée de cinq sépales larges, ovales et non ponctuées; d'une corolle large de 20 à 25 mm formée de cinq pétales jaunes à peine plus longs que les sépales ; de pétales de 2 cm de long; et d'étamines pentadelphes. Son fruit est une baie noire toxique, longue de 7 à 10 mm, devenant noire violacée lorsqu'elle arrive à maturité. Elle fleurit de mai à juin, et pousse principalement dans les sous-bois frais. On la trouve au nord de l'Iran dans les forêts situées entre Rostamabad et Rasht, entre Klar-Dasht et Abbassabad près de Tunokcabon, entre Tunokcabon et Tchortéh, entre Gorgan et Bodjnourd, ainsi que dans les forêts entre Plur et Amol et dans la vallée de Tchalus.





- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

LA REVUE DE
TEHERAN

Bulletin d'abonnement

(écrire en lettres capitales, merci)

SOCIETE ______

NOM ______ PRENOM ______

ADRESSE ______

CODE POSTAL ______ VILLE/PAYS ______

TELEPHONE ______ E-MAIL ______

- ☐ 1 an 35 Euros
- ☐ 6 mois 20 Euros
- ☐ 3 mois 10 Euros

■ **Bon à retourner avec votre règlement à :**
La Revue de Téhéran, Etelaat, Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad, Téhéran, Iran, Code Postal 15 49 951 199

■ **N° de compte : 720 01 54, à l'ordre du journal Etelaat, chez Banque Melli Iran, succursale centrale de Téhéran, payable en Iran et à l'étranger (en Euro).**

OUI

je m'abonne à

la Revue de Téhéran

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- «رُوو دو تهران» در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

LA REVUE DE TEHERAN

مؤسسه

نام | نام خانوادگی

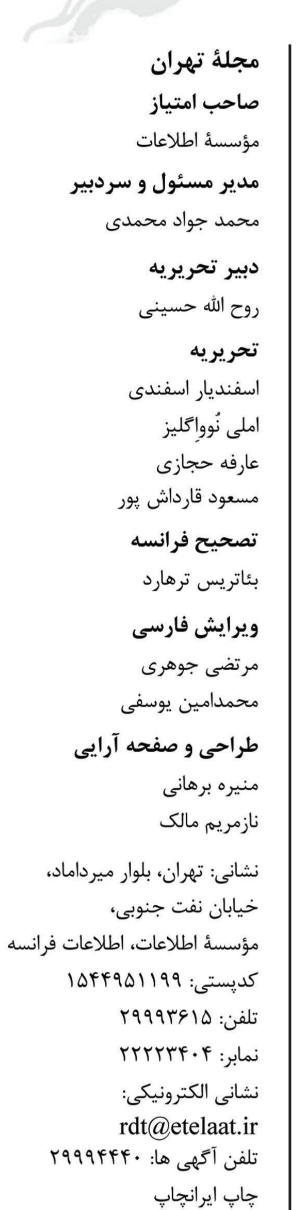
آدرس

کدپستی | صندوق پستی | تلفن

	یک ساله	شش ماهه	سه ماهه
داخل کشور	۷۰/۰۰۰ ریال	۳۵/۰۰۰ ریال	۱۸/۰۰۰ ریال
خارج کشور	۲۰۰/۰۰۰ ریال	۱۰۰/۰۰۰ ریال	۵۰/۰۰۰ ریال

اشتراک یکساله ماهنامه، برای دانشجویان، طلاب و دانش آموزان با احتساب ۳۰درصد تخفیف، به مبلغ ۴۵/۰۰۰ ریال خواهد بود. برای استفاده از تخفیف، ارسال رونوشت کارت تحصیلی معتبر لازم است.

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.



مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر

محمد جواد محمدی

دبیر تحریریه

روح الله حسینی

تحریریه

اسفندیار اسفندی

املی نُوواِگلیز

عارفه حجازی

مسعود قارداش پور

تصحیح فرانسه

بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی

مرتضی جوهری

محمدامین یوسفی

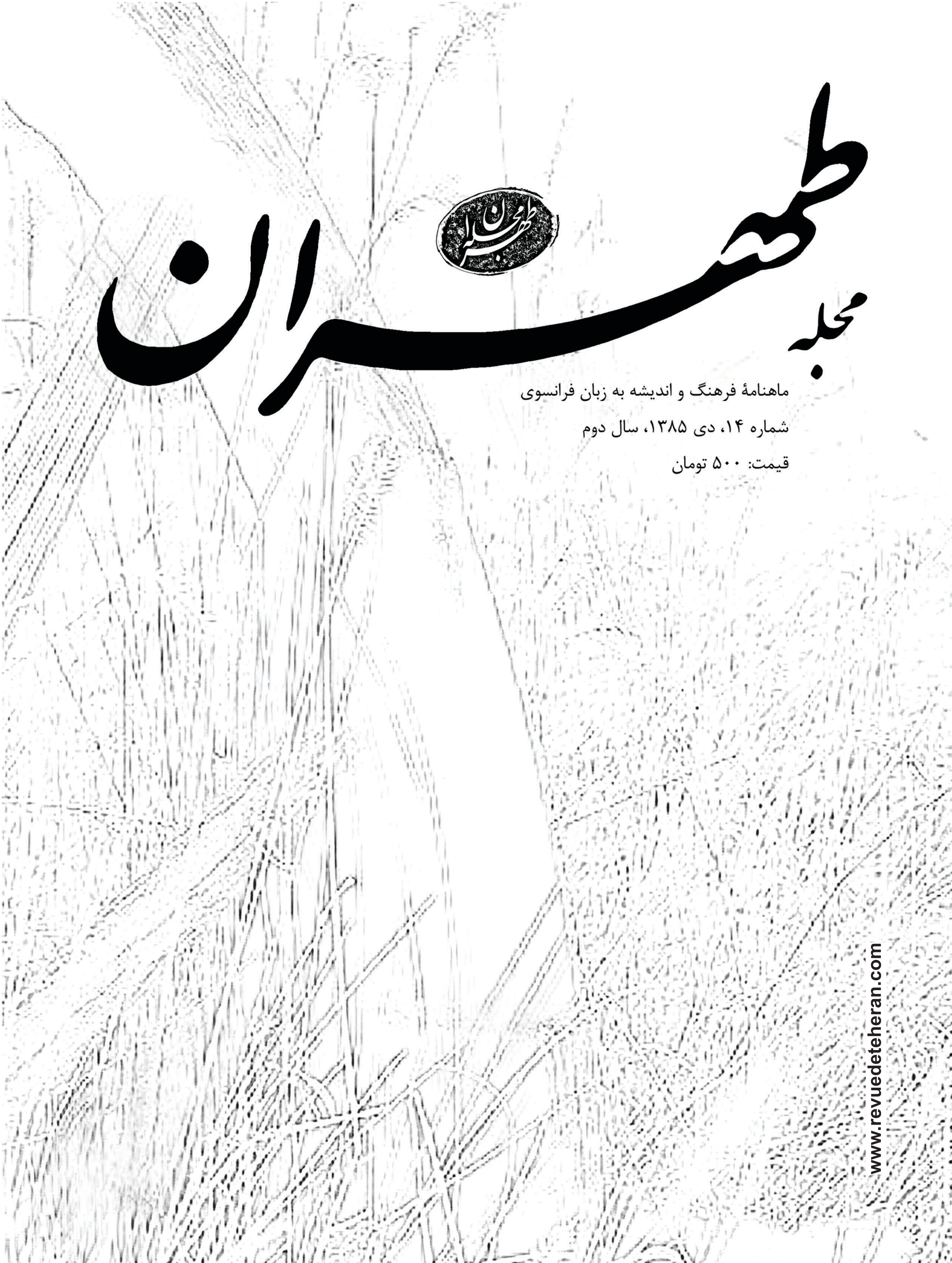
طراحی و صفحه آرایی

منیره برهانی

نازمریم مالک

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۴۹۵۱۱۹۹
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی:
rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ



مجله طهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شماره ۱۴، دی ۱۳۸۵، سال دوم
قیمت: ۵۰۰ تومان
www.revuedeteheran.com